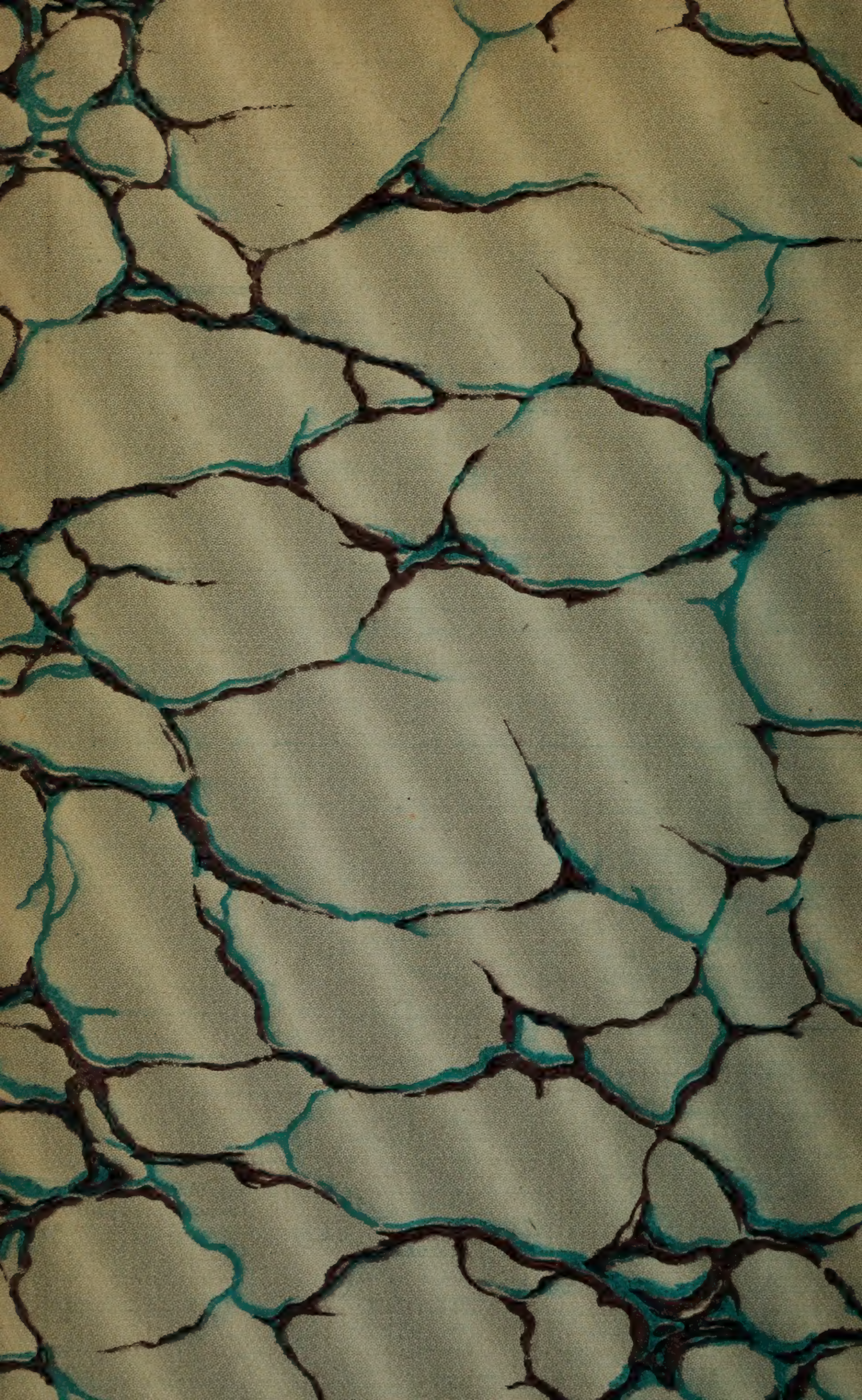






LE

ROMANTISME

ET

LA MODE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LOUIS MAIGRON

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE
CLERMONT-FERRAND

Avec une planche en couleurs
et vingt-quatre photogravures hors texte

PARIS
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1911

H. GERENTE. PORRET.

LE ROMANTISME ET LA MODE

DU MÊME AUTEUR

Le Roman historique à l'époque romantique. — Essai sur l'influence de Walter Scott. (Épuisé).
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Fontenelle. L'homme, l'œuvre, l'influence.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Fontenelle. Histoire des Oracles, édition critique.
(Collection de la Société des Textes français modernes.)

Le Romantisme et les mœurs. Essai d'étude historique et sociale, d'après des documents inédits.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Un manuscrit inédit de Remard sur Delille. (En cours de publication dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, à partir d'avril 1907.)

EN PRÉPARATION :

Le Romantisme et le Sentiment religieux.

LE

ROMANTISME ET LA MODE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

Louis MAIGRON

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1911

PRÉFACE



Nous n'avons sans doute pas à nous excuser auprès du lecteur de lui offrir un volume entier sur des questions de mode, et ce serait une erreur de croire qu'il ne peut y avoir dans un sujet de cette nature qu'amusement et frivolité. Depuis Balzac et Taine, on sait l'importance du *milieu*, et quelles indications précieuses — et précises — peut fournir sur un individu sa façon de se loger, de se vêtir, etc. Connaître les toilettes, l'ameublement, les manies, l'air et la physionomie que le romantisme a mis à la mode n'est donc pas simplement plaisir, toujours un peu vulgaire, de curiosité. L'examen de la coquille ne pouvant pas ne pas donner d'utiles indications sur l'animal qu'elle abrite, alors même que l'abri n'a été que temporaire, on comprendra certainement mieux l'état d'âme romantique, si l'on s'est arrêté un instant aux plus futiles, aux plus insignifiantes en apparence de ses manifestations.

Une étude générale de l'influence sociale du romantisme devait donc nécessairement contenir quelques

observations sur le romantisme et la mode. A y regarder d'un peu près, le sujet a paru assez varié et assez fécond. La tentation était naturelle, non certes de l'approfondir, — c'eût été long et beaucoup plus difficile qu'il ne semble, — mais de le traiter avec quelque développement : de là les chapitres qui suivent. Le lecteur dira si nous avons bien fait de céder à la tentation [1].

De toute évidence, notre travail ne pouvait qu'être renfermé entre des bornes chronologiquement assez étroites. L'essence même de la mode est d'être capricieuse, changeante et de durer fort peu. Imagine-t on une élégante se contentant longtemps de la même forme de chapeau ou portant plusieurs saisons de suite la même toilette ? Puis, si l'on peut étudier l'évolution d'un sentiment nouveau, si on le voit naître, se développer et — en se dénaturant en général, il est vrai — descendre des âmes d'élite qui l'ont conçu jusque dans les profondeurs de la foule obscure, toutes choses qui demandent du temps, beaucoup de temps parfois, c'est au contraire un des traits caractéristiques de la mode que d'éclater soudain, souvent sans préparation aucune. Elle dépend de mille circonstances, qu'il est presque toujours difficile, quelquefois même

1. Ce livre n'a été tout d'abord qu'un long chapitre destiné à former la première partie de notre étude, *le Romantisme et les mœurs*. Des additions successives ont enflé le chapitre au point de rendre nécessaire sa division en d'autres chapitres. Mais ces chapitres, il devenait nécessaire aussi de les publier à part, pour ne pas rompre l'unité de l'ensemble. Il y avait d'ailleurs matière à un nouveau livre : et les lecteurs de la *Revue bleue* et de la *Revue hebdomadaire* savent en effet que *le Romantisme et la mode* a été écrit, comme il était logique qu'il le fût, avant *le Romantisme et les mœurs*, auquel il sert naturellement d'introduction.

impossible, de déterminer. Elle dépend surtout du hasard. Un évènement politique, un succès littéraire, les fantaisies d'une étoile, de moindres choses encore, suffisent à y entretenir d'incessantes modifications. Et sans doute quand il lui arrive de répondre à un état d'esprit général, comme c'est justement le cas avec le romantisme, elle a des chances d'avoir quelque durée. Mais ces circonstances exceptionnelles elles-mêmes ne lui assurent, et ne peuvent jamais lui assurer, qu'une existence relativement éphémère, permanence et mode étant ce qu'il y a de plus contradictoire. Et de fait, dans les documents inédits dont nous avons pu disposer et qui s'étendent, on s'en souvient peut-être, jusqu'en 1847, il n'est guère plus question des modes romantiques après 1836 ou 1837 au plus tard. Encore ne s'agit-il en général, pour ces années, que d'assez rares et que de brèves indications.

Entre les diverses manifestations de la mode romantique d'ailleurs, des distinctions s'imposent, dont la méconnaissance ou l'oubli conduirait à des erreurs certaines de perspective et d'appréciation. Qu'un chapeau de femme ne soit qu'un déjeuner de soleil et qu'il ne faille même pas une saison pour faire évanouir la fraîche originalité d'une toilette, il n'y a rien là que de très naturel. Mais des bijoux se démodent moins vite, un ameublement moins vite encore, *a fortiori* un genre d'architecture : ou plus exactement peut-être, toutes ces choses durent davantage, par la difficulté même d'en changer assez souvent. Il y avait beau temps que les robes à la châtelaine étaient oubliées, lorsque, dans les salons de celles-là mêmes qui avaient été les premières à s'en habiller, on pouvait encore

voir traîner des bibelots ou des bijoux moyen âge. Les invités qu'après 1850 on conviait dans des salles à manger gothiques ne venaient certainement pas s'y asseoir en manches à gigot et en gilets-pourpoints. Les « castels » enfin qu'avait fait élever le succès prodigieux de *Notre-Dame de Paris* ont vraisemblablement survécu à la chute des *Burgraves*. Témoignages éclatants de l'influence romantique, « manoirs », ameublements et bijoux moyen-âgeux, — à des degrés divers naturellement, — ne sauraient donc être des preuves aussi exactes de sa durée ; on ne peut raisonnablement pas et en bonne méthode leur demander de la mesurer avec quelque précision. Le flot romantique les avait apportés, le flot s'était retiré : ils n'en demeuraient pas moins. C'est un de ces cas où l'effet survit à sa cause d'une façon presque démesurée. En l'espèce l'observation est l'évidence même, et l'on aurait quelque scrupule d'y insister : il fallait la présenter cependant.

Autre observation non moins évidente, semble-t-il. Une influence n'est véritablement sérieuse qu'à la condition d'être générale, et elle ne peut être générale qu'en s'exerçant sur le plus grand nombre possible de milieux sociaux. D'où il suit que les plus humbles témoignages peuvent être quelquefois les plus éloquents et les plus décisifs. Quand il s'agit de toilette par exemple et de mobilier, des factures de modestes tapissiers valent les inventaires des « intérieurs » les plus « fashionables », de même qu'une toque à créneaux sur la tête d'une grisette prouve autant — sinon même davantage — la vogue du « genre moyen âge » que sur la tête d'une marquise. On ne trou-

vera dans les pages qui suivent, et nous le regrettons, qu'une lettre de modiste, et de modiste presque illettrée ; mais, à côté de vraies femmes du monde, on verra figurer de vagues Jeune-France, d'obscurs rapins, de grégaires individus, et nous venons de dire pourquoi nous avons accueilli ces créatures de troupeau avec beaucoup de satisfaction, sinon de préférence.

Quoique nous n'ayons pas encore obtenu la permission de nommer tous les auteurs des documents utilisés ici, et pour la raison exposée dans la préface de notre livre sur « le Romantisme et les mœurs », du moins nous a-t-on laissé la liberté d'en faire connaître quelques-uns. Nous en remercions nos obligeants collaborateurs. Leur décision se comprend sans peine, l'empressement à suivre une mode n'ayant jamais rien décelé d'intime, et bien au contraire. Qu'on taise le nom de la femme qui, par naïve imitation des héroïnes de George Sand, célébra l'origine divine de l'amour, son imprescriptible liberté, et régla sa conduite sur d'aussi commodes préceptes : c'est de la délicatesse la plus élémentaire. De même si votre grand-père a été, réellement et dans la pratique ordinaire de la vie, baudelairien avant Baudelaire lui-même, personne ne pourra vous faire un crime de n'aller point le crier sur les toits. Mais quelle indiscrétion pourrait-il bien y avoir à avouer que votre arrière-grand'tante se fit offrir un mobilier gothique par son mari ou qu'elle aima follement les manches à gigot ?

D'autres collaborateurs cependant ont énergiquement refusé de revenir sur leur décision première. « Il déplaisait souverainement » aux uns de voir « imprimé tout

vif » leur nom de famille. Louons cette modestie d'autant qu'elle est plus rare. Quant à ceux qui n'auraient aucune répugnance à lire leur nom dans un livre, les lettres dont ils sont possesseurs manquent parfois de charité : le prochain y reçoit d'assez jolis coups de griffes : les familles des griffés peuvent subsister encore ; c'était donc prudence, tout compte fait, de respecter l'incognito général : nous nous sommes incliné devant ces scrupules divers, au risque de laisser des disparates dans notre travail.

Sur cette question de documents d'ailleurs, nous croyons nous être suffisamment expliqué[1]. Nous persistons à croire qu'en la matière la personnalité du témoin n'ajoute que bien rarement à la valeur du témoignage, et même il ne faudrait pas beaucoup nous pousser pour nous faire dire qu'ici le témoignage idéal serait le témoignage anonyme. Importe-t-il vraiment par exemple que ce soit la petite bourgeoise Jacqueline Tahureau qui nous renseigne sur les nuances en vogue au temps du romantisme au lieu de Gabrielle Terrier, autre bourgeoise à peine plus distinguée ? et l'indignation contre les petites couventines qui boivent du vinaigre et sucent des citrons pour avoir le teint à la mode gagne-t-elle réellement quelque chose à s'exprimer par la plume de Madame Dubois, — que nous ne connaissons pas autrement, — au lieu d'être sur les lèvres de madame Desvignes, — que nous ne connaissons pas davantage ? Mais ces honnêtes personnes nous apprennent que les modes romantiques ont été suivies avec un merveilleux entrain par la petite bourgeoisie et que la

1. *Le Romantisme et les mœurs*, Préface, page x.

jeunesse elle même n'y est pas restée indifférente : il suffit, et nous avons exprimé d'elles tout l'intérêt que, pour nous du moins, elles pouvaient contenir.

Il est un de ces témoins cependant sur qui nous pouvons dire quelques mots, d'autant que nous l'avons abondamment cité, et c'est le « flâneur » ou l' « ironiste parisien ». On nous permettra de renvoyer à la préface du livre où nous l'avons déjà présenté au lecteur [1].

Cette étude, avons-nous dit, a des bornes chronologiquement assez étroites. Il faut ajouter qu'elle est incomplète. On n'y parle, à aucun endroit, des origines et des débuts de la mode romantique. Ici encore, ce sont nos documents inédits qui ont délimité notre travail. Ils ne remontent guère au delà de 1831 [2], nous n'avons pas poussé plus loin notre enquête. Que le romantisme n'ait pas attendu jusque là pour faire sentir son influence jusque sur les plus petits détails de la vie sociale, nous n'en voulons pour preuve que les *Notes et souvenirs d'un Anglais à Paris*, où il est constaté que, dès les premières années de la Restauration, certains jeunes gens conformaient l'esthétique de leurs costumes aux principes littéraires de M. de Marchangy et du vicomte d'Arlincourt [3]. Mais ce sont bien les premiers succès dramatiques d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo qui ont fait le

1. *Le Romantisme et les mœurs*, Préface, page XI.

2. La publication de deux chapitres de ce travail dans la *Revue bleue* nous a valu communication de nouveaux documents. Quelques uns de ces documents remontant jusqu'à 1831, il nous a été possible de faire remonter aussi notre étude jusque-là.

3. Voir la citation au début du chapitre II, *la Toilette masculine*. — Cf. aussi, dans *la Toilette féminine*, la note 3 de la page 6.

succès définitif du « genre moyen âge ». Comme pour ce qui est des mœurs, avec incomparablement plus de rapidité seulement, le maximum d'influence du romantisme a coïncidé avec sa période d'éclat littéraire. Il semble donc bien qu'on puisse, sans trop d'inconvénients, faire commencer la véritable histoire de la mode romantique au lendemain du succès d'*Henri III et sa cour*. C'est du moins ce que nous avons fait — volontairement. Le lecteur devait en être loyalement averti.

On pourra s'étonner aussi que certain chapitre sur l'ameublement et l'architecture se termine assez brusquement. Rien n'était facile comme de le prolonger, la liste des bévues et sottises commises alors par les constructeurs, réparateurs et restaurateurs de toute sorte ayant atteint d'imposantes dimensions. Mais il n'entrait pas dans notre sujet de faire l'histoire d'une partie de l'architecture française dans la première moitié du XIXe siècle, et surtout il eût été parfaitement injuste de paraître rendre le romantisme responsable, ne fût-ce que pour une minime part, des réjouissantes inepties de disciples par trop inexpérimentés, et d'admirateurs, fort convaincus sans doute, mais encore plus ignorants.

Clermont-Ferrand, mars 1911.

MM. Hartmann et Vever ont bien voulu se faire nos obligeants collaborateurs, M. Hartmann en mettant à notre disposition son admirable collection de gravures et d'estampes de l'époque romantique, M. Vever en nous autorisant à reproduire quelques illustrations de son splendide ouvrage, La Bijouterie Française au XIXe siècle *(Floury, éditeur), 3 volumes : c'est un devoir pour nous — et un très vif plaisir — de leur en offrir ici nos plus sincères remercîments.*

LE ROMANTISME ET LA MODE

Il y a longtemps que l'observation en a été faite : tout grand évènement, historique ou littéraire, a son contrecoup immédiat sur la mode, dans notre pays. C'est même une des façons les plus ordinaires dont la majorité des Français et des Françaises témoignent de l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui se passe autour d'eux d'un peu important. Une forme de chapeau consacre le triomphe d'une école, une coupe de vêtement le succès d'une politique, et tout finit par des comptes de modistes et de couturiers [1].

1. Il y a eu successivement les cols *Atala*, les toques à la *Marie Stuart*, les fichus *Dame blanche*, et les rubans *Trocadero*, par souvenir du voyage du duc d'Angoulême en Espagne. Cf. O. Uzanne, *La Femme française*, p. 98, et *Un siècle de modes féminines*, p. 12. — Sous Louis-Philippe, « tous les jolis garçons de la capitale veulent avoir un pantalon plissé aux hanches comme celui des chasseurs d'Afrique ; on a des burnous, des chéchias chez soi. » Ch. Simond, *Paris de 1800 à 1900*, II, p. 336. — Le « bonnet luthérien » fit fureur après *les Huguenots*, et le succès de Fanny Elssler dans *la Tempête* mit à la mode l' « elsslérine », etc. Cf. l'étude si substantielle et si agréable de M. Ehrhard, *Une vie de danseuse, Fanny Elssler*, Paris, Plon, 1909.

Il était impossible que la révolution romantique n'apportât pas de modifications dans la plupart des habitudes sociales ; et en effet son influence mondaine a été notoire. On mit du romantisme dans sa toilette et l'on en mit dans son mobilier. Pour se conformer au rite des élégances nouvelles, on grilla d'innombrables cigarettes, on fit flamber allègrement le punch, on pratiqua méthodiquement l'orgie, « l'orgie échevelée », comme on disait avec une truculence naïve. Tout bon romantique exhibait cavalièrement barbe ou moustaches, et secouait avec orgueil une chevelure au moins « mérovingienne », quand elle n'était pas « léonine ». Le teint devait être verdâtre, l'air fatal, et il était de la dernière distinction de paraître succomber sous le poids d'une destinée maudite, en tirant d'une poitrine caverneuse les plus lamentables soupirs.

Ce furent là ridicules assez répandus. On ne prétend certes pas qu'à partir de 1825 ou de 1830 les trois quarts des Françaises se soient affublées de robes à l'Isabeau de Bavière ou à la Marguerite de Bourgogne. la plupart des Français de pourpoints à la vénitienne, et qu'ils se soient tous donné un teint « cuir de Cordoue » ou jaune citron. Mais aussi ne faudrait-il pas croire que la mode romantique n'ait été le fait que de quelques initiés. écrivains, artistes, snobinettes, cérébrales ou simples détraqués des deux sexes. Il en a été de cette mode comme de toutes les autres, exactement : on a généralement aimé le « goût nouveau », on l'a suivi. quelquefois même avec une application, une candeur délicieuses. Les chapitres de ce livre en offriront tous au lecteur des preuves amusantes.

Traitée avec quelque détail, la matière exigerait au moins un gros volume. Nous n'avons pas la prétention

de l'écrire : c'est trop difficile, trop délicat, et peut être le résultat ne serait-il pas en proportion de la difficulté et de l'effort. Il nous suffira d'établir, par quelques indications précises, que le romantisme a exercé son influence jusque sur la vie mondaine. Essayons donc, dans un sujet qui fut toujours en France d'une importance capitale, essayons de démêler ce qu'il est légitime d'attribuer au succès des idées romantiques.



MODES DE PARIS

Le Mercure des Salons, 1830

CHAPITRE PREMIER

La Toilette Féminine

I

Un des caractères essentiels de la révolution romantique ayant été le retour à la tradition nationale, le « genre moyen âge » devait s'imposer assez vite et partout. Il eut bientôt remplacé le style empire.

C'est d'abord dans la toilette, naturellement, que se manifeste le « goût nouveau ». Aux environs de 1830, les robes à la châtelaine font leur apparition [1]. On commence à s'habiller comme s'habillent au théâtre les héroïnes d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Cette manie naissante n'est pas sans inquiéter nombre de gens. Les rédacteurs de la *Mode*, par exemple, n'en sont pas absolument satisfaits : ils hésitent, font des réserves — un peu ambiguës, il est vrai. D'après eux, il en serait des manches à la Henri III « comme des contes de M. Musset en littérature : on ne sait pas encore si c'est la critique ou l'exagération d'une monstruosité [2] ». On laisse la *Mode* à son humeur indécise et chagrine, et le « genre moyen âge » poursuit le cours rapide de ses conquêtes.

1. Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 345 ; *Histoire de la mode*, p. 320.
2. *La Mode*, 1830, III, p. 98.

Deux choses en facilitent particulièrement le triomphe : les bals costumés et les succès dramatiques de la jeune école, les pièces provoquant les bals, et les bals faisant mieux apprécier les nouveautés pittoresques des pièces. En 1829, Alexandre Dumas fait jouer *Henri III et sa cour*. Costumier et décorateur s'y sont surpassés, comme on dit. Tout ce luxe de reconstitution historique manque quelquefois d'à-propos ou même de vérité ; mais il est amusant, il divertit les yeux, il séduit l'imagination ; c'en est assez pour que, cette même année, dans le bal donné par Madame de Gontaut, gouvernante des enfants de MADAME, dominent les costumes à la François Ier et à la Henri III. La fête est jugée charmante, originale. La duchesse en a été émerveillée. Il faut renouveler une distraction si exquise. Pourquoi MADAME ne donnerait-elle pas à son tour une fête travestie pour les jours gras ? et « pourquoi n'y mettrait-on pas en scène quelque épisode de l'histoire des Valois », en respectant surtout — cela va de soi — la vérité des costumes [1] ?

C'est d'ailleurs un empressement général à se porter vers les choses des XIVe, XVe et XVIe siècles, qu'on appelle en bloc : le moyen âge [2]. Tout le monde en est engoué. Déjà en janvier 1829, la duchesse de Berry et lady Stuart de Rothsay, ambassadrice d'Angleterre, ont paru dans un bal, la première en reine du XVIe siècle, la seconde en Marie Stuart [3]. Dès lors se multiplient de tous côtés les réunions du même genre, et elles offrent toutes ou à peu près les mêmes caractères. C'est une orgie de couleurs, un

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. IV, *les Fêtes de Madame*.
2. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, p. 56, éd. Charpentier.
3. Dès le 12 février 1820, dans un bal costumé donné chez le banquier Greffulhe, la duchesse de Berry était « vêtue en reine du moyen âge. » *Mémoires* de Mme de Boigne, III, p. 22.

pêle-mêle de formes archaïques et pittoresques. « Les bals masqués foisonnent de personnages historiques, depuis Frédégonde jusqu'à Marie Stuart, depuis Catherine de Médicis jusqu'à Charlotte Corday [1]. » Dans le carnaval de 1833, on danse le fameux quadrille des modes françaises, et la mode contemporaine ne semble pas trop disgracieuse à côté de celle du temps de François Ier — qu'elle rappelle par plus d'un point [2].

Ce qui est caractéristique du reste, et ce qu'il importe de souligner ici, c'est qu'on ne se costume pas pour le plaisir exclusif de se costumer, de se divertir. La mascarade a des prétentions, généralement justifiées, de reconstitution historique.

Pour rien au monde, pas une des élégantes d'alors ne voudrait s'entendre reprocher les terribles libertés, les scandaleuses erreurs, des élégantes — ou des actrices — d'autrefois.

Chargé d'établir des costumes pour une *Marie Stuart*, Garnerey « les soumet aux actrices désignées pour les rôles ».

« — Une robe longue, quelle horreur ! Moi qui n'ai de beau que ma jambe et mon pied.

— Alors, comment veut être habillée Madame ?

— A la grecque.

— Dans le siècle de Charles IX ?

— Je l'exige ou je ne parais pas sur la scène.

— Et vous, Madame ?

— Moi, par moitié à la romaine et par moitié à l'anglaise.

1. Challamel, *Histoire de la mode*, p. 169.

2. Cf. O. Uzanne, *La Française du siècle... Métamorphoses de la Parisienne de 1792 à 1892*, p. 143. — Sur la vogue des bals masqués de 1831 à 1835, on fera bien de lire les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, I, chap. II, *l'Ecole*.

— A la bonne heure [1] ! »

On se pique maintenant d'exactitude, et les jolies femmes deviennent scrupuleuses comme des membres de l'Académie des Inscriptions. Ce n'est pas seulement à qui s'habillera à peu près comme on s'habillait au XVe ou au XVIe siècle, c'est à qui en reproduira sur soi les costumes avec le plus de fidélité. Ce louable désir donne même naissance à la plus charmante et à la plus amusante émulation.

Sur les conseils de la duchesse d'Angoulême et de Charles X en personne, MADAME s'est décidée à donner son bal travesti : et une activité de ruche, une activité fébrile de régner aussitôt parmi la gracieuse foule des invitées. C'est qu'on serait désolée d'être taxée d'ignorance et qu'une trop grave erreur dans un atour historique passerait pour une faute de goût ! Et toutes ces gentilles fauvettes de se précipiter, comme un bataillon de jeunes et ardents érudits, à la recherche des précieux documents. Des têtes assez frivoles d'habitude n'hésitent pas à se farcir des plus rébarbatives lectures, et de fines mains s'oublient à manier de lourds et poudreux in-folio. « On consultera M. Dumas, s'il le faut, ou M. de Chateaubriand même », — car il importe de ne jamais oublier la littérature, et c'est au contraire par elle qu'il convient de commencer. — « tous les savants de l'Académie en *us*, les peintres et les dessinateurs », pour être plus sûrement renseignée et plus vite.

Par bonheur, M. le surintendant des arts, — c'était alors Sosthène de La Rochefoucauld, d'ineffable mémoire, — M. le surintendant des arts a obligeamment indiqué à quelques belles ignorantes le Dépôt des

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, p. 314.



JE LUI PLAIRAI

Estampes comme la mieux fournie des collections. Ce fut vers ces trésors inespérés une poussée folle. « La Bibliothèque eut, pendant deux semaines, sa grande cour encombrée d'équipages, ses portes assiégées d'une pimpante armée, très déterminée à prendre d'assaut les livres à images. Chacune, flanquée de son dessinateur particulier, de son couturier ou de sa modiste, compulsait, fouillait, s'arrêtant à une chose, en exigeant une autre, jetant dans les salles silencieuses des exclamations bruyantes comme celles d'une nuée d'oiseaux entrée dans une église. Le bon Thévenin, garde des estampes, en perdait la tête, et son personnel n'en pouvait croire ses oreilles ! »

Ce n'était pourtant que le commencement du supplice, et la patience et la probité du bibliothécaire devaient être soumises à de bien plus rudes épreuves.

« S'estimant toutes au-dessus des règlements, excipant de leurs fonctions à la cour, de leurs titres ou de leurs charges », quelques-unes des nouvelles et d'autant plus ferventes visiteuses implorent le prêt à domicile, dans les meilleures intentions du monde : pour s'inspirer plus à l'aise, et avec plus de sûreté, du modèle choisi. Elles le savent, on fait fléchir à l'occasion la sévérité des lois qui interdisent la sortie des livres : elles pourraient même citer les noms d'heureuses privilégiées : ne valent-elles pas, elles aussi, une exception ?...

Oui, Thévenin « prêtait » : mais il « prêtait », la mort dans l'âme, exclusivement d'ailleurs « sur des ordres écrits du ministre compétent ». Vraiment, la faveur si ardemment convoitée n'était pas plus difficile à obtenir ? Mais alors ce n'était qu'un jeu ! Et « les ordres écrits tombèrent de tous endroits : il en vint de la cour, du directeur des beaux-arts, d'un tas de seigneurs moindres ». Le moyen pour l'administration des Estampes de résister

à une si furieuse avalanche, aux trois-quarts officielle? Stoïquement, l'administration céda. Ce n'est pas une des moindres victoires que le romantisme ait remportées, peut-être sans le savoir.

Demi-victoire, à vrai dire, et malgré toute la bonne volonté des invités de Madame, la vérité historique reçut ce soir-là de furieux accrocs. « Chaque acteur figurant avait son artiste spécial », avons-nous dit. C'était « Garnerey, dessinateur de l'Opéra, Laffitte, Lecomte, Isabey ou Fragonard ». Il était inévitable que la « diversité » ne fût pas « extrême », et le mélange de tant d'époques dut former une « cacophonie » des plus amusantes.

La duchesse de Berry, toute la première, avait donné le plus fâcheux exemple. Comme elle devait être en reine d'Écosse, elle s'était fait présenter « tous les portraits imaginables de Marie Stuart, et Dieu sait s'il y en a ! » Mais rien ne la contentait : aucun n'avait de manches à gigot ! Et comment supporter l'idée de paraître en public, même dans un bal masqué, sans manches à gigot ?

« Par hasard, Mgr le duc d'Orléans possédait dans sa galerie une étonnante et exquise portraiture représentant, disait-on, la reine à l'époque de son mariage », et qui était en réalité Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti. Mais « la belle princesse avait des manches à gigot ». Il n'en fallait pas davantage : « cela coupa court à tous les scrupules », et la reine d'Écosse emprunta pour la circonstance la toilette d'une princesse de Lorraine ; — ce qui n'empêcha pas Duponchel d'affirmer « dans un article dithyrambique » que le costume était admirable de vérité. Duponchel avait plusieurs excuses, dont la meilleure était qu'il écrivait avant 1830 et qu'il partageait donc l'ignorance générale.

Car, il est à peine besoin de le faire remarquer, cette fureur d'à peu près archéologiques durait... le temps de la préparation d'un bal. « En fin de compte, tant de livres sortis, d'estampes dispersées, de trésors égarés aux quatre coins de Paris ne servirent de rien : on en revint tout naturellement à l'imagerie de Lanté et de Gâtine [1]. » Et il faudra attendre quelque douze ans pour trouver, aux bals des Tuileries, un peu plus d'exactitude rigoureuse dans la copie des costumes d'autrefois [2]. La seule chose importante pour nous au surplus est que le romantisme se soit insinué des livres dans la vie, en passant par les divertissements de société, et qu'il ait ainsi commencé d'exercer son influence. Or cette influence, nous la verrons bientôt grandir et se développer « furieusement ».

En attendant, et pour nous en tenir toujours aux distractions de société, de Paris la contagion gagne la province. On y donne aussi des bals masqués, en assez grand nombre, et les costumes moyen âge y paradent à peu près sans rivaux. C'est au point que la fête n'est guère qu'un prétexte à exhibitions historiques, comme il appert de cette « relation en vieil françois », adressée en 1832 par un étudiant à un de ses amis parisiens.

1. D'après Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. IV, *les Fêtes de Madame*. — Cf. aussi sur ce même bal les *Mémoires* de Mme de Boigne, III, p. 242 sqq.

2. On trouvera la relation du bal costumé dont il s'agit, et « qui fera époque dans les annales des Tuileries », au troisième volume de la *Chronique* de la duchesse de Dino, p. 34 sqq. (1er mars 1841). La duchesse d'Orléans y était en Marie de Bourgogne, costume de « velours noir, richement brodé d'or et garni d'hermine ; grand bonnet pointu, orné par devant d'une barbe de velours. » Deux dames l'escortaient, « également en costume du temps de Louis XI. » Il y avait aussi « des dames du temps de la Ligue, de la Fronde... » Quant à Mme de Chabannes, « en dame de la cour de Charles IX », « son costume, dessiné, disait-elle, par Paul Delaroche, était parfaitement exact et rigoureux, et la rendait parfaitement laide. »

« De nostre bonne ville de Bourges,
le 17e de février.

« Or çà estes tousiours sans doubte a cuyder supercoquentieusement, Messire Jehan, que fors l'alme et inclyte Lutece, n'y ait rien ça-bas que mirifique et horrifique ladrerie ès choses gallantes, et que soyons tous ignares a planté, vilains et marauds, et moult peu idoines a nous esbaudir et joyeulsement rigoller, suivant justes préceptes de doctrine bienséante a esprits liberes. Adoncques oyez, nostre feal cousin, ce que par ces présentes il nous plaist vous mander.

« Si eussiez esté en nostre amœne cité ce quinzième de fevrier quatre heures aprez le bonsoir de messire Phœbus Apollo, auriez veu moult gentes dames et gentils damoiseaux bien atornez, réunis en la dive hostellerie du Chaperon d'or, se pourmener et baller : et eussiez voire creu que messire Satanas (que veuille notre gentil Seigneur tousiours confondre !) avoit malignement fait issir hors des sépulchres auxquels ils gisent piteusement, tous gentils seigneurs et accortes dames des temps jadis, a fin d'octroyer à eulx pleine liesse une dernière fois. Et auriez seurement gousté joies seraphiques et paradisiaques, voyant grandes et honnestes dames recevoir hommages et vasselage de hauts et puissans seigneurs, voire de roys bien-amez, en leurs gallans et veritables atours. Se demenoient ensemble la dame de Beauté, c'est a sçavoir Agnes Sorel, avecques Madame Marguerite de Bourgogne, et Madame Isabeau de Bavière : et se pourmenoient à costé Madame Marie Stuart, et Madame Elisabeth, laquelle voulut rester pucelle sur le trosne de Angleterre, et Madame Marguerite de Navarre, et encore Madame Catherine de Medicis, lesquelles toutes devi-

soient joyeulsement, tout ainsi qu'en un Decameron, avecques le gentil Charles le septieme, Henri le troisieme, François le premier, Philippe Augustus, Marot Clement le poete si courtois, et aultres Seigneuries que seroit trop long vous denombrer. Et estoient suivis et servis par varlets, sargens d'armes, pages flouets et souefves damoiselles d'honneur, et beuvaient grandes lampées de vin joyeulx de Rheims ès coupes cristallines et ciselées, et menoient grand tumulte ce pendant que hors l'hostellerie s'esmerveilloient ribaudes et vilains [1]. »

Mêmes fêtes à Lyon, à Bordeaux, à Poitiers, à Grenoble. On donne à Beauvais un quadrille où paraissent « Jeanne Hachette, une vivandière de Charles le Téméraire, un porte-étendard bourguignon et un archer écossais ». A Orléans et à Reims, on organise, dans des réunions privées, des scènes où sont représentés divers épisodes de la vie de Jeanne d'Arc. Sans doute, un goût quelque peu scrupuleux et averti aurait assez souvent l'occasion de faire des réserves. Il y a parfois dans ces évocations historiques plus d'ardeur et de zèle que de souci de la vérité ou même des vraisemblances morales les plus élémentaires. « Sur un trône de velours bleu, constellé de fleurs de lys blanches », on voit siéger Charles VII, ayant à sa droite Jeanne d'Arc, et à sa gauche Agnès Sorel, que réunissent ainsi, d'une manière fraternelle et bien touchante, « l'amour du roi et l'amour de la patrie... » Mais c'est ainsi que se fortifie et se répand le goût des choses du moyen âge : les yeux s'y accoutument ; les lignes et les couleurs en deviennent familières, et quand auront paru

1. Il est étonnant que la « relation en vieil françois » ne parle ni de bilboquet, ni de sarbacane. Les « gentils damoiseaux » auraient-ils oublié ces accessoires — presque essentiels ? ou y a-t-il simple inadvertance du correspondant ?

Henri III et sa cour, Hernani, Charles VII chez ses grands vassaux, la Tour de Nesle, personne ne sera surpris de voir dans la rue, sur les épaules de ses contemporains, quelques-uns des costumes qu'il a admirés la veille au théâtre.

« Quelle est cette dame ? » se demande Challamel, dans son *Histoire de la mode,* p. 168. « Est-ce la châtelaine de Coucy ? Sa jupe est traînante. Un énorme collier de perles ; des manches pendantes, telles que les portait Marguerite de Bourgogne : une aumônière fixée à sa ceinture et des bijoux sculptés lui donnent l'apparence d'une femme du XIVe siècle. Il n'en est rien pourtant C'est une riche commerçante, qui a vu les drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. »

« Est-ce que cette autre dame n'appartient pas à la la cour de Charles VI ? Non, détrompez-vous. Seulement elle a voulu que sa modiste et sa couturière l'habillassent « dans le genre » de Mlle Georges, si brillante dans le rôle d'Isabeau de Bavière, personnage principal de la pièce intitulée *Perrinet Leclerc.* »

Car c'est le théâtre qui, dans cette affaire, a été le grand propagateur [1]. On l'a dit, et on a eu raison de le dire, les pièces de Victor Hugo ont eu sur la mode « une influence aussi formelle alors, qu'aujourd'hui le préraphaélisme niais sur les robes et les coiffures. De certains à-peu-près imaginés par Hugo, dessinés par lui, donnés aux acteurs

1. Il serait inexact de n'entendre ici que le théâtre littéraire, et l'Opéra a fait au moins autant pour la mode que le Théâtre français. La plupart des grandes nouveautés lyriques et chorégraphiques ont eu leur répercussion sur tel ou tel détail de la toilette féminine. L'usage des mousselines blanches par exemple a été fortement encouragé par le romantisme vaporeux de Maria Taglioni, qui ne portait que cette sorte d'étoffe, et c'est à la célèbre danseuse que doit une bonne part de son prestige « l'air d'idéale séraphicité » dont il est question dans ce chapitre.

dans *Hernani*, les créateurs du premier moment tirèrent dès lors une harmonie moyenâgeuse, des coupes, des profils très inattendus. On exagéra vite dans les officines illettrées, où se perpétraient les modèles [1]. » Il n'y en eut pas moins un « costume romantique », varié à l'infini naturellement, en transformation perpétuelle, et donc presque impossible à définir, mais où il est toujours facile de constater la présence d'un ou de plusieurs éléments du « genre moyen âge » : jupes traînantes, manches bouffantes ou à crevés, étoffes bariolées de dessins héraldiques, etc., etc. « Mes jolies contemporaines sont bien ferrées sur l'histoire de France », disait à ce propos « l'ironiste parisien ». — Elles ne l'étaient certainement guère plus que M[me] B***, « la divine ignorante », dont nous allons entendre dans un instant les invraisemblables propos, et elles se souciaient du romantisme comme de leur première jupe courte. Mais quoi ! c'était la mode. Il fallait bien la suivre.

De Reims, au mois de mars 1832, une nièce a consulté sur des questions de toilette un oncle qui a « l'avantage, qu'il n'apprécie peut-être pas assez, de ne jamais quitter la capitale » : et très aimablement, et très abondamment, l'oncle, un mois après, la renseigne... Il est allé, tout exprès pour elle, faire un tour dans les grands magasins de couture et chez les modistes en renom : il a ouvert les yeux tout grands dans les rues et à la promenade ; il a même et surtout consulté à son tour des amies d'un goût sûr et éprouvé : son espiègle de petite nièce a bien raison, « il n'y a aucun ridicule aujourd'hui à s'habiller comme s'habillaient les châtelaines ». C'est très curieux, mais c'est ainsi. Il ne l'aurait peut-être jamais remarqué, mais

1. Ch. Simond, *Paris de 1800 à 1900*, II, p. 334.

puisque la chose intéresse « la pauvre exilée de Reims », il y a porté attention. Oui vraiment, on voit « des manches à crevés », peut-être pas en très grand nombre, mais on en voit. Quelques robes aussi ont de grands ramages. « Mmes C*** et P*** portent une aumônière. » Bref, on dirait que toute l'ambition des jeunes femmes d'aujourd'hui est de rappeler « l'accoutrement de leurs aïeules féodales »[1]. Et ces toilettes sont en général « seyantes ». Il n'est pas douteux en tout cas qu'elles n'aillent à ravir à la chère petite nièce, etc.

C'est justement la question qui vous vient involontairement à l'esprit, quand on étudie les façons de s'habiller de cette période : tous ces « attiffements (*sic*) moyen âge[2] » étaient-ils aussi « seyants » que les intéressés voulaient bien le prétendre ? et comment s'en accommodait l'esthétique féminine ? Question délicate, éminemment personnelle d'ailleurs, éternellement susceptible au surplus — comme toutes les questions de mode — des réponses les plus contradictoires, mais à laquelle on peut s'arrêter un instant.

Tout d'abord, n'insistons pas trop sur les bals costumés, — quand il s'agit de toilettes courantes, un bal costumé n'étant jamais qu'une exception. Ici comme partout, tant vaut la femme, tant vaut la toilette qui l'habille. Mlle de C*** est « tout à fait charmante en dame de la cour de Marie de Bourgogne », tandis que « sa robe à l'Isabeau de Bavière fait paraître Mme G*** encore plus commune et plus vulgaire que d'habitude[3] ». — Au bal des Tuileries

1. En 1830, « on renouvela « les petits bords Henri II à plume tourmentée », et les dames raffolèrent des cols et guimpes à la Médicis. » Challamel, *Histoire de la mode*, p. 171.

2. Louise de B***, 15 octobre 1831.

3. Madeleine D***, 20 mars 1835. — Voir plus loin, p. 26, ce qui est



DIX HEURES DU MATIN

de 1841, dont parle la duchesse de Dino [1], le costume de Mme de Chabannes, « en dame de la cour de Charles IX », « parfaitement exact et rigoureux », la rend « parfaitement laide » aussi, tandis qu'à la fête donnée par la duchesse de Berry en 1829, les femmes sont « en général bien mises et fort à leur avantage », exception faite cependant pour la duchesse elle-même, tout simplement « abominable ». « Elle s'était fait arranger les cheveux d'un ébouriffage, peut-être très classique, mais horriblement mal seyant et s'était affublée d'une longue veste d'hermine, avec le poil en dessus, qui lui donnait l'air d'un chien noyé. La chaleur de ce costume lui avait rougi la figure, le col et les épaules, qui ordinairement étaient très blancs, et jamais on n'a pris des soins, plus heureusement réussis, pour se rendre effroyable [2]. »

Il serait tout aussi imprudent de s'en rapporter avec trop de confiance aux journaux de mode de l'époque. Comme le dit fort bien M. Charles Simond [3], « aperçues dans *le Follet*, *la Mode*, les recueils des bons faiseurs du temps, ces parures nous stupéfient. Il y a en toutes les figurines l'exagération falote des dessinateurs professionnels, plutôt chercheurs de choses voyantes, exagérées, poussées à l'extrême. Dans la pratique, exécutées pour une femme du monde ou, comme on disait, « une personne comme il faut », ces toilettes changeaient d'aspect et s'aristocratisaient. Pour cela un rien, des nuances, des tons, une

dit de la toque à créneaux et de la façon dont elle coiffe certaines femmes.

1. *Chronique*, III, p. 34 sqq.

2. *Mémoires* de Mme de Boigne, III, p. 244. Et les hommes sont comme cette pauvre duchesse : « à très peu d'exceptions près », ils ont « l'air de masques du boulevard. » *Id.*, *ib.*

3. *Paris de 1800 à 1900*, II, p. 334.

de 1841, dont parle la duchesse de Dino [1], le costume de Mme de Chabannes, « en dame de la cour de Charles IX », « parfaitement exact et rigoureux », la rend « parfaitement laide » aussi, tandis qu'à la fête donnée par la duchesse de Berry en 1829, les femmes sont « en général bien mises et fort à leur avantage », exception faite cependant pour la duchesse elle-même, tout simplement « abominable ». « Elle s'était fait arranger les cheveux d'un ébouriffage, peut-être très classique, mais horriblement mal seyant et s'était affublée d'une longue veste d'hermine, avec le poil en dessus, qui lui donnait l'air d'un chien noyé. La chaleur de ce costume lui avait rougi la figure, le col et les épaules, qui ordinairement étaient très blancs, et jamais on n'a pris des soins, plus heureusement réussis, pour se rendre effroyable [2]. »

Il serait tout aussi imprudent de s'en rapporter avec trop de confiance aux journaux de mode de l'époque. Comme le dit fort bien M. Charles Simond [3], « aperçues dans *le Follet*, *la Mode*, les recueils des bons faiseurs du temps, ces parures nous stupéfient. Il y a en toutes les figurines l'exagération falote des dessinateurs professionnels, plutôt chercheurs de choses voyantes, exagérées, poussées à l'extrême. Dans la pratique, exécutées pour une femme du monde ou, comme on disait, « une personne comme il faut », ces toilettes changeaient d'aspect et s'aristocratisaient. Pour cela un rien, des nuances, des tons, une

dit de la toque à créneaux et de la façon dont elle coiffe certaines femmes.

1. *Chronique*, III, p. 34 sqq.

2. *Mémoires* de Mme de Boigne, III, p. 244. Et les hommes sont comme cette pauvre duchesse : « à très peu d'exceptions près », ils ont « l'air de masques du boulevard. » *Id.*, *ib.*

3. *Paris de 1800 à 1900*, II, p. 334.

coupe plus ou moins osée, des agréments voulus ou rejetés ».

Restent alors les portraits ; et ce sont eux en effet qui, « comme toujours, nous renseignent sur la véritable élégance et le suprême bon genre. » Pour citer encore M. Charles Simond, « ces femmes de la société et de l'aristocratie d'alors sont riches ; elles ne sont peut-être pas très entraînées dans le sens du beau idéal, parce que ni leurs maris, ni leurs pères ne se sont beaucoup attardés aux arts. Sous l'Empire, ils se sont battus ; sous la Restauration, ils se sont argentés ; maintenant ils jouissent en repus, en gros propriétaires : ce sont les fameux « Papas très bien » de la légende. Mais tout de même ce monde a de la politesse, du tact, une saine compréhension des choses. Nulle excentricité chez les gens du *bel air*, ceux qui savent vivre, qui tiennent une maison et s'habillent. D'où peut-être cette énorme distance d'entre la mode purement dite, c'est-à-dire la page du journal enluminé, fabriqué par des artistes secondaires, et le portrait de la grande dame, celui des princesses royales, les brus du roi, par Winterhalter, les femmes de ministres, les femmes de la haute finance. Où nous sentons le mieux ces nuances délicates, c'est dans la *Vie de château* d'Eugène Lami, cette suite charmante de petites scènes jolies, fines, vécues. Ce monde d'alors est réellement très bien ». Il ne manque en effet ni de grâce, ni de charme, et comme le romantisme a bien décidément passé par là, il n'est que juste de rendre au romantisme la part qui lui revient.

Du costume ou plus exactement des costumes que mit à la mode l'école de 1830, il n'est pas question d'écrire l'histoire. Nous ne parlerons avec quelque détail que des deux parties qui en ont eu le plus de vogue : les manches

à gigot et la toque à créneaux. Il suffisait alors des unes ou de l'autre pour assurer à une toilette un véritable succès.

II

C'est d'assez bonne heure qu'apparaît la manche à gigot, et la mode en sévit bientôt partout avec une espèce de rage.

Deux causes ont présidé à cette naissance : le besoin de faire équilibre aux jupes, qu'on faisait alors très bouffantes, et aux coiffures, qui étaient énormes, mais aussi le désir, irrésistible chez toute jolie femme, semble-t-il, de rappeler dans sa toilette un peu de la toilette du XVI[e] siècle. Du moins est-il certain que c'est à cause des manches à gigot que la mode romantique a adopté de préférence le siècle des Valois[1] : fusion touchante, unique peut-être, de la coquetterie et du culte du passé national.

Toujours est-il qu'on voit pousser sur les épaules féminines des gonflements démesurés, énormes jusqu'à en devenir monstrueux. Cela est soutenu par des baleines ou des espèces de petits ballons remplis de duvet ; et cela s'adapte à tout. Longue ou courte, habillée ou négligée, de nuance claire ou de couleur sombre, une robe n'est complète que si les manches en sont prodigieusement soufflées. Qu'il soit fermé, ouvert en pointe ou en carré,

1. H. Bouchot, *Le Luxe français*, chap. IV. — Rien n'étant plus varié et plus inconstant que la mode, c'est un pêle-mêle inextricable de formes adoptées un jour, rejetées le lendemain, pour être reprises quelquefois bientôt après. Les manches « à béret, à l'imbécile, à l'éléphant, à la vénitienne, à la Louis XIII, à la religieuse, à la Turque, à la Bédouine, à la Persane, à la Sévigné » s'étalent naturellement à côté des manches à gigot. Mais la vogue de celles-ci est décidément plus générale et elle a été plus durable aussi. Cf. Challamel, *Histoire de la mode*, p. 171.

les fameuses manches s'adaptent toujours au corsage, impitoyablement. « On en eût mis à Dieu le Père ! » dit plaisamment Henri Bouchot. C'est que toutes ses servantes en étaient parées, des plus orgueilleuses et des plus huppées aux plus humbles et aux plus modestes. Rappelez-vous seulement ce qui a décidé la duchesse de Berry à choisir, pour figurer Marie Stuart, le corsage d'une princesse de Conti.

Dans la série de lithographies d'Achille Devéria, intitulée *le Goût nouveau*, et qui est bien la représentation fidèle de cette vie élégante et parfumée de la Restauration [1], Mlle d'Hinnisdal va faire une promenade à cheval matinale : il n'est que sept heures, mais son amazone a déjà des manches à gigot. A dix heures du matin, Mlle Neuhaus nous est présentée dans un négligé charmant : le négligé a des manches à gigot. La robe qu'à midi porte Mme Achille Devéria a toujours des manches à gigot. Et Mlle Louise de Radepont à une heure de l'après-midi, Mme Achille Devéria à trois heures, Laure Devéria à huit et neuf heures du soir, Mme Ménessier-Nodier à dix heures, ont eu beau changer de toilette : quelque chose est resté immuable dans leur mise, et ce sont les manches à gigot. Mlle Annette Boulanger enfin n'aurait évidemment pas dormi tranquille, si, avant de se mettre au lit, à minuit, elle n'eût constaté — et fait constater par le dessinateur — que sa chemise avait aussi et toujours des manches à gigot.

Les caméristes elles-mêmes suivent la mode, naturellement, au vif mécontentement parfois de leurs maîtresses. « Croirez-vous, ma chère, que j'ai dû la semaine passée donner une leçon à cette impertinente de Valérie ?

1. L'expression est de Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, p. 22.



DIX HEURES DU SOIR

Ses manches finissaient par égaler les miennes : elles me frôlaient la figure dix fois par jour [1]. »

Et les jeunes mamans s'empressent de faire porter à leurs fillettes ce qu'elles portent elles-mêmes.

« Je suis bien contente, mon oncle, bien contente.

— Ah? et pourquoi, ma jolie petite nièce, êtes-vous si contente?

— Regardez. (Elle désigne ses épaules.)

— Hé bien?

— Hé bien, il y a un petit ballon là-dessous, de chaque côté...

— Et vous vous en amuserez, quand vous aurez perdu ceux que je vous ai donnés pour vos étrennes [2]. »

Robe, coiffure, corsage, tout peut donc différer dans une toilette de femme, et souvent tout diffère, — tout, sauf les manches. La remarque s'impose, à feuilleter seulement la *Vie de château*, d'Eugène Lami : et la remarque est confirmée par les « images » de Lanté et Gâtine, par le *Miroir des Dames* ou *Nouvel alphabet français*, de Grèvedon, l'œuvre d'H. Monnier et les *Croquis parisiens* d'Édouard de Beaumont. Dans un de ces croquis, une petite fille pique des épingles dans la robe maternelle, de toutes parts ridiculement large et gonflée. « Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là, mademoiselle? » demande la maman. — « Ah! répond la fillette, c'est que tu ressembles tant comme ça à la grosse pelote qui est sur la cheminée que j'ai cru qu'il fallait aussi planter sur toi des épingles! » A ce compte, ce ne sont pas des épingles qu'on aurait pu planter dans de certaines manches à gigot, mais des poignards ou des rapières, — pour

1. Madeleine Desvignes, 12 février 1834.
2. *Les Fashionables ou les Goûts du jour*, saynète inédite, 1835.

parler le langage du temps et respecter la couleur locale[1].

Rien ne serait facile comme de multiplier à ce propos les témoignages que fourniraient si libéralement les dessins et les tableaux de l'époque. Peut-être vaut-il mieux faire voir, à l'aide de documents inédits, que la nouvelle mode est partout adoptée avec une espèce d'enthousiasme, et que « le plus vif plaisir » que pût éprouver une Parisienne, au début de la période romantique, « était de ressembler aux arrière-grand'mères des arrière-grand'mères de ses arrière-grand'mères », comme dit « l'ironiste parisien ».

« 18 mai [1834]. — Je rentre de ma promenade quotidienne. Soleil éclatant, temps splendide. Toutes les plus élégantes toilettes étaient dehors. Je me suis amusé.

« Dieu est un grand bienfaiteur. Il pourvoit paternellement à nos distractions, et il a pris évidemment la mode et les femmes pour auxiliaires. Que ces aimables et frivoles personnes s'acquittent donc bien de leurs providentielles fonctions !

« J'ai rencontré Mme B***, salué Mme H***, causé quelques instants avec Mme Z***. J'ai admiré leurs toilettes comme il convenait, et comme leurs yeux et leur petit manège m'y invitaient. Mais quelles toilettes ! C'était à se croire aux temps de Charles VII ou de François Ier.

« Par curiosité, j'ai demandé à la belle Mme B*** » (une autre partie du manuscrit nous apprend que la sottise de Mme B*** était légendaire dans son milieu) « si elle n'avait pas rencontré Agnès Sorel. Elle m'a répondu que cette dame n'était pas de ses relations, qu'elle le regret-

1. D'après Balzac (*Œuvres complètes*, XI, p. 187 : *Splendeurs et misères des courtisanes*), les manches à gigot devinrent si « monstrueuses », que « les femmes comme il faut » y substituèrent bientôt des « bouffants pincés par des liserés. »

tait. — « Avait-elle des manches comme cela? » m'a-t-elle demandé avec inquiétude. J'ai répondu qu'elle avait au contraire des manches collantes et fort plates. Elle a été rassurée. Elle a souri. » Cette Mme B*** est décidément exquise.

« Je l'ai un peu poussée, et elle m'a avoué que cette toilette-là n'était rien à côté de la toilette bleu saphir qu'on lui préparait. Chez elle, et ailleurs sans doute, on sera obligé d'élargir les portes, ou elle devra passer de travers [1]. Bref, de quoi faire crever de jalousie toutes ses amies, affirme-t-elle. Elle m'a dit les dimensions de ses bouffants. Trois ou quatre mètres de circonférence peut-être. J'ai oublié. Enfin quelque chose de pyramidal [2]. » — Remarquez comme ce railleur des modes romantiques parle naturellement lui-même le jargon romantique. — « Cependant, les manches que je vois partout me paraissent déjà plus que suffisantes. On dirait que nos aimables divinités se sont appliqué une montgolfière de chaque côté. Que le ciel leur soit propice et qu'il garde sous triple clef tous ses vents orageux, pour ne pas emporter comme fétus ces nouveaux chérubins romantiques ! »

Même année, 10 octobre. « Aimez-vous le moyen âge? On en a mis et on en met partout. Les premières semaines, c'était amusant; aujourd'hui ça commence à devenir monotone.

« Visite à Mme P*** cette après-midi. Toujours ces jupes interminables qui ondulent comme des serpents, et ces affreuses manches gonflées comme des outres. J'ai eu un mouvement d'humeur. J'ai demandé : « A quand le hennin?

1. Ce que l'ironiste de 1834 disait des manches, les ironistes de 1911 pourraient le dire des chapeaux.

2. Voyez, à la fin du chapitre v, *l'Air romantique*, quelques-uns des mots alors à la mode.

— Le hennin ? qu'est-ce que cela ?

— Une coiffe très haute.

— Avec plumes et rubans ?

— Oh !... Toute simple, unie.

— Une cornette, alors ! Merci bien. »

Deux ans plus tôt, un vicaire d'une des plus élégantes paroisses de Paris exhalait ainsi, « dans le sein » d'un ecclésiastique de province, la mélancolie dont « la légèreté et la frivolité » de ses contemporaines lui « emplissaient l'âme » :

« ... C'est à croire que nous sommes abandonnés du Ciel. Partout les plus affreux spectacles et les plus horribles misères ; » — on sait les ravages du choléra à Paris en 1832 — « partout la mort qui se met en évidence, comme dit Bossuet, et de la façon la plus épouvantable ; et partout aussi, hélas ! le même oubli des élémentaires devoirs, une insouciance à faire frémir. Où allons-nous, Dieu de miséricorde, où allons-nous ? Celles qui devraient donner le bon exemple à votre peuple, qui ne devraient penser qu'à prodiguer aux pauvres et aux malheureux les marques de la charité chrétienne, on les voit occupées des intérêts les plus vils et les plus mesquins. Leurs frères agonisent à leurs côtés, et elles pensent à leur parure ! Elles ne songent qu'à se vêtir comme les impudiques Isabeau de Bavière et Marguerite de Bourgogne, au lieu d'imiter la modestie de Blanche de Castille ! Leur vanité s'étale et se boursoufle de la manière la plus outrageuse, jusqu'à cacher la vue des saints autels à tous les fidèles qui n'ont pas le privilège du premier rang[1]... » Périphrase charmante — dont l'excellent abbé n'a pas dû être mécontent et qu'il aura vraisemblablement employée

1. L'abbé L*** à l'abbé V***, 12 octobre 1832.



LA DUCHESSE DE BERRY

en chaire — pour désigner les manches à gigot, — et un de leurs ordinaires effets.

A des esprits moins sérieux, et dans des circonstances moins tristes, la nouvelle mode inspire toutes sortes de plaisanteries faciles.

Dans cette même saynète des *Fashionables*, deux amoureux, au beau milieu du salon, se dévorent du regard et se serrent passionnément les mains, sans plus se préoccuper de la mère de la jeune fille que si elle était à mille lieues de là : or elle n'est séparée du jeune couple que par une amie de la maison, très élégante bien entendu et mise à la dernière mode. Elle a naturellement des manches à gigot, et « derrière ce rempart formidable », nos jeunes gens se sentent « aussi en sûreté que derrière l'Himalaya ! »

Il est très probable aussi que les fameuses manches ont dû abriter des gestes moins innocents que ceux de nos aimables fiancés.

III

Pour prodigieuse qu'ait été la vogue des manches à gigot, celle de la toque à créneaux l'a égalée, sinon même dépassée.

La toque à créneaux ! C'est en effet l'autre grand enthousiasme de l'époque, et le plus expressif peut-être. Mieux encore que les berthes, les tabliers et les bonnets à rubans, elle symbolise le goût du jour. Elle est « pour le beau monde du temps de Louis-Philippe un signe intégral, l'affirmation absolue du moyen âge ». Cette « chose bouffante » a été « par moitié inspirée d'une coiffure à créneaux regardée comme celle de Jeanne d'Arc ». Il n'en fallait pas davantage pour que « bon nombre de douairières »

aient tout aussitôt affecté de s'en couronner, « pour l'amour du moyen âge, de la Pucelle d'Orléans, des ancêtres et de l'Histoire ». Epoque vraiment unique, avons-nous dit, où loyalisme et coquetterie pouvaient ainsi s'entendre et se prêter de façon si touchante un mutuel secours !

Quand on fait flotter un étendard, on ne saurait le faire flotter trop haut : la toque à créneaux prit donc assez rapidement sur de certaines têtes des proportions formidables. « Mme de Béarn, fille de Mme de Tourzel, en arbore une si démesurée et si imposante que sur son corps fluet elle paraît la toque de Gessler juchée en haut d'un mât ». La taille ou le teint s'en accommode ou ne s'en accommode pas du tout[1], celle qui s'en couvre le chef peut avoir des opinions royalistes, ou ne pas avoir d'opinions, — ce qui a dû être le cas le plus ordinaire : — la toque à créneaux triomphe sur toute la ligne. « Du haut en bas de l'échelle sociale », comme disait un jeune clerc de notaire dans une opportune métaphore, toutes les femmes en raffolent. Voyez plutôt les gravures de mode et les dessins du temps, surtout l'œuvre de Tony Johannot, les premières lithographies de Gavarni et celles d'Achille Devéria[2].

Les correspondances entre jeunes femmes sont encore plus instructives.

1. « De quelque façon qu'on la traite (la toque), elle reste désolante, revêche... Possible ? elle ne l'est que sur un minois de jeune fille, sur une frimousse mutine, quand on a chance d'oublier le pavillon en l'honneur de la marchandise qu'il couvre. Mais rencontrez dessous la figure hommasse de la duchesse d'Angoulême, le profil de pie de Mme Haudebout, le nez de perroquet de la veuve de la Grande Armée, la toque est une monstruosité pure. » Bouchot, *Le Luxe français*, p. 182. Ces réflexions, un peu chagrines, s'appliquent tout naturellement à la toque à créneaux.

2. Sur les toques d'Herbault, cf. Balzac, *Illusions perdues*, au tome VII des *Œuvres complètes*, p. 270 ; et voyez *ibid.*, p. 175, le « béret tailladé en velours noir », que porte Mme de Bargeton.

« ... Quel dommage, ma toute belle, qu'un caprice inexplicable de ce fou de Gustave vous retienne loin de Paris au moment où on s'y amuse le plus ! Vous y ririez comme une petite folle que vous êtes... Hier soir je vous ai souhaitée passionnément près de moi. Nous étions en voiture avec cet écervelé de Jacques, que j'adore, comme vous savez. Il connaît tout le monde à Paris, comme vous savez encore, et, vous le savez toujours, comme il ne manque pas d'esprit, ses saillies vous auraient fait rire aux éclats. Il était hier dans un de ses bons jours... C'était si plein de toques à créneaux que, disait-il, tous les remparts de toutes les villes de France avaient dû se donner rendez-vous ici. On ne voyait que cela. Je ne vous nommerai pas toutes celles que nous avons rencontrées, » ce qui n'empêche pas la fine mouche d'en énumérer à son amie une bonne douzaine. « Mais croyez-vous que la vieille S*** se promenait avec cela sur sa vieille perruque jaune ? C'était à mourir ! « Un vieux serin avec la casquette d'un archer ! » disait en ricanant cet endiablé de Jacques. Vous n'en croirez pas vos yeux, et vous allez accuser comme toujours mon humeur médisante ; je vous jure pourtant que c'est la vérité toute pure. Sa fille Mathilde à ses côtés, très en beauté cette après-dînée-là, avait aussi le même objet sur sa jolie chevelure blonde... Allons, ma petite belle, il faudra nous décider à faire comme tout le monde, puisque c'est une fureur. Voulez-vous que je vous en commande une, afin qu'elle soit sûrement prête pour votre retour[1] ?... »

Une autre parisienne écrit à sa mère — qui passe l'hiver à Rouen :

« ...Maintenant, que je vous fasse un peu rire, ma chère

1. Anaïs Gerfaut, 14 juin 1831.

et bonne maman. J'étais en visite l'autre jour chez cette délicieuse Clothilde » — un nom prédestiné, celui-là ! — « qui vous aime tant, qui vous trouve l'allure si aristocratique et tant d'esprit, et elle a bien raison. J'avais une jolie toque à créneaux et qui ne m'allait pas trop mal, je vous assure. Oscar », — le mari, — « en raffole, et d'autres messieurs aussi m'en ont fait compliment. J'étais à peine arrivée, une, deux, trois, quatre amies qui arrivent à la file, et une, deux, trois, quatre toques à créneaux. A la troisième, nous nous regardions avec surprise ; à la quatrième, le fou rire nous a pris (*sic*). Nous avions l'air de soldats qui vont à la parade. Mais je peux bien vous l'avouer sans être obligée de m'en confesser plus tard, car ce n'est pas une calomnie, deux au moins des petits soldats portaient bien gauchement l'uniforme. » Suivent les noms des deux petits soldats, — et les inévitables papotages mondains. Brusquement on décide une petite promenade sur le boulevard. L'après-midi est ensoleillée, le temps sec : on ira à pied ; on regardera les devantures et les passantes : bien plus amusant encore, on comptera les toques à créneaux ! Un coup d'œil à la glace, et voilà nos gentils « uniformes » dans la rue. « Vingt-deux, ma chère maman, vous lisez bien, nous avons compté vingt-deux toques à créneaux sur le seul boulevard de Gand [1]. » C'est un chiffre, incontestablement, surtout pour une époque où la circulation parisienne n'avait pas, à beaucoup près, l'intensité d'aujourd'hui.

Pour avoir une idée précise de cette vogue, — comme aussi de celle des manches à gigot, — rien ne vaudrait les livres de quelques grands fournisseurs d'alors, Staub,

1. Louise de B***, 27 novembre 1831. — Mêmes constatations, c'est-à-dire constatations du même genre, dans deux autres lettres de Mme Gabrielle Terrier, 15 octobre et 3 décembre 1831.

Burty, Gagelin, Victorine, Palmyre, Maurice Beauvais, Saint-Laurent, Herbault. Il est dommage seulement que ce moyen de vérification et de contrôle soit impossible.

Et les provinciales imitent « les heureuses de la capitale[1] », bien entendu.

« Dijon, 18 mai 1832. — ... Depuis mon retour de Paris, je ne rêve que de toques à créneaux. Mon mari prétend que j'en deviendrai folle. Vous n'avez pas idée comme cela va bien à certaines figures. Je vous assure qu'avec un minois assez rose et des cheveux passables et passablement ébouriffés, on est à ravir là-dessous ! » Il n'en faut pas douter, Mme E*** avait une frimousse blanche et rose et une belle chevelure blonde. « Je viens d'en commander deux à la fois. Une folie ! Quoi qu'en dise Arthur, » — c'est le mari — « il me semble qu'elles ne m'iront pas trop mal. Là, franchement, qu'en pensez-vous ?... Oui, mais comment s'en tirera la modiste ? J'aurais bien dû me les faire faire à Paris... En portez-vous beaucoup à Lyon ?... »

Au moins autant qu'à Dijon, certainement, ainsi qu'en témoignent ces lignes d'un Lyonnais, passablement expressives dans leur brièveté bourrue :

« Il ne faut désespérer de rien. On se met à avoir du goût. Mieux vaut tard que jamais. On commence enfin à comprendre qu'il est peut-être logique que des Français s'habillent comme des Français, et que c'est une stupidité pure de se déguiser à la Latine et à la Grecque. Ah ! ces c..... de classiques ! En auront-ils dit et fait, et fait dire et fait faire, des âneries !... Enfin, vive le romantisme ! et Pasques-Dieu, que soient à tout jamais bénis Victor Hugo, Alexandre Dumas et Théophile Gautier ! Ils ont appris

1. Juliette Percherancier, Bourges, avril 1834.

aux femmes à s'habiller, et ce n'est pas un médiocre service qu'ils leur ont rendu. On voit circuler des mantelets, des manches bouffantes, des toques à créneaux... »

Et elles ont dû « circuler » aussi dans d'autres villes de province. La preuve en est dans cette lettre, qui ne porte malheureusement ni date, ni indication d'origine, ni signature, mais qui ne peut avoir été écrite qu'à cette époque, et par une provinciale. Nous en respectons scrupuleusement la syntaxe et l'orthographe :

« Madame, permétez-moi de vous remaircier de la confiance dont vous voulez bien me témoigner. Je crois que vous serez contante. Ma maison, je peus le dire, est fort bien achalandée et j'ai pour principe de servir que les dames tout à fait bon genre ». Suit une liste de dames « tout à fait bon genre ». « Vous avez raison de vouloir une toque a créneaux et je prens la liberté dont vous excuserez de vous féliciter de votre gout. C'est la grande mode ; et mes ranseignements privés me conseillent à penser qu'on en portera davantage encore que l'année passée. J'en ai fait beaucoup ces tems-si et soit dit sans me flater je croi que j'y suis devenue assez expériencée. Peut-être vous avez vu celles que j'ai fait pour Médames... » Ici huit noms de clientes. « Elles ont eu la bonté de me faire connaître leur contantement. J'espaire que vous ferez bientot de meme et dans cet espoir j'ai l'honneur d'être à l'avantage... »

Un post-scriptum nous apprend qu'il y avait, sur une feuille détachée et suivant le désir exprimé par la future cliente, une espèce de devis avec indication d'étoffes employées et prix en regard. La feuille est perdue : la perte est regrettable.

IV

A côté de la toque et de la toque à créneaux dont on vient de voir la vogue, que d'autres coiffures plus ou moins directement inspirées du romantisme! Non qu'il soit facile de se reconnaître dans cette incroyable variété et dans ces extravagantes fantaisies[1]. A la lettre il en éclot une presque chaque jour, s'il est vrai, comme on l'a dit, que « de 1815 à 1830, on compterait aisément plus de 10.000 formes de chapeaux et de bonnets[2] ». Mais si les contemporains eux-mêmes eussent été embarrassés, non certes pour définir, mais pour dire avec quelque netteté ce qu'ils entendaient par ces mots : un chapeau romantique, et s'il eût été vain probablement de le demander aux Victorine, aux Burty, aux Normandin, aux Herbault, aux Gagelin, aux Saint-Laurent, aux Maurice Beauvais, une chose du moins est certaine, c'est qu'il y a eu des coiffures auxquelles on a attribué l'épithète sans hésiter.

C'est Arsène Houssaye qui constate (*Confessions*, I, p. 397) que, dans le salon de Mme Récamier, « toutes les femmes étaient jolies sous ces chapeaux romantiques : on les dirait coiffées d'une vague ou d'un nuage ». C'est la baronne de M*** qui, du fond de la province où elle

1. C'est ce que constatait, en 1834, un philosophe mondain, dans ces réflexions un peu prétentieuses. « La mode a ses révolutions, comme les empires ; mais autrefois elles étaient lentes et progressives : aujourd'hui, elles suivent le mouvement des esprits et participent à l'instabilité de nos institutions. » (Cité par Challamel, *Histoire de la mode*, p. 169.)

2. Uzanne, *La Française du siècle*, p. 95 ; *Un siècle de modes féminines*, p. 14.

villégiature, écrit à une de ses amies : « Vous me voyez ravie, ma chère mignonne ; mon mari vient de partir pour Paris (je supplie votre esprit de ne mettre là aucune malice), d'où il me rapportera un chapeau pour remplacer celui qu'un vilain coup de vent m'a complètement gâté avant-hier. Je l'ai prié de me le commander plus romantique encore que le précédent, tout ce qui se fait de plus romantique, ultra-romantique même, quelque chose enfin de mousseux, de nuageux, d'envolé, d'aérien, d'immatériel... Excusez-moi, je viens de causer une bonne demi-heure avec un confrère de M. Hugo en poésie, vous voyez qu'il y paraît. »

Autant donc qu'il est possible d'apporter quelque ordre dans la plus gracieuse des incohérences, il semble bien qu'en fait de coiffure le romantisme se soit manifesté autant par la façon dont on a garni les chapeaux que par les formes qu'on leur a données. A l'imitation de la célèbre danseuse Maria Taglioni, — dont il faut bien savoir en effet que l'influence fut alors considérable, — on mettait toutes sortes de fanfreluches aux robes et aux corsages pour rendre la toilette froufroutante et vaporeuse ; berthes, tabliers, écharpes en dentelle, voiles de blonde, tout est combiné en vue d'envelopper la femme de choses légères et frissonnantes, et pour lui donner « un air d'idéale séraphicité », comme nous avons pu lire dans une page inédite, ou encore « une apparence de charmant fantôme de légende ». Et la coiffure obéit à la même esthétique.

On dresse le chapeau sur la tête comme une tour ou on l'arbore comme un panache[1]. Larges bords légè

1. Dans le *Goût nouveau*, d'A. Devéria, M[me] Vatrin porte un chapeau chargé de rubans, immense, égal en hauteur au tiers de la personne.



L'ANNEAU NUPTIAL

rement rabattus ou fièrement relevés à la mousquetaire et à la castillane, bouquets qui montent vers le ciel comme des flèches de cathédrale ou plumes qui retombent mollement sur la nuque qu'elles ombragent et caressent, le tout assez souvent enveloppé, noyé dans un ravissant fouillis de gaze, de mousseline, de rubans et de blonde, quand la dentelle à elle seule ne forme pas comme une auréole autour de la tête : ce sont les principales manifestations de la mode moyenâgeuse[1]. Et le gracieux échafaudage s'appuie sur une chevelure crêpée, bouclée, ondulée, ébouriffée, « à travers laquelle il semble parfois qu'ont soufflé des tempêtes ». Car « le coiffeur de 1830 est essentiellement romantique », d'après M. Octave Uzanne[2] ; et M. Ch. Simond corrobore la justesse de la remarque. « Le coiffeur romantique haussa, augmenta, mit en tout des amplifications. La tête d'une femme était, aux environs de la Révolution de Juillet, un je ne sais quoi de prodigieux et d'immense[3] ». Et c'est ainsi qu'il passait quelque chose des fantaisies, des audaces et de l'humeur batailleuse des Jeune-France, jusque sur « les beaux cheveux de leurs muses », — lesquelles étaient sans doute plus attentives aux conseils de leurs couturiers et de leurs coiffeurs, généralement illettrés, qu'aux suggestions artistiques de leurs poètes.

1. « *On écrit de Londres :* Nos femmes à la mode viennent de remplacer les chapeaux, bonnets, toques, turbans, etc., par des voiles très amples dont elles se couvrent la tête et le col à la manière des femmes anglo-saxonnes du moyen-âge. Cette mode nouvelle n'est guère favorable qu'aux très jeunes femmes, mais elle ajoute singulièrement à leur beauté et leur donne une grâce extrême. » (*La Mode*, 1830, II, p. 287.) Les Françaises ont adopté les voiles et elles ont gardé les toques et chapeaux.

2. *La Française*, p. 132.

3. *Paris de 1800 à 1900*, II, p. 334.

Rien encore qui sente son moyen-âge, à ce qu'il paraît, comme de laisser traîner derrière soi

> Les longs plis murmurants d'une jupe onduleuse [1].

Quelques robes eurent des appendices et des prolongements redoutables.

« La vogue de la mode nouvelle n'est pas près d'être épuisée, » écrit notre « ironiste parisien » dans son *Journal*, à la date du 3 mai 1835. « Le nombre des jupes longues croît sans cesse, et leur longueur aussi. Les traînes sont maintenant si démesurées, qu'on les porte sur le bras et que même ainsi relevées elles retombent jusqu'à terre. Mme P*** laisse flotter la sienne hors de sa voiture, du côté opposé à celui où elle est assise, et cela forme encore un beau panache. Pourquoi n'aurait-elle pas un petit page derrière elle pour porter cet appendice majestueux? Il faudra le lui conseiller. Ce serait bien plus couleur locale, comme on dit maintenant. »

On peut encore mieux donner à la toilette un air gothique avec une aumônière ou des étoffes à crevés. On vit des aumônières pendre quelquefois « disgracieusement » de la ceinture des dames, à ce que dit notre « flâneur parisien » avec une sévérité évidemment excessive; et quelques élégantes eurent des crevés à leurs manches.

Un Jeune-France qui mettait volontiers au service du prolétariat, comme nous dirions aujourd'hui, une observation pénétrante et une humeur incisive, proposait ce sujet à un dessinateur de ses amis. « A l'arrière-plan, une jeune femme, avec une toilette à la mode, se hâte comme si elle avait honte et qu'elle voulût mettre le plus de dis-

1. Gustave Loiseleur, étudiant en médecine, 1836.

tance possible entre elle et une mauvaise action. Sur le devant, une pauvre mère de famille, vêtue de loques, avec deux enfants à demi nus, qui grelottent. La femme pauvre montre du doigt la femme riche qui vient de passer sans daigner lui faire l'aumône, et prononce ces mots : « Et dire que ça porte ce qu'on appelle des aumônières ! » Preuve qu'en 1835 il y avait des élégantes fâcheusement dépourvues de l'esprit de charité ; mais preuve aussi que l'usage de l'aumônière était assez constant.

Il n'était pas rare non plus de voir des manches et des corsages à crevés, non pas seulement dans les bals travestis ou au théâtre dans les pièces historiques, mais sur des toilettes de ville ou de soirée. « Puisque tout ce qui touche à Mme L*** vous intéresse, — écrit à un de ses amis en voyage le jeune D***, étudiant en droit, vingt-quatre ans (1834), — je vous dirai que j'ai eu l'autre jour le grand plaisir, dont vous auriez été plus heureux que moi, de me trouver à table à ses côtés. Elle était éblouissante et je comprends votre goût... Son col de cygne sortait d'un corsage rose qui en faisait encore plus valoir l'éclatante blancheur, et l'étoffe de ce corsage était à crevés « en vieux vert », comme je crois qu'elle m'a dit. Ce qui est sûr, c'est que l'ensemble faisait une chose ravissante. Je l'ai complimentée. Elle m'a alors demandé brusquement : « Vous aimez donc aussi la toilette de Mme M***, assise là-bas à l'autre bout de la table ? » Mme M*** avait aussi des crevés, mais il crevaient de rouge une étoffe mauve. J'ai répondu que le goût de Mme M*** s'était toujours senti de ses origines... Si vous aviez vu de quel adorable sourire elle m'a remercié !... Vous en auriez été jaloux... »

Il n'est pas sans doute d'un bien vif intérêt d'ajouter après cela qu'en 1830 le débit des mousselines françaises

est d'autant plus assuré qu'elles sont plus ornées de « dessins dits *gothiques* » ; que « les tissus qui dans les magasins de Delisle obtiennent en ce moment le plus de suffrages sont les *dona Sol* pour robes demi-toilette[1] », et qu'en 1834, les héroïnes de roman portent des « robes de châly noires où se jouent de vives rosaces écarlates[2] », — ce qui rappelle singulièrement certaine toilette « dinde agonisante », dont il va être question dans un instant.

Les autres villes de France — les plus importantes du moins — ont-elles alors offert le même spectacle ? Nous croyons que la connaissance précise et détaillée de leur histoire l'établirait à peu près sûrement. On a dû y voir pêle-mêle toutes les variétés du « genre moyen âge » ; et quelques-uns des éléments dont se composaient les toilettes à la mode ont dû quelquefois aussi être fort étonnés de se rencontrer, en dépit de la vérité historique, réunis sur la même personne. Au témoignage de notre « flâneur parisien », une aimable Bordelaise n'exigeait-elle pas de son mari, pour étrennes ou cadeaux de fête, « un petit manteau à la Henri III, nuance de trépassé revenu, une robe à queue Charles VII, avec un chaperon Henri II, le tout commandé chez Herbault et Palmyre » ?

On peut admettre que la verve de notre observateur s'exerce aux dépens de ses contemporaines, qu'il exagère et s'amuse ; le romantisme n'en a pas moins imposé pendant quelques années le « genre moyen âge », et nul

1. *La Mode*, 1830, III, p. 23. — Les étoffes nouvelles qui eurent la vogue en 1830 sont « le droguet catalan, le lampas burgrave, l'étoile polaire, le velours bleu Benvenuto Cellini, et les satins Médicis ». (Challamel, *Histoire de la mode*, p. 172).

2. Champfleury, *Les Vignettes romantiques*, p. 107.



L'ÉCHARPE

doute que, pour ce qui est de la toilette féminine, jusque dans les plus petits détails son influence ne se soit fait sentir.

V

Si la coupe d'un vêtement peut être caractéristique, la nuance peut en être aussi fort expressive ; et il y eut des nuances romantiques. C'est un mot d' « une femme de tact et d'observation », observe Challamel dans son amusante *Histoire de la mode*, p. 3 : « Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel, mais il est défendu de pleurer avec un chapeau rose. » Le romantisme ayant mis la mélancolie à la mode y mit du même coup les nuances qui conviennent à la mélancolie.

Le retour des Bourbons avait été marqué, dans la toilette des femmes, par « le retour au blanc complet, à l'éclat neigeux des mousselines claires. Fleurs de lis, écharpes et cocardes blanches, chapeaux *à la Henri IV* munis de panaches blancs, robes et par-dessus de perkale, rubans de soie écrue, capotes de crêpe blanc bouillonné, guirlandes de lis dans la chevelure[1] » : on aurait dit les femmes vouées au blanc. Mais la mode étant essentiellement changeante, en dépit de tout leur loyalisme, les contemporaines de Charles X mêlèrent quelques nuances moins candides à toute cette blancheur. On avait adopté, en 1825, les teintes « eau du Nil, roseau, bronze, fumée de Navarin, peau de serpent, brique cuite, lave du Vésuve, souris effrayée, crapaud amoureux, puce rêveuse, et araignée méditant un crime. » On était ensuite revenu

1. « Le drapeau blanc qui flottait sur les Tuileries semblait donner le ton de la toilette ». O. Uzanne, *La Française*, p. 92.

aux *lilas*, aux *gorge de pigeon*, aux *première aurore*, quand, vers 1830, tout s'assombrit brusquement. « Les nuances tristes et sombres l'emportèrent sur les riantes couleurs, sans qu'on puisse attribuer cette mode à d'autres causes que les idées romantiques de ce temps où les hommes et les femmes se plaisaient à prendre des airs mélancoliques, « byroniens » et maladifs [1]. »

Peut-être n'y a-t-il pas entre les idées romantiques et les nuances en vogue sous le romantisme l'étroite relation qu'établit l'auteur de l'*Histoire de la mode*. Mais il est certain que le « vert russe, le cul-de-bouteille, le noir Marengo, le pur éthiopien », la « fumée de Moscou », le « froc-de-capucin », [2] et autres teintes similaires ont eu du succès vers 1830 et un peu au-delà. En voici d'assez bonnes preuves. C'est d'abord la lettre d'une petite bourgeoise de Paris.

« Vous me voyez ravie, ma chère Léontine. Je crois bien que cette fois nous serons un peu débarrassées de toutes ces blancheurs et de toutes ces nuances fades que la mode s'est trop longtemps obstinée à nous imposer. Vous en étiez lasse, vous aussi, à ce qu'il me semble. C'était aussi vraiment trop la même chose, n'est-ce pas ? de jouer constamment à la nouvelle mariée ou à la première communiante ! On pourra enfin sortir en jupe grise ou en toilette sombre sans être ridicule et sans que les gens vous demandent de qui vous êtes en deuil. Vous pensez si je me hâte d'en profiter... Je me suis commandée (*sic*) trois robes coup sur coup, l'une carmélite, l'autre héliotrope, l'autre noire, toute noire, mais noire comme une fumée d'enfer, ainsi que dit notre ami L*** », quelque

1. Challamel, *Histoire de la mode*, p. 168.
2. Cf. Barbey d'Aurevilly (éd. Lemerre), les *Diaboliques*, p. 140, et *Une vieille Maîtresse*, I, p. 71.

Jeune-France sans doute. « C'est qu'il faut tout vous dire, un ami d'Adolphe — le mari — doit faire mon portrait, et il m'affirme que les nuances foncées sont les seules qui aillent bien à mon teint. Il a du goût. Il parle de me faire en Velasquez (je crois bien que c'est ce nom-là), avec une robe de velours noir, ou noir avec des reflets bleus, enfin aile de corbeau, comme il dit. Vous vous souvenez peut-être que c'était une nuance de ce genre que Mme S*** avait choisie l'an dernier pour ses raouts, et vous savez si Mme S*** est au courant de ce qui se fait de mieux. Il paraît aussi que Mme B***, dont vous connaissez également le bon goût, va définitivement renoncer aux robes enfantines. » Cela veut dire évidemment que Mme B*** ne portera plus de robes claires. « Je crois que toutes ces nuances ne m'iront pas trop mal. En tout cas on vous le fera savoir, ou plutôt j'espère bien que vous me ferez le très grand plaisir de venir le constater par vous-même [1] », etc.

L'autre témoignage n'est pas moins explicite.

A Mme de L***, a Macon.

« Lyon, le 8 juin 1833.

« Il vous souvient sans doute de la maison de couture que j'ai eu le plaisir de vous recommander autrefois, et dont vous avez eu l'amabilité de me dire que vous n'étiez pas mécontente. Mme D*** est en ce moment dans une situation des plus difficiles. Elle a perdu son mari après une maladie cruelle et qui l'a engagée dans d'assez fortes dépenses. Elle aurait voulu se retirer du com-

1. Jacqueline Tahureau, novembre 1831.

merce : des amis l'en ont dissuadée. Mais la maison n'est plus achalandée comme par le passé, et depuis le départ de sa première ouvrière, inopinément survenu il y a deux mois, la clientèle se fait tous les jours moins nombreuse. Pour comble de malheur, la pauvre femme avait fait une provision considérable des étoffes qu'on devait porter et qui, comme vous savez, tirent toutes sur le sombre, cette année, au grand désespoir de Mme de P*** à qui le foncé ne sied nullement et qui ferait volontiers brûler en pleine place des Terreaux *tous les poètes qu'on appelle romantiques, et à qui nous devons, paraît-il, ce bel envahissement de deuil et de mélancolie.* Vous n'avez pas les mêmes raisons de détester si vivement les nuances à la mode, et vous serez certainement fort aise de contribuer à une œuvre de charité en commandant une jolie toilette à Mme D*** et en satisfaisant votre goût. Vous n'ignorez pas que Mme D*** est une excellente catholique, et que Monseigneur lui-même recommanderait sa maison. Tout le petit clan qui vous est connu s'est rallié pour cette bonne œuvre. Mme C*** s'est commandé un manteau puce, Mme A*** un costume pensée sauvage. Mme de P*** n'a pas pu se décider à aller au-delà du mauve, un mauve bien léger, bien pâle, que notre petit cercle a qualifié de « romantique contrit » ; et quand vous viendrez à Lyon, vous verrez Mme H*** dans une robe noire garnie de rubans rouges que nous avons baptisée d'une commune voix « dinde agonisante ». Pour ma part, je m'accommode d'une toilette carmélite. Il me semble que quelque chose dans cette teinte-là ou approchant ne vous irait pas mal. D'ailleurs votre goût si sûr... » etc., etc.

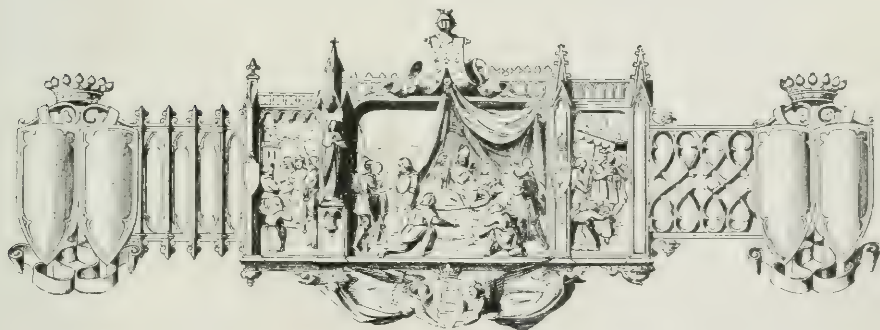
« Le bienfait romantique a donc rayonné partout ». C'était la constatation joyeuse d'un Jeune-France. La fierté n'avait rien que de très légitime : combien trou-



FRAGMENT
D'UNE GRANDE CHATELAINE
A SUJETS ROMANTIQUES
Par F.-D. FROMENT-MEURICE (1839)



BROCHE ROMANTIQUE
Par ROBIN père (1835)



BRACELET GOTHIQUE
REPRÉSENTANT DES ÉPISODES DE LA VIE DE SAINT LOUIS
Exécuté par F.-D. FROMENT-MEURICE en 1842
(Longueur : 17 centimètres)

Ces trois illustrations nous ont été communiquées par M. Vever

verait-on de modes, chez nous, de cette persistance et de ce « rayonnement » ?

VI

Les bijoux complètent la toilette. Il y eut des bijoux romantiques.

On peut même dire que c'est dans l'orfèvrerie que l'influence du romantisme s'est manifestée avec le plus de généralité et le plus d'éclat. Les raisons en sont évidentes d'elles-mêmes. Une salle à manger Henri III ou une toilette Marguerite de Bourgogne suppose des habitudes de luxe et un certain rang social. Le bijou est plus facilement accessible. Puis, on peut porter une agrafe, une broche, une bague moyenâgeuses, sans avoir nécessairement tout le costume assorti. La vogue du bijou romantique fut donc considérable.

Froment-Meurice, un des premiers, s'avisa de tout le parti que son art pouvait tirer de la poétique nouvelle et il appliqua le « genre moyenâge » à ses compositions.

Aussi occupe-t-il, comme le dit fort bien M. Vever, dans son luxueux livre, *La Bijouterie française au XIXe siècle*[1], « une place prépondérante parmi les orfèvres-joailliers de la période romantique. Il en est l'orfèvre par excellence ». Non certes que l'œuvre du « Benvenuto Cellini moderne », ainsi que l'appelait Balzac, et de ses

1. P. 168. — Th. Gautier a dit de lui : « Il cisèle l'idée que cette forte génération a chantée, peinte, creusée, modelée ; il apporte au trophée de l'art du XIXe siècle une couronne aux brillantes feuilles d'or, aux impérissables feuilles de diamant ». — Cf. encore Victor Hugo, les *Contemplations*, I, *Aurore*.

Nous sommes frères ; la fleur
Par deux arts peut être faite...

imitateurs, soit « tout à fait irréprochable au point de vue de la reconstitution archéologique ». Mais on était si las du style Louis-Philippe « qu'on l'accueillit telle qu'elle se présentait et sans y regarder de trop près : on la trouvait magnifique et l'on s'en accommodait fort bien... La littérature et la presse aidaient à l'enthousiasme et l'entretenaient[1] ».

D'autant que ces grands bijoutiers ne se contentent pas d'imiter et de reproduire en or, en argent ou en bronze, « certains frontispices, certains culs-de-lampe romantiques », de traduire en un mot « la littérature en ciselures et en orfèvreries » ; ils demandent aux artistes de l'époque des conseils et des modèles spéciaux. Pradier, Geoffroy de Chaumes, Feuchères, Cavelier, David d'Angers, Vechte. Klagman, d'autres encore travaillent pour Froment-Meurice et Wagner. On comprend l'engouement suscité par tout ce qui sortait de leurs ateliers[2].

Ce fut une révolution complète dans l'orfèvrerie. Froment-Meurice et Wagner — les œuvres de Wagner furent très remarquées à l'Exposition de 1834 — eurent des imitateurs, et l'on ne vit plus désormais que « bijoux composés d'ogives, avec des chevaliers bardés de fer. des pages à toques emplumées, des casques, des lévriers, des blasons, des écussons, des attributs héraldiques. Tout un arsenal féodal se créa, en ciselures, en émaux. » Même des ferronnières ornèrent le front des dames ; car en vérité,

1. Vever, *ibid.*, p. 158. — Le livre contient la reproduction de quelques jolis bijoux moyen âge.

2. A côté de Froment-Meurice et de Wagner, les principaux bijoutiers sont alors Bapst, Rudolphi, Petiteau, Benière, Caillot et Robin père. — La première exposition à laquelle prit part Froment-Meurice est celle de 1839. Il avait alors 25 ouvriers et faisait 200.000 francs d'affaires ; en 1844, il avait 80 ouvriers ; il en eut 120 en 1847 et faisait des affaires pour 1.100.000 francs.

pourquoi ne pas imiter intégralement et jusqu'au bout ? Les compositions nouvelles étaient, pour l'époque, des merveilles de grâce, de finesse, de légèreté. Tout le monde leur fit fête.

Rien n'est distingué par exemple comme de glisser un de ces « ravissants bijoux » dans une corbeille de mariage. C'est une attention à laquelle les fiancées sont particulièrement sensibles, pour peu qu'elles aient le goût délicat et informé. « Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur », écrit une Parisienne à un provincial qui va devenir son cousin, par alliance, « si j'approuve votre idée d'offrir un bijou moyen âge à notre chère Marguerite. Elle a du goût, ainsi ne doutez pas du grand plaisir que vous allez lui faire... J'accepte aussi bien volontiers de mettre à votre disposition ce que vous appelez, avec trop de complaisance, mes lumières... Avant de vous accompagner chez Froment-Meurice, vous me permettrez de vous faire admirer le médaillon et la bague que mon père et mon mari m'ont offerts le mois dernier. Vous verrez, c'est exquis, c'est à se mettre à genoux devant ; et monseigneur de P***, qui est de nos intimes, prétend qu'un de ces beaux matins, je ferai mes dévotions devant ma châtelaine, comme devant une Sainte Vierge ...[1] »

Du château de la B*** où elle villégiature, aux environs de Rouen, une jeune Parisienne écrit à sa mère [2] : « Enfin, j'ai mon bijou, comme presque toutes mes amies... » Et l'allégresse de la jeune femme est en effet si vive, qu'elle en oublie de dire quelle est la nature du bijou, bague, épingle, etc. « C'est une surprise que m'a rapportée de Paris ce cachotier (*sic*) de Ludovic. Il me tarde tant de

1. Alice Gautier, 2 septembre 1834.
2. Marguerite d'E***, 10 août 1834.

vous la montrer que je serais capable de faire tout exprès le voyage de Grenoble. J'en raffole, voyez-vous. » L'ivresse de la possession lui a fait perdre l'orthographe. « C'est un page, fin et beau comme mon petit Maurice », son fils, « cambré comme lui, avec de longs cheveux bouclés, et qui tient sur son poing un faucon. C'est exquis, vous dis-je. Et comme c'est moins prétentieux, plus léger que ces lourds chevaliers tout cuirassés de fer! Il me semble qu'ils m'écraseraient la poitrine, si je les portais... » Nous sommes renseignés : de « lourds chevaliers tout cuirassés de fer » devaient s'étaler sur la poitrine des petites amies.

La vogue du bijou moyen âge est donc rapide, elle est universelle [1], et notre « flâneur parisien », assez rébarbatif d'ordinaire à toute espèce de nouveautés, est tout de suite conquis.

« 5 octobre [1834]. — J'ai trouvé hier un mot de Mme S*** [2].

« La charmante espiègle m'avait convié malicieusement à une séance d'admiration. Elle n'avait pas tort. Son

1. A un grand souper donné par le prince Lapoukyn, le jour de Pâques 1833, Mme de Marcellus « portait dans ses cheveux un bijou en émail d'un travail singulier, et où se trouvaient sculptées en or deux petites figures, un roi et une reine du moyen âge... » Mme A. Craven, *Récit d'une sœur*, p. 85.

2. Le mot est resté épinglé au feuillet du manuscrit. Il est d'une assez fine ironie et prouve qu'à l'occasion on savait rendre ses railleries au sempiternel railleur. — « Votre goût purissime, qui fait loi ici, comme chacun sait, est prié de venir admirer ce soir, à partir de neuf heures, un bijou qu'on m'a offert pour ma fête. Quoique la Providence ait mis un nouvel Alceste à côté de nous, pauvres et misérables femmes, pour nous détourner du vilain péché de vanité, la Providence et son ministre auront cependant pour agréable que je retombe dans le vilain péché, en vous avertissant d'apporter ce soir toutes vos facultés d'admiration ; ce sera un si léger bagage ! J'ai idée que le bagage trouvera son emploi et que vers dix heures vous me devrez de la reconnaissance ».



PLUMIER EN ARGENT CISELÉ
(Appartient à Madame la Duchesse de Chartres)
Communiqué par M. Vever

bijou vraiment est une chose exquise. Au sommet d'une tour crénelée, une châtelaine, l'air pensif, interroge l'horizon, tandis qu'une de ses mains flotte doucement sur le grand lévrier qui lève vers sa maîtresse son museau pointu et fin, avec un air de partager la mélancolie qui, on le devine, emplit le cœur de la jeune femme. On peut rêver là-dessus à l'infini. Nous n'y avons pas manqué. Toute l'histoire des croisades y a défilé, avec maints épisodes pittoresques ou pathétiques. Comme il fallait s'y attendre, un enragé a proposé de terminer la soirée par la lecture de *la Chasse du Burgrave* et du *Pas d'armes du roi Jean*. On l'a costumé en page, et il a déclamé les deux morceaux avec une afféterie ridicule et une emphase grotesque, comme un mauvais acteur de mélodrame. Il déclamait devant le bijou posé sur une table. Bien puéril. Mais bonne soirée malgré le lecteur, et jolie provision de sensations fines ».

Le dilettante ajoutait, après avoir analysé quelques-unes de ces « sensations fines » : « Il est dommage seulement que de si jolies choses soient condamnées à devenir assez rapidement banales ». L'expression n'est pas très claire : mais il est assez constant que bientôt la plupart des Parisiennes élégantes eurent un bijou moyen âge, comme Mme S*** : et le « nouvel Alceste » le consignait dans son *Journal*, en bougonnant :

« 10 janvier [1835]. — Je ne peux plus, dans son salon, baiser la main à une femme sans embrasser à pleine bouche un chevalier, un page, ou quelque grand lévrier efflanqué et poussif : et quand je relève la nuque, il y a souvent une affreuse tête de gargouille qui, du haut du corsage où on l'a agrafée, a l'air de se moquer de moi avec sa vilaine grimace de singe...

« Je ne suis pas déjà si fanatique de cette *Notre-Dame*

de Paris, dont tout le monde m'a rebattu les oreilles : mais pour peu que ça dure, c'est à envoyer à tous les diables *Notre-Dame*, et la *Chronique de Charles IX*, et l'*Écolier de Cluny*, et tous ces hideux romans historiques, et le romantisme lui-même par-dessus le marché ! Des bijoux moyen âge, il en pleut, c'est un déluge, sur les chapeaux des femmes, sur leurs corsages, aux doigts, aux poignets ! Quand donc s'en mettront-elles aux chevilles, comme les Peaux-Rouges ? »

Sans nul doute, les femmes n'allèrent jamais jusque-là. Mais on vit des ferronnières encercler les fronts de leur mince ruban de métal ou d'or.

« Voilà qui est décidé, ma chère et bonne maman, » écrit le 8 février 1834, Louise de B***, la jeune Parisienne que nous connaissons déjà, « nous irons au bal de la marquise et nous aurons sur le front une belle ferronnière. Oscar me l'a laissé choisir, elle est superbe, et je suis sûre que vous l'auriez choisie aussi. En voulez-vous le portrait ? C'est un simple cercle d'or, très mince, et il y a, au milieu, un joli petit page, tout petit, qui joue d'un amour de mandoline minuscule. J'aime bien mieux cela que des choses plus lourdes et plus voyantes... » comme celles, n'en doutons pas, qui ornent le front de quelques amies, — lesquelles donc portaient aussi des ferronnières.

Il est question de cet ornement gothique dans la *Vie de Joseph Delorme* ; il en est question aussi dans Balzac [1] et

1. *Les Paysans* (*Œuvres complètes*, XIV, p. 344). Il s'agit même d'« un solitaire de dix mille francs », porté « en ferronnière » par Madame Gaubertin. — On sait que Fanny Elssler confirma le succès de la ferronnière, — dont on peut voir d'assez beaux spécimens dans l'ouvrage de Vever, *La Bijouterie française au* XIX[e] *siècle*, pp. 243, 262, 277, 289. — Cf. Barbey d'Aurevilly, *le Chevalier des Touches*, chap. IV, *Histoire des Douze* : « ... ce beau front (d'Aimée de Spens) à la Monna Lisa, au centre un peu renflé duquel le rayon de la lampe

dans Eugène Sue. « Pendant un entr'acte, M. de Montal est sorti de la loge de cette duchesse (de Miremont) ; papa, voyant çà, a sauté dehors de notre loge en disant à maman : « Je vais tâcher de happer le comte au passage et de te l'amener ». Alors maman a tiré de toutes ses forces ses manchettes et la pointe de son corsage, et puis elle a dit à miss Hubert : « Ma féronnière est-elle bien au milieu de mon front, miss Hubert ? » — « Cela est vrai, puisque madame votre mère avait trouvé joli et coquet de joindre à un chapeau à plumes une féronnière de diamants », dit la gouvernante avec un sérieux comique ». (*Thérèse Dunoyer*, chap. IX).

Eugène Sue était fort au courant, comme on sait, de toutes les élégances de son époque. L'usage de la ferronnière s'était donc rapidement généralisé, — tout comme celui des bijoux moyen âge[1].

VII

La toilette romantique exigeait, entre autres qualités, une taille souple, fine, une taille « guêpée ». On essaya de tous les moyens pour se la donner, quand on ne l'avait pas naturellement, au risque de compromettre sa

qui y luisait attachait comme une féronnière d'opale ». Pour que le bijou fournît ainsi des comparaisons, il fallait bien que l'usage en eût été alors fort répandu.

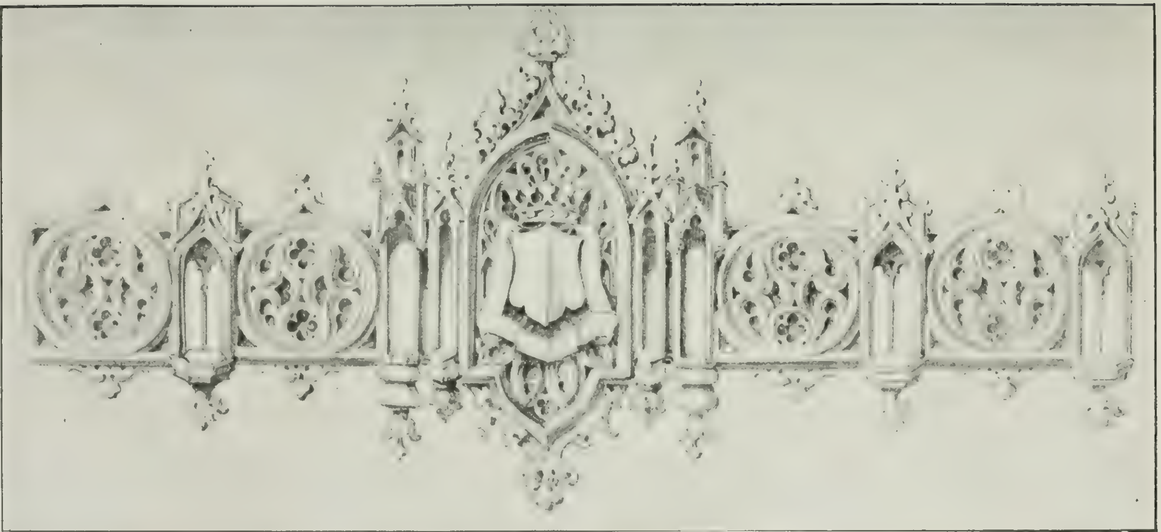
1. Encore en 1844, Froment-Meurice exposait « broches et bracelets ornés de motifs gothiques et désignés sous les noms de *la Esmeralda, Jeanne d'Arc* », etc. Vever, *La Bijouterie française au* XIX*e siècle*, p. 174. Et parmi les bijoux que l'artiste avait envoyés à l'exposition de Londres de 1851, « on remarquait une châtelaine de style gothique en argent, avec des figures en ronde-bosse représentant le départ d'un croisé prenant congé de sa dame sous un portique ogival ». Cité par Vever, *ib.*, p. 175.

santé et souvent de façon irrémédiable. Mais il sera plus à propos de traiter cette intéressante question au moment où nous parlerons de l'air et de la physionomie que le romantisme mit à la mode, et qu'il fut du meilleur goût d'offrir aux yeux de ses contemporains.



On ne peut pas dire que la vogue de la toilette romantique ait été éphémère. Cependant elle est en diminution sensible dès 1835 ou 1836. C'est alors que les premiers romans de George Sand commencent à porter leurs fruits, et que la *lionne* apparaît. Or celle-là ne met pas précisément sa gloire à rappeler le moyen âge. Elle ne vit pas dans le passé. Elle vivrait plutôt dans le lendemain, dans le surlendemain même, si c'était possible. Elle affecte en tout cas « de dédaigner les grâces féminines », et rien ne lui plaît comme « l'excentricité tapageuse ». « Cavalière et chasseresse, cravache levée, botte éperonnée, fusil à l'épaule, cigare à la bouche, verre en main, toute impertinence et vacarme, elle prend plaisir à défier, à déconcerter en ses extravagances un galant homme[1] ». Dès lors, adieu les berthes, les fanfreluches, et tout ce qui rend la toilette légère, vaporeuse, en donnant à qui la porte la gracieuse apparence d'un « charmant fantôme de légende ». La lionne affecte les façons masculines, garçonnières, et s'habille en conséquence. Un vrai romantique se détournerait d'elle avec tristesse et pitié : il ne la comprendrait pas. C'est qu'aussi bien, en fait de toilette du moins, le règne du romantisme est à peu près fini aux

1. Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 354-355.



BRACELET DE STYLE GOTHIQUE

Par Morel et Duponchel. (Dimension de l'original : 10 centimètres.)

Communiqué par ***M.*** *Vever*

environs de 1840[1] : et c'est, en effet, l'époque où, sauf les prolongations et les retards inévitables des habitudes provinciales, on voit son influence lentement décroître et disparaître.

1. Le succès de *La Ciguë*, d'Augier, et les triomphes de Rachel firent revenir les modes grecques et romaines. On copia les costumes de Rachel jusque dans les moindres détails (Cf. Challamel, *Histoire de la mode*, 169-170). Comme on voit, c'est toujours du théâtre et des actrices en renom que part le mouvement. « La plus douce jeune fille se coiffe comme l'infanticide *Norma ;* la plus tendre mère de famille veut ressembler, par le costume, à la *marquise de Brinvilliers*, l'empoisonneuse ». Et on peut lire, dans l'*Introduction* de l'ouvrage de Challamel, pp. 5-6, la jolie anecdote relative à une certaine robe de « velours épinglé couleur jaune », que, sur les instances d'un fabricant lyonnais, M[lle] Mars accepta de porter au théâtre, et qui fit la fortune de l'avisé industriel.

CHAPITRE II

La Toilette Masculine

« Votre M. Victor Hugo est un bien grand homme », disait aux environs de 1834 un tailleur à un de ses clients, admirateur fanatique du poète ; « il m'a encore fait vendre cette dernière quinzaine cinq redingotes et huit pantalons. Mais, voyez-vous, je lui préférerai toujours personnellement M. Alexandre Dumas. Ah ! celui-là, c'est bien le plus grand génie dont s'honore la jeune école, comme vous dites avec ces messieurs du Cercle[1] ». Combien Alexandre Dumas avait-il fait vendre de pantalons et de redingotes à l'artisan subtil dont le désintéressement en fait de littérature était si notoire, et qui établissait ses jugements sur des considérants si imprévus ? Nous l'ignorerons à tout jamais ; et c'est dommage. Mais que le nombre en ait été considérable, la ferveur de son enthousiasme nous en est un sûr garant.

A tout prendre d'ailleurs, ce n'était pas si mal juger. De quoi était donc avide la génération d'alors, sinon de pittoresque, de couleur locale, de moyen âge ? Et n'est-ce pas précisément de toutes ces choses que les œuvres dramatiques de Dumas et de Hugo sont remplies ? Mais *Henri III et sa cour* est de 1829 ; et s'il est vrai qu'*Hernani* ait pré-

1. *Journal* de l' « ironiste parisien », juin 1834.

cédé *Charles VII chez ses grands vassaux*, en revanche *le Roi s'amuse* n'a été donné qu'une fois, et l'année même où *la Tour de Nesle* remporte un éclatant triomphe. la *Tour de Nesle* dont on ne saurait exagérer la profondeur de retentissement. Il est donc vraisemblable qu'Alexandre Dumas a plus encore que Victor Hugo lui-même contribué à la diffusion du « goût nouveau ».

Non que le « genre moyen âge » ait attendu jusque-là pour exhiber en public, nous voulons dire dans la rue, ses accoutrements et ses fantaisies. On lit dans le premier volume des *Notes et Souvenirs d'un Anglais à Paris*[1] : « Etant petit garçon, j'avais été plus d'une fois frappé d'étonnement à la vue des jeunes gens paradant dans les rues, en pourpoints, en hauts-de-chausses, la chevelure flottante ornée de toques de velours et d'ailes d'oiseaux, une courte épée pendue à la ceinture ; nous n'étions pas au carnaval, et personne pourtant ne semblait s'émouvoir ; les Parisiens d'alors s'étaient habitués à ces bizarreries. Des gens compétents m'ont dit depuis que ces manifestations avaient été inspirées par *la Gaule poétique* de M. de Marchangy, les romans de M. d'Arlincourt, et toute la littérature de ce genre qui a caractérisé le commencement de la Restauration ».

Simples caprices de jeunes gens, sans nul doute, mais caprices significatifs. L'amusante mascarade n'a pas dû dépasser un certain cercle, probablement assez restreint : il nous suffit pour l'instant qu'elle ait pu se produire. Après 1830, elle va se renouveler, avec plus de persistance cette fois et sur un plus large théâtre. Sous l'énergique impulsion qu'il reçoit de la production dramatique con-

1. P. 11. — L'ouvrage a deux volumes : I, 1835-1848 ; II, 1848-1871. Il a été traduit par J. Hercé et publié en 1893.

temporaine, le « goût nouveau » pousse vigoureusement ses conquêtes et, avec des insolences de triomphateur, prétend régenter les classes de la société les plus différentes. On lui a opposé d'abord, il est vrai, d'assez vives résistances. Un moment la lutte a été ardente entre le bourgeois glabre, discret, calme et respectueux observateur de l'étiquette et de la tradition, et le romantique barbu, chevelu, tapageur, volontiers débraillé, bousculant les convenances, uniquement préoccupé de produire de l'effet, à quelque prix et de quelque manière que ce soit, et reculant d'ailleurs si peu devant le scandale qu'il le recherche et le provoque même avec délices. Mais nos révolutionnaires ont pour eux l'audace, et la plus irrésistible des forces, la jeunesse ; et bientôt, comme le disait un Jeune-France, dans un langage dont il convient de respecter la hardiesse, « à pleines dents le classique mordit la poussière dans le monde, comme il l'avait mordue sur les planches du théâtre[1] ».

L'ivresse d'une victoire toute récente induisait notre ardent jeune homme en des affirmations évidemment excessives. Tous les classiques ne renoncèrent pas à leurs habitudes classiques, pas plus que tous les bourgeois à leurs costumes bourgeois. Il n'en est pas moins vrai que le romantisme apporta des modifications à la toilette masculine et qu'après 1830 on ne s'habilla plus tout à fait comme avant[2].

1. Gustave Tournier, 1836.

2. Balzac est plein d'indulgence pour cette révolution. « Rien de plus ridicule que le costume des Français au XIXe siècle ; il y avait du courage à le renouveler ». *Œuvres complètes,* II, p. 543, *Une Fille d'Eve.* — Pantalon *cuisse de nymphe*, gilet *prune de Monsieur*, habit *bleu-zéphir*, c'est l'ordinaire toilette masculine en 1829. Elle devait varier bientôt et d'assez sensible façon. Cf. dans les *Jeune-France* de Théophile Gautier le costume de Daniel Jovard avant sa conversion au romantisme.

I

C'est d'abord, dans certains groupes très avancés, très en vue, ceux-là mêmes qui touchent de plus près « au monde de la littérature et de l'art » et que donc la jeunesse imite le plus volontiers, c'est une « révolte générale contre les usages reçus et les costumes adoptés[1] ». On se jetterait aux pires extravagances plutôt que de ressembler à ces « abhorrés bourgeois » ; et de fait on s'y jette avec un entrain endiablé et sans le moindre scrupule d'aucune sorte. Quelque exagération qu'il y ait dans sa toilette, il est rare qu'un instinct infaillible ne préserve pas une femme de certaines erreurs ; un goût fin et sûr atténue en général ses plus vives audaces, et presque toujours l'ensemble se compose d'après les lois d'une secrète harmonie. Elégance et composition harmonieuse, vraiment c'étaient bien là les soucis des premiers et des plus fougueux romantiques. Pourvu qu'ils étonnent, déconcertent, stupéfient leurs ennemis naturels, « les bourgeois odieux »,

1. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, p. 72. — Ce mépris des usages bourgeois s'emportait quelquefois à de bien ridicules excès. Dans le *Champavert* de Petrus Borel, le garçon d'hôtel, Laurent, propose à Passereau, qui va sortir par le mauvais temps, un parapluie. « Un parapluie !... Laurent, tu m'insultes. Un parapluie ! Sublimé-doux de la civilisation, blason parlant, incarnation, quintessence et symbole de notre époque ! Un parapluie !... Misérable transsubstantiation de la cape et de l'épée ! Un parapluie ! Laurent, tu m'insultes ! Adieu ! »

Et sous l'averse ruisselante, trempé, crotté, il déclame :

Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes, etc.

C'est bien certainement la plus romantique application qu'on ait faite du romantique passage d'*Hernani*. Autant d'ailleurs que par le culte de la barbe, Petrus Borel s'était rendu célèbre par la haine du parapluie.

ils se tiennent pour satisfaits : de tout le reste il ne leur chaut guère [1]. Sur leurs omoplates et autour de leurs reins, c'est le plus fantastique pêle-mêle de formes et de couleurs.

On se souvient de l'accoutrement des personnages dans le *Bol de punch*, de Théophile Gautier. « Leur costume n'était pas le costume français et l'on eût été fort embarrassé de désigner précisément à quelle époque et à quelle nation il appartenait... L'un avait un pourpoint de velours noir et un pantalon collant, comme un archer du moyen âge ; l'autre un habit de conventionnel, avec un feutre

1. « Les romantiques de la deuxième heure, les *jeunes gens*, comme dit l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, n'étaient pas et ne songeaient pas à être des réformateurs. A quoi bon ? Ils étaient tout simplement des tapageurs.

« Le bruit leur plaisait, le bruit et la couleur. On était alors républicain, parce que les costumes de conventionnels sont plus pittoresques que les redingotes de bourgeois ; on aimait les révolutions, parce qu'une révolution fait du tapage et désennuie. On était bien aise de voir partir Charles X pour l'exil, parce que le brillant comte d'Artois était devenu un vieillard long et maigre, et que tout roi qui se respecte doit être un Antinoüs. On criait pour crier, en haine du convenu, du bourgeois et du poncif. On s'habillait de gilets cerise ; on portait ses cheveux longs comme un Raphaël, ou ras comme un duc d'Albe ; on affichait une tenue « truculente » par haine pure des boutiquiers ou des académiciens. Tout homme à tête chauve était académicien de droit, et à ce titre subissait le mépris des *bousingos* en gaîté... On était romantique par horreur du gris — tout simplement — par amour du carmin ou de l'indigo. » J. Claretie, *Petrus Borel*, p. 19. — Cf. là-dessus les réflexions chagrines de la *Mode*, 1830, II, p. 357 ; et ce passage du *Théophile Gautier* de Du Camp, p. 33 : « J'étais bien enfant alors, mais je me souviens, passant sur les boulevards, dans le jardin des Tuileries qui était, à cette époque, la promenade favorite des Parisiens, d'avoir aperçu de jeunes hommes à longs cheveux, portant toute leur barbe, — ce qui était contraire aux bons usages, — coiffés de chapeaux pointus, serrés dans des redingotes à larges revers, cachant leurs pieds sous des pantalons à l'éléphant ; je les regardais avec une surprise où se mêlait quelque crainte, je disais : « Quels sont ces gens-là ? » On levait les épaules en me répondant : « Ce sont des fous ». Théo m'a dit souvent : « Notre rêve était de mettre la planète à l'envers »

pointu de raffiné ; celui-ci, une redingote de dandy, d'une coupe exagérée, et une fraise à la Henri IV. Tous les autres détails de leur ajustement étaient entendus dans le même style, et l'on eût dit qu'ils avaient pris au hasard et les yeux fermés, dans la friperie des siècles, de quoi se composer, tant bien que mal, une garde-robe complète ».

Beaucoup de jeunes gens d'alors n'ont pas eu d'autre idéal et ils n'ont pas suivi dans leur « ajustement » des règles plus sûres.

A peine çà et là quelques exceptions. Elles s'expliquent par une condition sociale plus relevée, une fortune moins modeste que celle des Jeune-France en général ou le désir de ne pas trop s'écarter, malgré tout, des élégances mondaines. « Beauvoir, Albéric, Gavarni et moi », dit A. Houssaye dans un des plus amusants chapitres de ses *Confessions*, où les gamineries et les gaîtés de toute cette pétulante et turbulente jeunesse sont bien vivement et bien spirituellement contées, « nous contrastions avec les autres romantiques par notre habillement rigoureusement à la mode du jour, presque à la mode du lendemain. Nous trouvions très bien que Théophile Gautier eût une redingote à bandebourgs pour être mieux étoffé ; que Gérard de Nerval s'habillât à la Werther ; qu'Edouard Ourliac eût des bottes à la Souvarof. Mais nous pensions qu'on pouvait être un très bon romantique en s'habillant comme tout le monde, en mettant le chapeau sur le coin de l'oreille et en renversant outre mesure les revers de l'habit. Les romantiques abracadabrans se moquaient de nous et nous appelaient muscadins[1] ».

Muscadins ! C'était une injure. Le vrai romantique, le romantique « abracadabrant », ne fait de concession à

1. I, livre VI, *la Bohème romantique*, pp. 291-384.



QUADRILLE DE MARIE STUART

rien ni à personne. Loin d'obéir à une mode générale, il crée la sienne. Au lieu de ressembler à tout le monde, il n'aspire qu'à être lui-même. Il en est de sa toilette comme de ses idées artistiques et littéraires : il convient qu'elle soit pittoresque, truculente, anti-classique surtout, et que le plus farouche individualisme y règne en maître incontesté.

On ne rêve que bizarreries, excentricités de toute sorte ; et c'est à qui se fera remarquer par quelque détail de toilette, inédit et éclatant. « Ces fantaisies de costume sembleraient étranges maintenant », écrivait Théophile Gautier en 1865, « mais alors on les trouvait naturelles : le mot *artiste* excusait tout, et chacun suivait à peu près son caprice ». L'émulation est d'autant plus générale et plus vive que peintres et littérateurs fraternisent avec enthousiasme, « dans le rêve et l'attente d'une même révolution artistique », et qu'à cette fréquentation, assez nouvelle pour lui, l'écrivain gagne le goût du pittoresque et le sens de la couleur, — avec le désir, bien naturel, de faire montre d'une acquisition toute récente. Le monde se partage désormais « en *flamboyants* », c'est-à-dire romantiques, et « en *grisâtres*[1] », c'est-à-dire classiques, et l'on devine sans peine à quel groupe tout bon jeune homme qui veut être de son époque se doit à lui-même de publiquement appartenir.

A ces excentricités de costume il va de soi que ce sont les peintres qui réussissent le mieux, et il est logique que

1. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme, la Légende du gilet rouge*. — Sans s'en douter probablement, ces jeunes gens ressemblent à leur glorieux ancêtre, M. le vicomte François-René de Chateaubriand, qui eut toujours une sollicitude spéciale pour ses costumes, et en varia prodigieusement les effets. Cf. les jolis articles de M. André Beaunier, dans la *Revue de Paris* du 15 septembre et du 1er novembre 1910, les *Costumes de M. de Chateaubriand*.

ce soit d'eux en général qu'on prenne le ton. Eugène Devéria a « le goût des ajustements fastueux comme un Vénitien du XVIe siècle » ; il aime « le satin, les damas, les joyaux », et se promènerait volontiers « en robe de brocart d'or comme un Magnifique de Titien ou de Bonifazio ». Ses chapeaux rappellent « le feutre de Rubens ». « De fortes bagues avec des pierres gravées pour chaton, d'épaisses chevalières d'or » brillent à ses doigts ; et quand il va dans la rue, « un ample manteau drapé à l'espagnole complète ces élégantes excentricités pittoresques [1] ». Camille Rogier a « des bottes à l'écuyère et des habits de velours nacarat [2] » ; et le costume de Jehan du Seigneur, « profondément médité », se distingue par une « suprême élégance romantique ».

A demi homme de lettres, à demi rapin, Théophile Gautier rivalise d'éclat et de fantaisie avec Eugène Devéria et Camille Rogier. Il porte assez habituellement une « vareuse écarlate », et l'on sait de reste dans quel équipage il assiste à la première représentation d'*Hernani* : « pantalon vert d'eau très pâle, bordé sur la couture d'une bande de velours noir » et « ample pardessus gris doublé de satin vert ». « Gilet rouge, habit aux larges revers pointus, gants sang-royaliste, chapeau pointu, barbe et cheveux flottants », tel, au Salon de 1833, se présente Petrus Borel aux yeux des bourgeois ahuris ; et pour mieux attirer et retenir les regards, la truculente peinture s'étale dans « un cadre tricolore [3] ».

1. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme, Eugène Devéria*, p. 219.

2. A Houssaye, *Confessions*, I, livre VI, *la Bohême romantique*, p. 299.

3. Jal, *Causeries du Louvre*, cité par Champfleury, *les Vignettes romantiques*, chap. XVII. Champfleury ajoute : « Il est fâcheux que la critique d'art n'ait pas été plus développée en 1833. A part la

Petrus Borel et Théophile Gautier sont, un moment, « les maîtres incontestés de la jeunesse ». De l'un comme de l'autre on peut dire :

> Dans son pourpoint de satin rose,
> Qu'un goût hardi coloria,
> Il semble chercher une pose
> Pour Boulanger ou Devéria [1].

Et la jeunesse n'a d'autre ambition que de les imiter de son mieux. Pourpoints à la Van Dyck, polonaises à brandebourgs, redingotes hongroises, accoutrements plus ou moins exotiques, le tout orné, bigarré, passementé, historié, de satin, de soutaches, de parements, de fourrures : tout est bon pour se distinguer des « philistins », et aussi pour se distinguer, tout simplement. « Nous aurions voulu, — déclare Théophile Gautier, à qui nous empruntons ces détails, — nous aurions voulu marcher dans les rues précédés de nègres timbaliers,

> Suivis de cent clairons sonnant des tintamarres »;

et tout bon romantique était alors de l'avis de Théophile Gautier.

Il serait long de passer en revue ou même de citer

courte analyse donnée par M. Jal, je ne trouve pas de renseignements sur le portrait, et on peut en conclure que la peinture n'était pas à la hauteur de l'encadrement ». Il existe un autre portrait, non moins célèbre, de Petrus Borel, par Louis Boulanger. « Le modèle se profilait, noir et sérieux, sur le paysage, avec un vague reflet d'attitude à la Velasquez ». *Id.*, *ib.* — « Il passait, vêtu de son costume de *bousingo :* le gilet à la Robespierre, sur la tête le chapeau pointu et à large boucle des conventionnels, les cheveux ras à la Titus, la barbe entière et longue au moment où personne ne la portait ainsi, l'œil superbe, les dents magnifiques, éblouissantes, un peu écartées, beau comme Alphonse Rabbe, cet autre révolté qu'on appelait l'*Antinoüs d'Aix* ». J. Claretie, *Petrus Borel*, p. 16.

1. Théophile Gautier, *Emaux et camées*.

toutes les fantaisies, toutes les bizarreries, mieux, toutes les folies qu'en fait de costumes se permettent alors les jeunes gens. Ce ne serait ni une exagération ni une inexactitude de le soutenir : toute œuvre romantique marquante a un instant mis à la mode, au moins dans de certains milieux, les accoutrements de ses personnages, pour étranges qu'ils aient été. Nous pourrions nommer tel petit cercle où l'on s'est habillé successivement « à la Chronique de Charles IX » et « à la Notre-Dame de Paris ». A la lettre, il n'est pas jusqu'à la truandaille de la Cour des miracles qui n'ait eu ses imitateurs ; et de même qu'on jurait « par le nombril du pape, par la corne et le tonnerre, par le nombril de Belzébuth », et autres aménités qui fleurissent naturellement sur les lèvres du capitaine Phœbus de Chateaupers et de l'écolier Jehan du Moulin, on reproduisait sur soi la tenue du capitaine, de l'écolier, de Gringoire ; et des rapins se promenèrent en cagoule, donnant à la foule ahurie d'ironiques bénédictions et saluant les passants inquiets d'un lugubre et caverneux : « Frères, il faut mourir[1] ».

On dira : « C'étaient amusements de jeunes fous en mal d'excentricité. On a pu avoir ces habitudes impasse du Doyenné ou à la célèbre Childeberte : on ne les a guère eues ailleurs ». Et sans doute tout le monde ne ressemble

1. Comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre précédent, il faut tenir grand compte du rôle que les bals et les fêtes d'artistes ont joué dans la diffusion du « goût nouveau ». Il y en eut beaucoup, et qui firent grand tapage à l'époque. Cf. Champfleury, *Vignettes romantiques*, p. 120, et Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, ch. II. — Et la province imita Paris comme de coutume. « Le goût de ces fêtes d'artistes s'était répandu jusqu'en province. A Rouen, le jeune comédien Mélingue, en compagnie d'archéologues, de peintres, de poètes et de journalistes de l'endroit, devait en costume triomphant, marquer sa personnalité essentiellement romantique dans un bal d'artistes organisé à l'hôtel de ville ». *Id., ib.*

pas à cet extraordinaire professeur d'histoire du collège Stanislas, Théodore Burette, qui va faire ses cours « en bottes à revers rouges, culotte de peau collante, gilet à la Robespierre, frac vert à boutons d'or doublé de satin blanc[1] », ou encore à ces peintres dont parle Champfleury dans ses *Souvenirs*, « coiffés de feutres pointus ou de bérets bleus » et qui portent « de larges paletots bleu de ciel, doublés de satin rose », avec « pour attaches à ces paletots, des boutons de nacre, larges comme des pièces de cent sous[2] ». Mais ce qu'il faut bien savoir, c'est qu'il y a eu un moment, dans l'histoire de la jeunesse française, où porter « un buffle », « des souliers à la poulaine », « un chapeau à la Buridan », « un pourpoint tailladé et une dague de Tolède », était « le bonheur tout entier[3] ».

1. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, p. 72, et Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps*, p. 13.

2. *Souvenirs*, p. 81. Les deux rapins s'appelaient *Gothique* et *Christ*. Ils habitaient rue Gît-le-Cœur, vers 1839. C'étaient de « singuliers êtres barbus, coiffés de feutres pointus ou de bérets bleus ». Et Chamfleury d'ajouter : « A cette époque, il était de bon ton et presque de rigueur de se promener dans le Quartier Latin avec de semblables coiffures ». On peut voir aussi, dans les *Mémoires* de Pontmartin, I, p. 115, ce qui est dit de « tout le personnel du jeune romantisme », qui fréquente le cabinet de lecture de Malvina-Rosalinde.

3. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, p. 72. — Cf. encore Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*, pp. 39-41. « Une idée fixe » de Challamel jeune avait été d'avoir « un chapeau à la Buridan ». « On en voyait beaucoup dans le Quartier Latin. Ce chapeau avait toute l'importance d'une manifestation ; quiconque l'adoptait prouvait par là son amour du moyen âge. » « Je n'ai jamais obtenu ce chapeau à la Buridan tant désiré, — continue Challamel. — Mes parents ont tenu bon contre mon effréné désir. Mais j'ai gardé les longs cheveux, comme bien d'autres adolescents de l'époque, et je me suis acheté un poignard semblable à celui d'Antony, « une bonne lame de Tolède », avec les « semaines » qu'on me donnait ». Rien ne montre comme des confidences de cette nature l'influence du romantisme pour tout ce qui regarde la toilette. — Cf. enfin *Un Anglais à Paris, Notes et souvenirs*, I, p. 12, et Flaubert, *Correspondance*, II, 80.

On voit quelle part revient au romantisme dans la formation du « goût nouveau ».

Cette « résurrection des vieilles habitudes nationales », comme disait un magistrat favorable à la jeune école, cette « résurrection » fait la joie des observateurs et des ironistes : et il est certain que par moments elle n'a pas dû manquer de pittoresque en effet, quoique, à vrai dire, les yeux aient dû aussi très rapidement s'y habituer [1].

« C'est décidément une mode, — écrit notre « flâneur parisien », à la date du 12 avril 1834 : — le moyen âge a un beau succès. Il n'est pas loin de triompher dans la littérature, et pour peu que cela continue, il finira par triompher aussi dans nos rues, en attendant qu'il triomphe un jour dans nos salons. Mon Dieu, ce n'est pas plus laid qu'autre chose, et c'est certainement plus amusant.

« Il fallait d'ailleurs s'y attendre ; dès l'instant que les femmes s'habillent comme du temps d'Isabeau de Bavière, les hommes leur devaient bien la politesse d'endosser les costumes du temps de son benoît époux Charles VI ».

D'autres endroits du *Journal* sont plus explicites.

« 18 mai [1834]. — J'ai eu le plaisir de voir des souliers à la poulaine. Ce n'est pas trop disgracieux, mais encore faut-il savoir s'en servir. Les pointes de ceux que j'ai aperçus étaient si effilées que le propriétaire a fini par

1. On se rappelle l'observation de l'auteur des *Notes et souvenirs*, citée au début de ce chapitre. « Personne ne semblait s'émouvoir (à la vue de jeunes gens paradant dans les rues, en pourpoints, en hauts-de-chausses, une courte épée pendue à la ceinture »), quoiqu'on ne fût pas en carnaval. « Les Parisiens d'alors s'étaient habitués à ces bizarreries ». L'observation se rapporte aux premières années du règne de Louis XVIII. — Quelques années plus tard, Flaubert écrivait, dans les *Mémoires d'un fou* : « A quoi est-il bon, un livre qui n'est ni instructif, ni amusant,... un livre qui ne parle ni des replis intimes du cœur humain, ni des *habits moyen âge*, ni de Dieu, ni du diable ? »

s'embarrasser dedans et qu'il a chu (*sic*) tout de son long sur le pavé. C'est bien dommage qu'il n'ait pas eu un fol à son service, pour détourner les rires des rieurs qui ne manquaient pas[1]. »

Naturellement, les collégiens n'ont pas de désir plus vif que de ressembler aux héros de la mode.

« Au collège, — dit Maxime Du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires* (II, p. 72), — nous rêvions de porter « un buffle » et d'être chaussés de souliers à la poulaine ; les souliers à la poulaine étaient pour nous un sujet d'admiration d'autant plus vive que nous ne savions pas ce que c'était. »

Même ambition et même convoitise chez les futurs rapins, ainsi qu'en témoignent les *Causeries sur les artistes de mon temps*, de Jean Gigoux. « Walter Scott avait mis le moyen âge tellement à la mode que c'était plus qu'une mode, plus qu'un engouement : c'était une vraie rage. On en venait à porter des souliers à la poulaine, et vous pouvez penser que je ne fus pas le dernier à emboîter le pas[2]. »

Rien d'étonnant alors que le sujet ait excité la verve

1. Ce passage du *Journal* n'est pas heureux, et on ne reconnaît pas ici l'habituelle clarté de notre ironiste.

2. P. 13. Cf. aussi p. 4. — Quand il s'agissait de bals masqués, on s'en donnait à cœur joie bien entendu, — et encore en 1842. « Paillet, le célèbre avocat dont le souvenir n'est pas près de s'effacer au Palais de Justice, avait donné un bal costumé ; au milieu des bergères Pompadour et des seigneurs Henri II, Roger de Beauvoir était apparu en chevalier du XIVe siècle. Il portait les jambières, les cuissards, les brassards et la cuirasse. Son heaume était rattaché au gorgerin, et, pour être tout à fait « moyen âge », il avait rabattu la visière. Il fut fort admiré. Il y avait beaucoup de lumières, beaucoup de monde, la chaleur était intense. Enveloppé de sa ferraille, Roger de Beauvoir cuisait au bain-marie ; néanmoins il voulut valser, valsa, manqua d'air, s'évanouit et tomba avec le fracas d'un tuyau de poêle abattu par le vent. On l'emporta ; on eut quelque peine à déboucler les lanières du gorgerin, et, lorsque l'on parvint à le

de notre « ironiste parisien ». Il y revient en effet, il y insiste.

« 3 octobre [1834]. — Il serait vraiment injuste de ne pas le reconnaître, nous devenons *artistes*, puisque nous nous mascaradons (*sic*). Il m'arrive de rencontrer dans mes promenades quotidiennes cinq ou six pourpoints, et je crois bien que ce ne sont pas les mêmes. Quand c'est en velours, la chose est assez seyante, et quand il y a des *crevés*, c'est tout à fait réjouissant. Un que j'ai vu hier, en velours vert crevé de rose, faisait retourner beaucoup de gens, et j'ai surpris chez quelques femmes des regards qui n'avaient rien d'hostile, voire même de décourageant. Il est vrai que le pourpoint vert était surmonté de la plus fraîche figure et des plus fines moustaches du monde. »

« 10 juin [même année]. — Je n'aurais jamais cru à de si belles formes chez la jeunesse. Les costumes à la moyen âge les font valoir d'admirable façon et mes petits mascaradeurs (*sic*) doivent le savoir parfaitement. Ils sont presque tous callipyges et pulchrimollets, et nullement fâchés d'en prendre pour témoins les yeux de leurs contemporains et surtout de leurs contemporaines. Ma foi, ils n'ont pas si grand tort.

« Mais leurs pantalons, — pardon, ce qui fait suite à leurs hauts-de-chausses, — cela est si étroit, si étroit qu'on a toujours peur, proh pudor ! que cela ne vienne à craquer...

« Quelques-uns même de ces jeunes gens ont tout simplement un caleçon qui épouse les mollets, les genoux et les cuisses ; et comme ces caleçons sont parfois bleu

dégager, il était temps, car la syncope se prolongeait. Il était vaillant, il quitta sa carapace de fer, n'abandonna pas le bal et continua de danser « en buffle ». Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, ch. VI, *le Temps perdu*.



UN BAL DE ROMANTIQUES

(Collection Hartmann

d'azur, gris d'argent, ou violets comme une soutane d'évêque, le spectacle ne laisse pas d'être divertissant. On dirait que *certaines des pièces nouvelles ont envoyé dans la rue leurs figurants.* » C'est nous qui soulignons, bien entendu.

L'observation est l'exactitude même. Il est clair d'ailleurs que rien ne pouvait favoriser les modes romantiques à l'égal du théâtre romantique.

Et le succès de ces modes a été tel un instant que de Paris elles se sont répandues, au moins partiellement, en province, — où on les a encore exagérées, comme d'habitude[1].

« D'Orléans, ce deuxième de mai 1833.

« Mon brave et fidèle Loys.

« Prends ta cape espagnole et cours chez nos amis. Réunis autour de toi comme en un conseil des Castilles Karl, Jehan, don Luis à la barbe fauve et rutilante, et Antonio au teint plus basané que les Maures d'Afrique[2]. Que vos yeux s'ouvrent comme des arcs d'ogive et que dans vos poitrines loyales se réjouissent vos cœurs. A Orléans comme à Paris, les philistins sont en déroute, et par Saint Jean d'Avila leur ruine totale sera bientôt

1. « Quand une bêtise amuse Paris, il est difficile que la province s'en prive. Aussi, dès que le *lion* promena dans Paris sa crinière, sa barbe et ses moustaches, ses gilets et son lorgnon tenu sans le secours des mains, par la contraction de la joue et de l'arcade sourcilière, les capitales de quelques départements ont-elles vu des sous lions qui protestèrent, par l'élégance de leurs sous-pieds, contre l'incurie de leurs compatriotes ». Balzac, *Albert Savarus*, *Œuvres complètes*, II, p. 159.

2. Rien ne fut alors plus à la mode que de donner à ses nom et prénoms un air gothique ou exotique. Cf. plus loin, chap. v, *l'Air romantique*, p. 233.

consommée. Comme il sied à un féal tenant de la cause sainte, j'ai semé ici la bonne parole, et déjà la moisson est riche et abondante. »

Quand on est romantique et qu'on a vingt ans, il n'est pas ordinaire que votre qualité dominante soit la modestie. Notre rapin s'étend donc avec complaisance sur ses succès personnels, l'influence de ses vareuses, pourpoints, toques et autres pièces des costumes alors à la mode, et continue avec une délicieuse ingénuité :

« Tout ce qu'il y a de jeune, de vivant, d'ardent et de beau en ma bonne ville est d'ores et déjà gagné à nos façons, et s'habille comme nous nous habillons à Paris. Le grand Théo [Théophile Gautier] serait content, s'il se promenait dans nos rues. On ne voit que feutres à la castillane sur des nuques que protègent d'opulentes chevelures, et toquets cavalièrement posés sur l'oreille, avec des plumes de coq ou de faisan qui tremblent à la brise. Les gilets sont de couleur, rouges de préférence, et ils étincellent sur les poitrines comme des flammes. Le torse s'y emboîte et le cou s'y enserre comme en un carcan ou gorgerin... Qu'en dites-vous, messeigneurs? Par la fressure du Saint-Père, vous sentez-vous tressaillir d'aise? Pasques-Dieu ! on se croirait revenu aux beaux jours de la pucelle Jehanne qui déconfiturait si bien les Anglais [1] ! »

Que pour se faire mieux valoir dans son rôle de jeune homme qui donne le ton, notre rapin exagère à plaisir le nombre de ses imitateurs, il y a apparence. « Le prestige d'importer en province les dernières fantaisies de la capitale » l'aura grisé, et il aura vu partout des adhérents de la fameuse « cause sainte ». Dès lors il convient de

1. Victor Chalmet, 1834.

réduire la valeur du témoignage ; mais le témoignage a toujours son prix.

On comprend mieux maintenant des phrases comme celles-ci, du *Journal* de notre « flâneur parisien » ou de lettres inédites : « C'est toute l'histoire de France qui se promène dans nos rues. » — « On peut à la rigueur se dispenser d'aller dans les musées contempler les costumes de nos ancêtres, on n'a qu'à ouvrir les yeux au théâtre ou dans la rue. » — « Si j'avais un fils, je lui dirais : Mon garçon, veux-tu savoir comment on s'habillait sous les Valois? Ne va pas au collège ; descends dans la rue et regarde. »

Après le théâtre, c'est en effet la rue qui offre le spectacle le plus instructif et le plus pittoresque, et il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne fassent leur partie dans ce concert d'historiques exhibitions. « Ces chères idoles nous forment, comme aurait dit M. Ballanche, une palingénésie habillée des annales nationales ; et, en rencontrant, aux Tuileries, les cheveux coupés carrément à la Charles VI, les pourpoints de velours, les cols de dentelle et les guipures, les chapeaux à la cavalière, les manteaux courts, les canons et les souliers à rosettes de Louis XIII et de Louis XIV, on peut faire un cours d'histoire de France, racontée par les tailleurs et les couturières avec une exactitude plus rigoureuse que par Mézeray et par le président Hénault [1]. »

De ce cours voici un ou deux fragments inédits :

« Que j'aurais voulu, ma chère maman, vous avoir près de nous l'autre semaine ! Vous auriez été ravie de votre petit-fils ! Armand était joli, mais joli, à croquer ! Vous

1. Balzac, *le Député d'Arcis,* dans les *Œuvres complètes,* XIII, p. 304.

pensez bien que je ne parle pas de sa figure ; j'aurais trop peur d'être punie du péché d'orgueil. Mais quel ravissant petit page ! J*** nous avait dessiné son costume, c'est tout vous dire. Son petit pourpoint bleu avait des crevés roses : sur sa petite toque de velours bordée d'hermine nous avions planté une jolie plume de héron... Et il se cambrait, il se cambrait ! Je vous assure qu'il ne risquait pas de voir la pointe de ses souliers à la poulaine... Il aurait fallu voir aussi comme il tenait fièrement la main à son poignard, car il avait un poignard, un tout mignon petit poignard ; oh ! rassurez-vous, on avait soudé la gaine à la lame... Tout le monde se retournait... J'étais toute fière et par moments un peu honteuse [1]... »

Il ne s'agit dans l'autre fragment que d'un détail de toilette.

« ... Enfin, ma chère, j'ai eu gain de cause, Édouard porte les cheveux à la Charles VI. Cela lui va à ravir, vous n'en doutez pas... Il aurait fait beau voir que mon fils fût le seul à ne pas suivre la mode !... Si Georges avait protesté plus longtemps, je vieillissais encore Édouard et je vous le coiffais à la saint Louis [2]... »

En attendant de rendre possible à un Michelet la résurrection intégrale du passé national, le romantisme mettait à en ressusciter les modes sinon la plus scrupuleuse, du moins la plus louable diligence. Relisez plutôt, dans *les Jeune-France*, les pages consacrées à « Elias Wildmanstadius ou l'homme moyen âge [3]. »

1. Louise de B***, 11 mai 1833.

2. Gabrielle Terrier, 14 octobre 1833.

3. « Parmi les innombrables variétés de Jeune-France, une des plus remarquables, sans contredit, est celle dont nous allons nous occuper. Il y a le Jeune-France byronien, le Jeune-France artiste, le Jeune-France passionné, le Jeune-France viveur, chiqueur, fumeur, avec ou sans barbe... Mais de toutes ces espèces de Jeune-France, le

II

Il suffit en général du moindre incident pour « lancer » une toilette, comme on dit, ou pour faire adopter un détail de costume. Le fameux gilet rouge de Théophile Gautier avait causé trop de bruit et trop de scandale pour rester sans imitateurs. Le gilet fut donc un instant la préoccupation dominante du Jeune-France, comme il fut la maîtresse pièce de son accoutrement [1]. Un gilet est « tout un programme » : dès lors on le « cultive » et on l' « arbore ».

Qu'on se rappelle les soins minutieux que, dans *Celle-ci*

Jeune-France moyen âge est la plus nombreuse, et les individus qui la composent ne sont pas médiocrement curieux à examiner » ; ce qui est la vérité même, si l'on s'en rapporte au portrait que Théophile Gautier trace d'Elias Wildmanstadius, né trois cents ans trop tard, aussi dépaysé en 1830, avec son âme du XVe siècle, qu' « un sauvage des bords de l'Orénoque dans un cercle de fashionables parisiens », réduit à « s'isoler en lui-même » et à « se créer une existence à part », et se logeant dans « une maison noire, lézardée, aux murailles lépreuses et moisies », qu'il trouve seulement « un peu moderne » : « elle ne datait que de 1550 tout au plus ! » La cheminée cependant y a « un manteau blasonné, sous lequel toute une famille se fût assise » ; les tapisseries, « de haute lisse », représentent « des passes d'armes et des sujets de chevalerie » ; enfin tout est au moyen âge dans ce singulier logis, et « afin d'être assorti à ces meubles », celui qui l'occupe porte « toujours chez lui un costume du moyen âge », « surcot de samit armorié, jambes mi-parties, souliers à la poulaine, cheveux fendus sur le front, chaperon en tête, dague et aumônière au côté », etc., etc. Portrait fantaisiste, ou plutôt fantaisie caricaturale, dont Théophile Gautier a pu cependant trouver quelques éléments dans la réalité, puisque l'original n'est autre que Célestin Nanteuil, « si parfaitement moyenâgeux, — dit Maxime Du Camp, dans son *Théophile Gautier*, p. 40, — qu'il a servi de type pour le personnage d'Elias Wildmanstadius ».

1. Sur les « étourdissants gilets » d'Eugène Sue, cf. Pontmartin, *Mémoires*, I, p. 244, et *les Dandys* de M. J. Boulenger.

et celle-là, Rodolphe et Albert apportent à la confection ou plus exactement à la combinaison du précieux objet.

« Après déjeuner, les deux amis agitèrent entre eux un plan de gilet sans boutons et imitant le pourpoint avec autant d'exactitude que la stupidité native des bourgeois de la bonne ville le pouvait permettre, sans trop s'exposer aux huées et aux rires à pleine gueule des polissons et des gobe-mouches.

« Rodolphe dessinait, Albert découpait les morceaux en papier, afin de les faire mieux comprendre au tailleur.

« Quand tous les morceaux furent rassemblés, Albert, saisi d'un enthousiasme subit, s'écria, en frappant sur la table :

— Que je rencontre mon plus fier créancier dans un cul-de-sac, dans une impasse, comme dit M. Arouet de Voltaire, gentilhomme du roi, si ce n'est pas là le gilet le plus monumental qui soit sorti d'une cervelle d'homme ! Et dire que la société est en dégénérescence ! Calomnie atroce ! on ne s'est jamais mieux habillé ».

Pour l'être le mieux possible, surtout pour l'être d'une façon différente de la façon commune, Rodolphe et Albert remplaceront le collet du gilet par « un hausse-col de même étoffe, bouclé par derrière », et ils obtiendront ainsi « le galbe le plus caractéristique, une tournure de cuirasse et de corselet tout à fait ravissante ».

On croirait volontiers que Théophile Gautier se moque, que ce Rodolphe et cet Albert ne sont qu'une exception. La vérité est que la petite scène qu'on vient de lire s'est jouée plus d'une fois, et qu'il y a eu souvent des délibérations de cette gravité entre jeunes adeptes de l'esthétique romantique. Le *Journal* de notre « flâneur parisien » en contient une preuve amusante.

« 24 janvier [1832]. — L'après-midi d'hier fut pour

moi quelque chose d'inoubliable. J'étais entré par hasard chez le jeune de C***. Ma présence a interrompu un instant une réunion solennelle, que sur mes instances on a bien voulu continuer. On aurait juré une séance du Conseil d'Etat! Ces petits messieurs causaient toilette et il s'agissait... de deux gilets !

« Sous le beau prétexte que j'ai un peu de goût (les vils flatteurs !) et que je puis être renseigné sur de certaines choses, on m'a fait l'honneur de me demander quelquefois mon avis. A quoi j'ai modestement répondu qu'ils étaient mes maîtres. Ils l'ont bien prouvé.

« J'ai donc appris que le gilet avait une importance capitale aujourd'hui, que c'était la pierre de touche ». — si la métaphore est de l'auteur du *Journal*, il n'avait pas peur, lui non plus, des figures hardies ; — « ... la pierre de touche, en fait de goût, de celui qui le portait ; qu'il suffisait d'un gilet pour rendre un homme célèbre ; et on a cité quelques-uns de ces heureux mortels », — c'est bien dommage qu'il n'ait pas jugé à propos de nous citer, lui aussi, leurs noms ; — « ... et naturellement M. Théophile Gautier en tête, qu'ils appellent familièrement Théo.

« La discussion alors s'est engagée.

« D'abord il a été question de la nuance. De l'avis unanime, il la fallait vive, rutilante, flamboyante, enfin tout à fait Jeune-France et romantique. Tout de suite on s'est arrêté au rouge. Il n'y a eu désaccord que sur la variété de ce rouge. Ponceau, grenat, carmin, nacarat, pourpre, cerise, groseille, sang de bœuf, flamme d'enfer, et beaucoup d'autres belles choses que je n'ai pu retenir. après avoir tout passé en revue, on s'est décidé pour le pourpre. Mais pour que le gilet de M. B*** et celui de M. de T*** n'eussent pas l'air d'être la copie l'un de

l'autre, on a décidé qu'ils seraient coupés. le premier, de petites lignes verticales noires, et le second, de petites lignes horizontales vert foncé. Consulté, j'ai imperturbablement répondu que ce serait très beau et je me suis retiré. »

« 28 janvier [1832]. — La discussion sur la forme des deux fameux gilets a été, paraît-il, un peu longue. Cependant là-dessus aussi on s'est mis assez vite d'accord. On voulait le genre pourpoint. Il ne s'agissait plus alors que de quelques détails. Les gilets seront lacés derrière. L'un aura le col moins haut, mais il descendra plus bas et plus en pointe. Heureux jeunes gens ! »

Nous savons, de même source, que les rutilants gilets de MM. B*** et T*** « se pavanèrent » par les rues et les boulevards, et qu'ils eurent beaucoup d'imitateurs. Le contraire eût été pour étonner. La mode nouvelle avait quelque chose d'éclatant, — d'insolent, disaient ses détracteurs, — bien fait pour plaire à la jeunesse. Romantique ou non, la jeunesse l'adopta. On ne vit plus sur les poitrines masculines que « rutilances et flamboyances ».

« Grâces à Dieu, — écrivait une mère de famille à une de ses amies, le 17 octobre 1832, — grâces à Dieu Germain va bien maintenant. » Le jeune homme relevait d'une maladie grave, fièvre typhoïde peut-être, peut-être choléra ; on sait les ravages terribles du choléra cette même année. « La santé lui est tout à fait revenue, et la coquetterie avec la santé. C'est de son âge, et vous pensez si, après de si atroces angoisses, nous nous faisons un plaisir de satisfaire les moindres caprices du pauvre enfant ! Il veut avoir un gilet de couleur, un gilet rouge, *comme la plupart de ses camarades ;* il aura son gilet rouge. Il en aura même deux : celui que lui donnera son père sera



UNE SOIRÉE DANS LE GRAND MONDE

rouge pur, celui que je lui offrirai sera rouge aussi, avec de tout petits points bleu indigo ; et tous deux se boutonneront ou se laceront par derrière, afin que la poitrine soit mieux moulée et qu'elle se bombe comme une cuirasse, comme il dit... Il porterait un corset, s'il l'osait... Mais croirez-vous que le petit coquet veut que ce soit une couturière qui lui fasse ses deux gilets ?... » — pour que « la poitrine soit mieux moulée », évidemment ! — « Mandez-moi si Gustave et Henri sont aussi coquets et aussi exigeants[1]... »

S'ils ne l'étaient déjà, Gustave et Henri le seront sûrement devenus, pour ne pas être trop en retard sur l'ami Germain et *la plupart de ses camarades.*

Que de modèles s'offrent d'ailleurs à l'admiration de cette turbulente, ardente et folle jeunesse, et quels modèles ! Ne parlons pas de « l'incomparable », du légendaire « Théo » ; mais Eugène Devéria ne porte que des « frocs évasés » qui lui dégagent la poitrine « bombée par des gilets en forme de pourpoint » ; Jehan du Seigneur a « un pourpoint de velours noir taillé en pointe emboîtant exactement la poitrine et se laçant par derrière[2] » ; la plupart des rapins et des Jeune-France s'habillent comme Jehan Du Seigneur et comme Eugène Devéria, et bon nombre de petits jeunes gens seraient par trop désolés de ne pas leur ressembler.

Un bon gilet-pourpoint doit prendre et enserrer le col aussi bien que la poitrine. C'est « suprême élégance romantique » que de « ne laisser voir aucune blanche tache de linge » ; et la plupart des portraits de l'époque, on le remarquera, observent scrupuleusement ce point

1. Louise Parmentier à Marguerite Filleux.
2. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, passim.

de l'esthétique nouvelle. Malheur en effet à qui ose se montrer en public, « l'oreille guillotinée par ce triangle de toile empesé » qui s'appelle un col de chemise ! Plaisanteries, railleries, sarcasmes s'abattent sur lui « comme giboulées en avril ». C'est un profane, un retardataire, un barbare, un hottentot, un épicier, un bourgeois, un philistin et, pour tout dire d'un mot, un classique. Autant qu'une figure glabre et rasée, tout bon Jeune-France s'interdit « cet appendice d'une candeur de bêtise ». C'est une pièce de toilette surannée, qu'il faut supprimer résolument. Un étudiant, qui se targue d'être « un fanatique de la jeune école », supplie sa mère de faire disparaître « cela » de son trousseau : ses amis et lui ont juré de n'en plus faire usage, pour la belle raison qu'on n'en portait pas au moyen âge ni du temps des Valois ! En vain réédite-t-on contre cette pratique des plaisanteries empruntées à la *Corbiéride*, en vain raille-t-on, en modifiant pour la circonstance les vers de Barthélemy et de Méry,

> La redingote sombre et l'étroit pantalon,
> Le pourpoint haut croisé, les bottes sans talon,
> Et ce large col noir, dont la ganse impuissante
> Dissimule si mal une chemise absente :

personne ne veut plus ressembler à ces « solennels et stupides bourgeois » qui semblent offrir d'eux-mêmes « leur tête comme un bouquet dans du papier ». Il ne faut rien de moins que « toute la majesté olympienne de Victor Hugo et les tremblements de terreur qu'il inspire », « pour qu'on lui passe son petit col rabattu — concession à Joseph Prudhomme ». Mais « quand les portes sont closes, qu'il n'y a là aucun profane, on regrette cette faiblesse d'un grand génie qui le rattachait à l'humanité et

même — à la bourgeoisie ! Et de profonds soupirs s'exhalent de leurs poitrines d'artistes[1] ! »

III

Mais plus encore que les brandebourgs, les soutaches, les fourrures et les gilets-pourpoints, ce qui distingue les jeunes révolutionnaires, c'est la chevelure et la barbe. Le classique est « un être glabre, à cheveux rares », tandis que le romantique secoue une chevelure mérovingienne et étale, quand il le peut, une barbe de roi assyrien.

> Terreur du bourgeois glabre et chauve,
> Une chevelure à tous crins
> De roi franc ou de lion fauve
> Roule en torrent jusqu'à ses reins[2].

La Mode le remarque dès 1830 : « Au bal par souscription, donné au profit des Anglais indigens, dans une des Salles des Menus-Plaisirs », on voit « des moustaches civiles, et même quelques virgules à la Jules Mazarin[3] ».

La nouvelle mode fait des progrès rapides. La jeunesse s'est déclarée pour elle, et rien ne résiste au bel entrain de la jeunesse. On connaît là-dessus les passages de Théophile Gautier, dans son *Histoire du romantisme*. L'un d'eux

1. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, p. 32. — « Toujours vêtu de noir, il (Simon Giguet) portait la cravate blanche, qu'il laissait descendre au bas de son cou : aussi sa figure semblait-elle sortir d'un cornet de papier blanc, car il conservait ce col de chemise haut et empesé que la mode a fort heureusement proscrit ». *Le Député d'Arcis*, dans les *Œuvres complètes* de Balzac, XIII, p. 12.
2. Théophile Gautier, *Emaux et camées*.
3. II, p. 357.

nous fait la description des jeunes enthousiastes résolus à assurer le succès d'*Hernani*.

« Oui, ils avaient des cheveux, — on ne peut naître avec des perruques, — et ils en avaient beaucoup, qui retombaient en boucles souples et brillantes. Quelques-uns portaient de fines moustaches, et quelques autres des barbes entières, et cela seyait fort bien à leurs têtes spirituelles, hardies et fières, que les maîtres de la Renaissance eussent aimé à prendre pour modèles. »

Quatre ans plus tard, il n'y avait rien de changé dans la mode, et bien au contraire, puisque Théophile Gautier nous assure qu'à la première représentation d'*Antony*, on voyait « des mines étranges et farouches, des moustaches en croc, des royales pointues, des cheveux mérovingiens ou taillés en brosse ». Et plus tard encore, dans *les Français peints par eux-mêmes*, Elias Regnault, en faisant le portrait de « l'Homme de lettres », constatait, non sans ironie, que ces habitudes n'avaient rien perdu de leur ostentation quelque peu provocante.

« L'homme de lettres voulut se transformer lui-même et apparaître comme l'habitant ressuscité d'un autre siècle. Alors vinrent les barbes moyen âge, la chevelure moyen âge... Il se fit comme une irruption de barbares qui représentaient toutes les contrefaçons vivantes de l'homme des anciens jours, depuis Louis XV jusqu'à Clodion-le-Chevelu. Alors on put rencontrer la coiffure de Saint-Louis en omnibus, la barbe de Henri III en voiture à vapeur, et le chapeau du duc de Guise à l'estaminet[1]. »

Il ne saurait être question d'indiquer les diverses manières dont les Jeune-France arrangent leurs opulentes

1. *Les Français peints par eux-mêmes*, III, p. 226. — On remarquera le prénom romantique de ce railleur d'une mode romantique.

chevelures. Toutes façons leur sont bonnes, qui s'écartent des façons ordinaires et bourgeoises, et la seule règle est la fantaisie. Les uns portent leurs cheveux « en broussailles » ou « en tempête », pour mieux imiter la nature « dans sa libre et sauvage beauté[1] ». D'autres « se font la tête » de tel ou tel personnage marquant de l'histoire de France. Il en est enfin qui copient les peintres de la Renaissance ou même les primitifs, tel Onuphrius. « Ses cheveux, séparés sur le front comme des cheveux de femme, descendaient symétriquement le long de ses tempes jusqu'à ses épaules, sans frisure aucune, aplatis et lustrés à la mode gothique, comme on en voit aux anges de Giotto et de Cimabuë[2]... » Et nous nous contenterons de parler avec un peu plus de détail des barbes romantiques.

Ce sont encore les peintres qui prêchent d'exemple et donnent le ton — en compagnie de l'inévitable Petrus Borel — et avec une intrépidité d'indifférence admirable pour le scandale qu'ils provoquent ainsi. « Une barbe ! cela semble bien simple aujourd'hui, mais alors il n'y en avait que deux en France : la barbe d'Eugène Devéria et la barbe de Petrus Borel ! Il fallait pour les porter un courage, un sang-froid et un mépris de la foule vraiment héroïques ! Entendez bien, non pas des favoris en côtelettes ou en nageoires, ni une mouche, ni une royale, mais une barbe pleine, entière, à tous crins ; quelle horreur[3] ! »

On connaît la lettre curieuse où Victor Hugo (*Correspondance*, II, pp. 67-71) rappelle la profession de foi « nette, explicite et formelle, sans ambiguïté et réticence.

1. Arthur Dubreuil, « Jeune-France », 1834.
2. Théophile Gautier, *Onuphrius*, dans *les Jeune-France*.
3. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, p. 21.

en faveur de la barbe », que Théophile Gautier, vers les dernières années de la Restauration, avait faite solennellement. Le plaidoyer est amusant, et caractéristique : on dirait, au début du moins, une transposition de J.-J. Rousseau.

« Cette tête de l'homme, cette tête d'Adam, que Dieu a faite belle, la société tend à la faire laide. Dieu avait créé ce magnifique cache-sottises, la barbe. Que de choses, en effet, au grand avantage de la face humaine, disparaissent sous la barbe : les joues appauvries, le menton fuyant, les lèvres fanées, les narines mal ouvertes, la distance du nez à la bouche, la bouche qui n'a plus de dents, le sourire qui n'a plus d'esprit ! A toutes ces laideurs, dont quelques-unes sont des misères et quelques autres des ridicules, substituez une végétation épaisse et superbe qui encadre et emplisse le visage en continuant la chevelure, et jugez l'effet ! L'équilibre est rétabli, la beauté revient. Conclusion : il faut qu'une tête d'homme soit bien belle, bien modelée par l'intelligence et bien illuminée par le génie, pour être belle sans barbe ; il faut qu'une face humaine soit bien laide, bien irrémédiablement déformée par les idées étroites et la vie vulgaire, pour être laide avec la barbe. Donc laissez croître vos barbes, vous tous qui êtes laids et qui voudriez être beaux ! »

Toujours d'après Victor Hugo, la déclaration de Gautier aurait eu un retentissement formidable.

« L'effroyable querelle ! l'éblouissant tapage ! le magnifique hourvari ! La guerre des mentons contre les barbes éclata. Pendant douze grands mois, on ne s'entendit plus dans la presse. Toutes les questions, question de Grèce, question des Balkans, question de Naples, question d'Orient, question d'Espagne, disparurent, dans une nuée de brochures et de feuilletons, sous la question de la

barbe ». — L'exagération fut toujours familière au romantisme.

Ce fut bien pis encore. lorsque de la théorie on en vint à la pratique. « Quand sur le boulevard ou dans les carrefours, les barbes passaient, les femmes se détournaient, les vieillards levaient les yeux au ciel, les polissons des rues suivaient *l'homme à barbe* avec de longues huées... Il y eut des duels de plume et des duels d'épée... L'homme orné de cette chose fut déclaré bouc. La barbe fut décrétée laide, sotte, sale, immonde, infecte. repoussante. ridicule. antinationale, juive. affreuse. abominable. hideuse, et ce qui était alors le dernier degré de l'injure. romantique! » On disait même « qu'Adam barbu deviendrait si laid qu'Eve n'en voudrait pas ». Menace bien faite pour terrifier. Les romantiques la bravèrent et. s'il faut en croire la chronique scandaleuse, il ne semble pas qu'ils aient eu sujet de s'en repentir.

De ce « tapage » et de ce « hourvari ». démesurément grossis par le poète. voici quelques échos. ou peu connus ou inédits.

Il est question de la barbe. ou plus exactement. « des barbes[1] », dans un ouvrage bien insignifiant du reste, qui s'appelle les *Loisirs d'un jeune homme ;* et à l'ampleur du développement, à l'intérêt qu'y prend tout le premier l'auteur. on devine s'il s'agit d'une brûlante « actualité » ! Au surplus n'y a-t-il pas dans ce simple changement de toilette « le produit net d'une grande révolution » ? Dès lors, et on le conçoit. il ne saurait être déplacé d'en parler avec quelque détail.

1. C'est le titre du chapitre XLIII de l'œuvre d'un certain Emmanuel Blanc (de la Bottière). L'ouvrage. dont le titre complet est *Loisirs d'un jeune homme. Observations morales. pittoresques et religieuses,* parut en 1842, chez Gosselin.

Il y eut donc des barbes à cette époque, beaucoup de barbes, une prodigieuse variété de barbes. « Barbe de bouc, de chèvre ; barbe à la turque, à la mauresque, à la mouche, au papillon, aux ailes de pigeon, etc., sans oublier les barbes républicaine et Jeune-France ». Et tout le monde s'enorgueillit de l'appendice à la mode. « Tous étaient fiers ; les femmes, fières elles-mêmes en voyant une paire de moustaches à leurs maris, les respectaient et croyaient y trouver une fortune acquise, des distinctions, du bel air, et peut-être même une vie heureuse ».

— Mais si par hasard le ciel vous a envié le bonheur d'avoir les joues ombragées d'une végétation plus ou moins luxuriante ? — Eh bien, on remédie artificiellement à un défaut par trop fâcheux aussi : « ceux qui n'ont pas de barbe s'en font, à ce que l'on dit, avec du charbon ou en achètent de postiches ».

Ce n'est pas que la mode nouvelle s'impose absolument et partout. Il y a des femmes qui protestent. « Les dames en font des sujets de raillerie : « Quelle folie de barbes diverses ! quelle étrange nouveauté, disent-elles, de voir sur la figure de ces hommes des mouches et de la symétrie ! » Et elles se récrient qu'ils sont « affreux de négligence[1] ». D'autres, au contraire, « protègent la barbe, parce qu'elles en trouvent les hommes plus jolis ». La question en tout cas ne laisse personne indifférent. « Partout on en entend parler, et rarement avec modération, car on prend parti pour ou contre[2] ».

1. Le « jeune homme » ajoute avec simplicité : «... Surtout dans les classes laborieuses où, se donnant à peine un tour de toilette sur le visage tous les dimanches, on les prendrait pour des sapajoux, auxquels le peigne et l'eau sont d'un usage inconnu ».

2. L'auteur, par exemple, s'est décidé à laisser pousser la sienne, « pour le plaisir de faire comme les autres » ; mais ça a été pour lui

Grandes ou petites, il était dans la destinée du romantisme de déchaîner partout des luttes intestines, et la guerre.

Une petite comédie, composée en 1833 et restée manuscrite, nous fait assister à une présentation. Une douairière, que ses infirmités retiennent chez elle d'une façon presque continue, voudrait bien marier sa fille. De son côté, l'oncle de Suzanne, qui est aussi son tuteur, a songé à la pourvoir. Justement il connaît un jeune homme qui ferait un parti très sortable. Il n'a malheureusement qu'un défaut, celui d'être un tantinet romantique. Les bonnes dames, qui vivent à peu près en recluses, ne comprennent pas très bien ce que cela peut être, et elles en conçoivent une vague appréhension.

Rodolphe se présente : cheveux noirs hérissés en bataille, barbe noire démesurément allongée en pointe, moustaches effilées relevées en crocs, sourcils noirs arqués de façon féroce, l'apparence enfin de Méphistophélès. Suzanne se trouve mal tout de suite ; et tandis qu'on l'emporte, la vieille douairière foudroie du regard le tuteur écroulé sur un siège :

— Je ne savais pas, Monsieur, que vous eussiez destiné ma fille à un suppôt de Satan !

Et, roulée sur sa chaise longue, elle disparaît à son tour, d'un air plein de dignité offensée, et suivie de l'oncle balbutiant des excuses.

Resté seul, notre romantique se lamente. Sa présence

« le sujet d'une persécution continuelle ». On le prenait « pour un juif, pour un anabaptiste, un Saint-Simonien ». Même « quelques personnes le croyaient Arabe, Polonais ou républicain ». C'est enfin comme une conspiration générale pour la chute de cette barbe ; et les péripéties de la lutte — dont notre « jeune homme » est sorti vainqueur — ne laissent pas d'être amusantes.

est partout accueillie avec d'ironiques sourires ; on se le montre du doigt dans la rue, les polissons crient après lui ; les femmes — quelques femmes — le traitent sans indulgence. Mais, par Belzébuth ! il ne fera pas le sacrifice de la moindre de ses romantiques habitudes à l'opinion de la foule, qui ne fut jamais que l'opinion des sots ; il ne laissera pas tomber sous les ciseaux du coiffeur une seule de ses mèches ; aucune puissance humaine ne lui fera, non pas certes supprimer, mais même raccourcir barbe ou moustaches ; il souffrira le martyre, si c'est nécessaire, trop heureux de mourir pour « la cause de l'indépendance, de l'art et de la liberté ».

Et en vers de sept syllabes, à rimes exclusivement masculines, — parodie probable des licences poétiques de la nouvelle école — il chante des couplets :

Romantique je naquis,
Romantique je mourrai.
Peut-être j'en souffrirai ;
Tant mieux plutôt que tant pis !

Si l'on raille mes cheveux,
Si ma barbe fait horreur,
On met le comble à mes vœux,
Et d'aise on m'emplit le cœur. Etc.

Discussion générale, au dénoûment, sur le terrible et brûlant sujet. Tumulte, « hourvari », haro universel sur la barbe.

Etre barbu, porter la barbe !
Fut-il jamais pareille horreur ?
On n'y pense qu'avec terreur ;
De ce fléau le ciel nous garde !

Délivre donc des romantiques,
Seigneur, tous ceux que nous aimons ;
Avec ardeur nous t'en prions,
Prête l'oreille à nos suppliques.

Et Suzanne épouse naturellement un petit jeune homme correct, « bien propre et bien rasé », et à qui l'on a fait jurer de le rester toujours.

Tout comme les classiques les plus endurcis, les étrangers s'étonnent et se scandalisent devant cette luxuriance du système pileux chez certains Français. « Les bizarres caprices de la toilette des hommes passent tout ce qu'il serait possible de dire », observe Mme Trollope [1]. « On croirait que l'air de Paris possède une qualité particulière qui noircit tous les favoris, moustaches ou impériales, renfermés dans ses murs. A les voir de loin, tous les jeunes gens semblent s'être enveloppé la figure de rubans noirs, pour guérir une enflure des glandes ; et quoique en général cette chevelure noire soit fort belle, l'effet en est aujourd'hui singulièrement diminué par son universalité. Quand tous les hommes ont la figure à moitié couverte de cheveux ou de poils noirs, cette couleur cesse d'être une distinction fort précieuse ».

N'y aurait-il pas d'ailleurs du surprenant phénomène une explication bien simple et bien prosaïque ? « Peut-être aussi les annonces, dont les journaux fourmillent, de compositions infaillibles pour donner aux cheveux toutes les couleurs, excepté celle que le bon Dieu leur avait répartie, contribuent-elles à rendre suspect cet ornement, jadis si séduisant, des peuples du Midi ». Quoi qu'il en soit, notre étrangère reste bien « convaincue que, dans le moment actuel, un homme comme il faut, des régions septentrionales, avec une barbe rasée de près, vaut son prix dans les salons de Paris, *quand ce ne serait que pour la rareté du fait* ». C'est donc que le fait contraire est à peu près universel.

1. *Paris et les Parisiens en 1835*, p. 141.

Et en effet, en dépit des protestations indignées ou ironiques et des insinuations plus ou moins spirituelles ou malveillantes, l'habitude s'en est terriblement généralisée, accueillie au surplus sans défaveur dans beaucoup de milieux, ainsi qu'en témoignent un certain nombre de lettres qu'il serait sans intérêt de donner ici. Fort heureusement pour les adeptes de la mode romantique, toutes les Françaises n'avaient pas les goûts de la rébarbative étrangère ; et nous pourrions citer une correspondance entre jeunes femmes où il est parlé sans répugnance aucune, et tout au plus avec une légère et charmante ironie, de la « douceur soyeuse » des barbes masculines.

Que de soins elles coûtent d'ailleurs aux heureux propriétaires ! et quels efforts pour les entretenir ou « les faire pousser ! » On les frotte avec de la « graisse d'ours ou de chameau », ou même avec « une infinité d'autres ingrédients, chacun *seul efficace* » (souligné dans le texte). Mieux encore, il y a des drogues, toutes infaillibles, assurent les prospectus-réclames, « pour les teindre en toutes couleurs[1] » : affirmation ingénue, et très évidemment excessive, au moins dans sa forme.

Enfin la barbe est la partie la plus précieuse de toute la personne, celle dont on est le plus jaloux : et volontiers dévouerait-on aux dieux infernaux quiconque se mêlerait d'y « porter une main sacrilège », comme ce duc de Modène dont il est parlé dans les *Mémoires* de la duchesse de Dino (I, p. 366 ; 15 septembre 1835). « Le duc de Modène fait le petit tyran dans ses Etats. Une de ses vexations les plus habituelles est de faire couper les favoris et la moustache de ceux dont les passeports offrent la moindre irrégularité ; la mode du temps rend

1. Ces détails sont empruntés au chapitre XLIII des *Loisirs d'un jeune homme*.

cette tonte plus douloureuse que ne le serait la prison ».

Par bonheur, ces abominations ne peuvent se commettre que par-delà la frontière, et les autorités françaises, bien loin de proscrire la barbe, la favoriseraient plutôt. Du moins est-il arrivé qu'une mesure administrative a imposé le port des moustaches à toute une catégorie de citoyens français : et on peut voir, dans les *Lettres sur Paris*, de Balzac, comment « M. le Colonel de la treizième légion » a enjoint « à tous les centaures de la garde nationale de laisser pousser leurs moustaches », dussent-ils, pour se conformer à la prescription, « s'enquérir d'une recette philocomique ». Tant il est vrai, déclare le romancier, que « la manie des moustaches a gagné toutes les classes ! [1] »

Des princes mêmes, et des princes du sang, ne résistent pas au torrent de la contagion, même quand leur physionomie ne gagne pas à suivre la mode. C'est ainsi que le duc de Nemours, quoiqu'il soit « terriblement maigri », « se fait pousser une barbe moderne, mais tellement blonde que c'est affreux [2] ».

1. *Œuvres complètes*, XXIII, p. 183. La lettre est du 8 février 1831.

2. *Chronique* de la duchesse de Dino, II, p. 207, 16 janvier 1838. Il est parlé dans le même ouvrage (III, p. 96), de la veuve du prince Maximilien de Saxe, qui a épousé son chambellan, un comte Rossi, « avec une barbe *jeune France* » C'est la duchesse elle-même qui souligne. — Il en fut des barbes comme des chapeaux : on leur attacha une signification politique. « Par une sorte d'accord tacite et comme si tout le monde avait voulu affirmer ses tendances politiques, chacun avait modifié la coupe de sa barbe, selon l'opinion à laquelle il appartenait ou croyait appartenir.

« Les partisans du régime inauguré après la révolution de Juillet portaient simplement des favoris ; les bonapartistes avaient la moustache et l'impériale ; les républicains, que l'on nommait alors les bousingots, gardaient toute leur barbe et on pouvait les confondre avec les artistes, les gens de lettres, les jeunes gens qui, désignés sous le titre générique de *Jeune France*, laissaient croître leur barbe et leurs cheveux ». Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, chap. II.

Si le romantisme y est pour quelque chose, ce n'est assurément pas la moins piquante de ses conquêtes.

IV

Comme bien l'on pense, à une chevelure « mérovingienne » ou « léonine », toute espèce de coiffure ne pouvait convenir. On en fit donc de spéciales, ou plutôt on demanda encore des modèles à l'histoire nationale. Bérets, toques, toquets, furent simultanément en faveur. On se coiffa à la Charles IX, à la Henri II, etc. Il semble bien cependant que le genre de chapeau le plus répandu ait été le feutre, pointu ou plat, aux bords rabattus ou relevés, mais toujours larges,

> Projetant sur le front leur ombre colossale [1].

C'est au reste la coiffure qui, par sa souplesse et sa grandeur, — qu'on voulut presque toujours excessive, — se prête le mieux à tous les caprices et à toutes les fantaisies. « Un feutre est une source inépuisable d'imprévu, pourvu qu'on ait quelque imagination », affirmait un obscur Jeune-France ; et ce n'est pas précisément d'imagination qu'ont jamais été dépourvus les romantiques. C'est donc au feutre qu'allèrent les préférences.

On en exhiba de toutes les tailles et de toutes les formes, et on les décora des noms les plus fastueux. Il y eut les feutres à la Rubens, à la Van Dyck, à la Rembrandt, à la Velasquez, sans qu'il soit toujours facile de préciser à quelle forme s'appliquaient ces superbes appellations. Petrus Borel portait d'ordinaire « un chapeau de grand

1. Lucien D***, 1833.

d'Espagne ». tout simplement. Le chapeau rouge était, comme on sait, l'attribut des bousingots [1]. Le chapeau à a Buridan, « feutre à retroussis sur le côté et pointu par le haut », « distinguait tout de suite un artiste ou un poète d'un bourgeois », et « produisait le plus bel effet du monde au parterre des théâtres [2] ».

C'est à partir de 1832 surtout que la variété et le bariolage de tous ces feutres eurent vraiment quelque chose d'étourdissant. Gris, bronze, airain, violet, vert, orange, jaune vif, indigo, vermillon, toutes les nuances furent mises à contribution indistinctement. « Il y a des jours où les rues et les promenades ressemblent à des parterres de fleurs mouvantes, et je ne parle pas des chapeaux des dames », observe notre « ironiste parisien ». On alla même fort loin dans la bigarrure, et l'on fit chanter au couvre-chef telle symphonie de couleurs qu'on n'aurait pas osé faire exécuter par les autres parties du costume. Il y eut des chapeaux « mi-partis », il y en eut de « tripartis », il y en eut de « quadrillés », et d'autres qui étaient bariolés comme des écussons et des oriflammes. Car un chapeau devait être « un étendard », selon Challamel, et « manifester les opinions littéraires et politiques de son propriétaire ». Beau principe vraiment, et qui pouvait mener à de bizarres conséquences. Quelques écervelés l'appliquèrent hardiment, jusqu'au bout, et l'on put voir, en 1834, un quintetto de jeunes fous promener par le Quartier

1. « A propos des chapeaux rouges que nous portions en 1832, *le Figaro* se moquait des bousingots, — lesquels demandèrent raison aux rédacteurs. Karr et Roqueplan détachèrent chacun une épée de la panoplie oisive. Un des bousingots prit lui-même une épée et se mit en garde sans se décoiffer. Karr se contenta, — vrai Guillaume Tell, — de percer le chapeau rouge, ce qui fut un trophée sur lequel Roqueplan écrivit : « Tête de bousingot détachée du tronc ». A. Houssaye, *Confessions*, II, chap. v, p. 323.

2. Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*.

latin des « chapeaux de feutre blanc » où étaient représentés « en jaune et vert », la cathédrale de Notre-Dame de Paris, l'archidiacre Claude Frollo, l'écolier Jehan Frollo du Moulin, « Mademoiselle Esmeralda avec sa chèvre Djali » et « la trogne hideuse de Quasimodo ». C'était le chapeau-programme dans toute sa beauté [1].

Le haut de forme lui-même, ce « tuyau misérable », comme dit M. Charles Simond, dut subir à son tour les modifications les plus fantastiques. Les Jeune-France se mirent l'imagination à la torture pour en corriger « la cylindrique laideur », sans peut-être y réussir tout à fait. On en vit « de gris à longs poils, de noirs, de jaunes en paille, de violets en étoffe peinte [2]. » Et c'est ainsi qu'on mettait du romantisme dans la nuance, faute de pouvoir en mettre suffisamment dans la ligne et le dessin.

V

D'ailleurs, même quand il n'indique pas une affectation de bizarrerie, la recherche voulue de l'excentricité, un souci de la personnalité par trop excessif, le costume romantique se distingue toujours par une pointe d'originalité et de fantaisie.

On lit dans les *Salons de Paris*, de Beaumont-Vassy (p. 43), à propos d'un bal donné en 1831 : « En face de nous figurait un jeune romantique, habit noir, gilet noir

1. Sans le savoir probablement, ces jeunes gens rappelaient ces disciples de Werther et de René qui, vers 1820, portaient comme « enseigne de leur mélancolisme inconsolable, l'habit frac en drap noir et la cravate de mousseline attachée sur le côté avec un gros diamant ». Ch. Simond, *Les Centennales parisiennes*, p. 92.

2. Ch. Simond, *Paris de 1800 à 1900*, I, p. 656.



COSTUMES MASCULINS

(1830—1848)

très ouvert et en pointe, pantalon semi-collant s'arrêtant au-dessus de la cheville, cheveux relevés et barbe pointue à la Henri III ». C'est une mise correcte, sans trop de farouches nouveautés.

La tenue de Ferdinand de C***, dans *Daniel Jovard*, est moins simple. « Un habit de coupe singulière, hardiment débraillé et doublé de velours, laissait voir un gilet d'une couleur écarlate et taillé en manière de pourpoint ; un pantalon noir collant dessinait exactement ses hanches ; une chaîne d'or, pareille à un ordre de chevalerie, chatoyait sur sa poitrine ; sa tête sortait immédiatement de sa cravate de satin, sans le liseré blanc, de rigueur à cette époque ».

C'est le schéma, pouvait-on dire, du costume romantique, à quelques détails près [1].

L'essentiel, semble-t-il, est que le frac soit évasé et à larges revers. C'est la toilette des peintres ; Devéria et Delacroix ne s'habillent jamais autrement. « Ne pouvant porter tout à fait le costume de son talent, Eugène Devéria essayait de modifier l'affreux habit moderne. Ses fracs évasés, rejetés sur les épaules, faisaient miroiter de larges revers de velours, et dégageaient la poitrine bombée par des gilets en forme de pourpoint [2]. » C'est aussi la toilette de la plupart des Jeune-France et des dandys. La mode l'a définitivement adoptée, et qu'il soit signé Léger, Baron, Pied, Staub, — le grand Staub immortalisé, comme on sait, par Balzac, — Martin ou Compaing, un habit au goût du jour se reconnaît aussitôt à cette marque caractéristique. Compaing, qui codifie volontiers les préceptes essentiels de son art, l'a déclaré nettement : « Un costume

1. Cf. Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, Salon de 1846, p. 195 ; et Musset, *Confession d'un enfant du siècle*, première partie, chap. II.
2. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, p. 219.

fait suivant les règles de l'art en 1828 doit élargir la poitrine et les épaules, il doit donner à la taille une forme conique. et cette forme doit être aussi celle des manches [1]. » L'esthétique masculine suivait ainsi l'esthétique féminine, et la toilette des Jeune-France rappelait de son mieux les jupes évasées et les manches à gigot.

« Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, — écrit un merveilleux, — je vous répondrai d'un mot : tout le secret, tout le galbe [2] d'un vêtement est dans la minceur et l'étroitesse de la ceinture. Catéchisez votre tailleur là-dessus... Insistez, ordonnez, menacez, s'il le faut. Epaules larges, basques amples et flottantes, ceinture étranglée, voilà ma règle. Il me semble aussi qu'on la pratique assez généralement autour de moi... [3] » Et l'on sait comment la caricature a représenté d'ordinaire un des princes de la jeunesse d'alors, Alfred de Musset.

Dans le costume ainsi compris, il y a au surplus, à ce qu'il paraît, « tant de fringante allure, quelque chose de si cavalier ». il fait si bien valoir quiconque n'est point trop mal fait de sa personne, qu'il s'impose de lui-même et par la seule vertu de sa distinction. « ... A propos d'Édouard, — écrit à une jeune Parisienne une de ses amies mariée à Reims, — que je vous dise une bonne nouvelle. Il va enfin s'habiller comme Raymond », le mari de Blanche C***. à qui la lettre est adressée, « et comme... » Ici, une liste de cinq noms : des amis ou des relations

1. *L'art du tailleur ou application de la géométrie à la coupe de l'habillement ; ouvrage précédé d'un cours élémentaire de géométrie mis à la portée de tout le monde, et accompagné de 120 figures géométriques et de 70 modèles d'habillement, formant ensemble 36 planches,* par M. Compaing, Paris, Dondey-Dupré, père et fils, 1828.

2. « Galbe » était un mot à la mode. Cf. Vte de Granville, *Histoire du journal La Mode*, p. 57.

3. Léon de B***, octobre 1831.

évidemment des deux jeunes ménages. « C'est un de mes petits triomphes, et j'ai la faiblesse d'en être fière. Que voulez-vous ? J'estime qu'il est ridicule, quand on a un peu d'élégance naturelle, de ne pas profiter de ce qui peut la mettre en lumière, et nous sommes d'accord toutes les deux pour penser que la mode d'aujourd'hui la favorise singulièrement ». L'expression est un peu embarrassée, mais l'idée n'en est pas moins nette. « Sur mes instances, Edouard s'est donc décidé à s'habiller chez le tailleur de ces Messieurs. Nous aurons un pantalon très ajusté, une redingote très ouverte avec une belle doublure de velours. Aurons-nous le gilet de couleur ? Je n'ose l'espérer : il ne faut pas vouloir tout à la fois. Mais Raymond et moi finirons bien par l'y décider. Ce jour-là je vous invite, et nous célébrerons l'événement par une jolie petite fête. Mon Dieu ! comme ce sera amusant !... »

Il n'est même pas besoin d'avoir l'élégance naturelle d'Edouard de G*** pour se trouver fort bien de la nouvelle mode, et les tailleurs ne sont pas seuls à trouver qu'elle « fait valoir ». A la date du 12 décembre 1833, notre « flâneur parisien » écrit dans son *Journal:*

« Soirée avant-hier chez la marquise de V***. Beaucoup d'habits à la romantique. Il faut en convenir, on ne s'habille pas mal aujourd'hui. Cette fantaisie, ces velours, ces ouvertures, les couleurs claires et gaies de ces gilets quelquefois seulement un peu prétentieux et un peu trop éclatants, tout cela amuse l'œil, n'est pas du tout désagréable à voir. Le petit de P*** surtout, avec sa petite figure de mouton frisé, était vraiment gentil, et j'ai surpris sur les lèvres de deux ou trois jolies femmes des réflexions qui ne lui auraient certainement pas fait le moindre déplaisir...

« Oui, c'est dommage que je sois un peu vieux et qu'il y

ait déjà dans ma chevelure, qui tous les jours se fait plus rare, quelques-uns

De ces longs fils d'argent dont le Temps est l'ouvrier,

comme ne cesse de répéter cet imbécile de D***, qui crève de ne pas trouver d'imprimeur. C'est dommage. Je finirais par faire la folie de m'habiller comme les romantiques, moi pourtant qui ne les aime guères... Mais non, mon garçon, sois raisonnable, et ne va pas te donner des ridicules, toi qui fais presque profession de te moquer des ridicules des autres. Quand la tentation sera trop forte, souviens-toi du spectacle que t'a donné avant-hier ton ami P***, et revois au-dessus de deux fuseaux qu'étriquait encore le plus collant des pantalons, revois toujours ce gros ventre de chanoine sanglé dans un gilet vert et sur lequel d'énormes breloques battaient la générale et faisaient un bruit assourdissant de tambour... »

Ce qu'il y a de plus remarquable d'ailleurs et de tout à fait caractéristique, c'est que des hommes mûrs, des personnages sérieux, « bien posés », comme nous disons aujourd'hui, au lieu de railler la nouvelle mode, la suivent discrètement, toujours au dire de notre « flâneur ». Ils élargissent les bords de leurs chapeaux, ne redoutent pas pour leurs gilets des nuances un peu voyantes, rétrécissent le bas de leurs pantalons, nouent autour de leur cou des cravates « dont les bouts flottent comme des drapeaux », et s'appliquent à ne laisser paraître aucune trace de linge. Parmi les recrues venues ainsi à la mode romantique, il y aurait eu des commerçants notables, un notaire, des avocats et même un magistrat. C'étaient incontestablement d'imposantes conquêtes.

La nuance a moins d'importance évidemment dans un costume d'homme que dans une toilette de femme. De

certaines teintes cependant furent alors préférées, et il semble bien que le romantisme n'ait pas été complètement étranger à ces préférences. Ce sont naturellement les couleurs sombres qu'on aime le mieux : vert foncé, ponceau, fumée d'incendie, poussière de ruines, etc., etc., le gilet toujours excepté, et quelquefois aussi le pantalon [1].

Quant à la cravate, il convient qu'elle soit noire, d'un « noir de ténèbres », d'un « noir d'enfer », d'un « noir de damnation éternelle [2]. » Il faut surtout qu'elle enveloppe le col tout entier et supprime toute trace visible de linge. La « suprême élégance » est à ce prix ; et tels Jeune-France s'en accommodaient d'autant plus volontiers qu'ils avaient de plus fortes affinités avec la bohème, et que la « suprême élégance » était plus accessible à des bourses d'habitude fort plates.

Avec ses bizarreries éclatantes et sa recherche, quelquefois heureuse, plus généralement emphatique, de la personnalité, le costume romantique masculin dura plus longtemps que la toilette romantique féminine. Encore après 1840, on en pouvait voir d'assez nombreux échantillons. Il s'étala pour la dernière fois avec une superbe merveilleuse sur le dernier des romantiques, Barbey d'Aurevilly : — « Il traîne toujours dans ma toilette quelque bout de mes gilets rouges d'autrefois », disait-il volontiers : — et tout le monde sait qu'il est resté des vestiges de ces romantiques habitudes dans la façon de s'habiller de beaucoup de peintres contemporains.

1. Sur les nuances à la mode, voir plus haut, pp. 37-40.
2. Lettres inédites, 1831 à 1836.

CHAPITRE III

L'Ameublement et l'Architecture

Quand il eut refait dans le commerce des bonnets de coton une fortune qu'avaient compromise de folles équipées de jeunesse, Jérôme Paturot rêva de donner un peu de lustre à une situation évidemment sans éclat. Une de ses préoccupations fut d'avoir une maison gothique. Il consulta l'un des architectes « les plus chevelus de la capitale », qui se targuait de ne pas être « un singe de Vignole, de Mansard et de Percier, un esclave du dorique et du corinthien, une âme vendue à l'ionien et au toscan », et qui en conséquence lui proposa immédiatement le choix « entre trois espèces de gothique », « le gothique à lancettes, le gothique rayonnant ou rutilant, enfin le gothique flamboyant ». On se décida « pour le gothique flamboyant, comme plus orné, plus susceptible de décoration extérieure », et il fut convenu que le genre adopté serait « exécuté en plein ».

« Nous aurons donc des croisées à ogives et à tête de trèfle », déclara l'architecte, et, « sur la façade, quelques meurtrières d'où l'on puisse diriger une sarbacane contre les truands, les mauvais garçons et les tireurs de laine ». Quel dommage seulement que, par un effet du mauvais vouloir « des échevins », il soit impossible d'ajouter à la maison gothique, pour qu'elle soit encore plus gothique,

« une charmante tourelle ! » — « Oui, Monsieur Paturot, une tourelle suspendue, à pan coupé, en saillie sur la façade, comme la coquille d'un colimaçon ! » Il est certes fâcheux d'en être réduit à priver le futur hôtel d'un si bel ornement : mais enfin, avec ou sans tourelle, l'heureux bonnetier sera sûr d'avoir « une maison modèle », et l'amour-propre de l'architecte et celui du propriétaire seront sauvegardés, ce qui est incontestablement l'essentiel.

« La façade sera d'un bout à l'autre une dentelle, une cristallisation ; nous broderons la pierre, comme le faisaient les pieux ouvriers du moyen âge. Nous couvrirons le moellon de sculptures ! » Et il faudra qu'en entrant dans cette demeure d'élite, on « respire le moyen âge », — ce qui « doit être très sain », observe ingénument Madame Paturot, qui répond, comme on sait, au prénom ossianique de Malvina.

Et il y aura partout, bien entendu, — une maison ne saurait être gothique à moins, — il y aura des verrières et des bahuts. « Les bahuts ! meuble obligé d'une maison moyen âge ! Le moyen âge et le bahut sont inséparables ! Le bahut, c'est le coffre au linge, l'armoire à glace, la commode, le secrétaire de nos aïeux. Le bahut et le prie-Dieu, voilà la grande ébénisterie du XIVe siècle ! » Rien de facile d'ailleurs comme de se procurer ces meubles précieux, qui donnent tout de suite à un appartement un caractère d'originalité : « tous les ébénistes du faubourg Saint-Antoine en confectionnent ; il suffit de dire de quelle année on les veut [1]. »

Que dans ce passage — et dans tous ceux où il raille les manies romantiques — la fantaisie de Louis Reybaud

1. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. Seconde partie, chap. X, *La maison moyen-âge*.



CHATEAU ROMANTIQUE

soit laborieuse, son ironie lourde et vulgaire, il se peut. Mais aussi faudrait-il bien se garder de croire que la scène soit tellement poussée à la caricature. Elle le paraît ; elle ne l'est point, et sa valeur documentaire ne laisse pas d'être considérable : on va pouvoir s'en convaincre.

I

En 1830, le gothique est en pleine vogue, et *la Mode* le constate. « Pour qu'un parloir soit élégamment décoré, indépendamment de ses meubles en laque, de ses *étagères gothiques*, des vieilles porcelaines, des vases antiques et des flacons chinois... » 1830, III. 48. — Même observation l'année suivante : « Meubles et objets nouveaux. — L'argenterie se fait sur des modèles anciens, à *moulures gothiques*. » *La Mode*, 1831, juillet-septembre, 23. — Le « goût nouveau » n'a même pas attendu 1830 pour se manifester dans l'ameublement avec une certaine continuité et un certain éclat, et « dès le règne de Charles X, la préoccupation romantique s'annonce. »

« Des portes s'ouvrent en arc d'ogive ou se surbaissent à la Tudor, des buffets se couronnent de pinacles gothiques. Jusqu'en la chambre des femmes, en la forme de lits ou de berceaux, l'antiquaille nationale impose ses patriotismes étranges. La marquise de Biron a, rue Louis-le-Grand, une couchette pareille à celle de la reine Isabeau de Bavière, du moins on l'imagine, à cause des petites niches en arcature dont le bois est décoré. Certaines psychés-écrans destinées à préserver le visage des feux d'hiver trop vifs, semblent des verrières de cathédrale ; on y voit représentés, dans une gamme de coloris intense,

quelque scène du *Solitaire* ou le plus bel épisode de la vie de Duguesclin [1]. »

L'exemple au reste vient d'assez haut. Comme elle contribue par ses bals costumés à la diffusion de la toilette romantique, c'est encore la duchesse de Berry qui contribue à propager le goût du bibelot moyenâgeux, de la pièce rare, orgueil de l'étagère ou de la vitrine — et plus encore de la maîtresse de maison. Elle met elle-même « à les rechercher et à les entasser la tenacité presque de nos rages contemporaines. » Sans doute son discernement n'est pas encore très sûr. Toutes espèces de meubles se heurtent chez elle ou se coudoient, « chaises de tous les styles, prie-Dieu gothiques, sans compter les antiquailles redevenues de genre, les bahuts, les crédences, et les à peu près imaginés dans le goût romantique par les ébénistes de la Restauration, tel le buffet Renaissance avec appliques de porcelaine de Sèvres. »

Mais s'il y a du bric à brac dans ses meubles, « en fait de bijoux, elle a les pièces historiques les plus enviées. » Ce sont des diptyques très anciens, les ciseaux de Charles IX, « on le croyait pieusement », et « le joyau de la collection, le livre d'Heures de Catherine de Médicis, où tous les tenants et aboutissants de la famille des Valois se retrouvent en miniatures exquises sur vélin, habillés en saints, auréolés, nimbés, splendides [2]. »

Rien d'étonnant alors que la manie se généralise vite, et elle s'est en effet répandue très rapidement. Un collectionneur s'éveille dans toute jolie femme, et ce collectionneur a la passion expansive, exubérante — et pour cause.

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. VIII, *Maisons de tenue recherchée*, p. 209. — Il est inutile de rappeler que le goût du gothique remonte au *Génie du Christianisme*, pour le moins.
2. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, pp. 68, 72, 70.

Devant le moindre objet dont l'archaïsme est authentique, c'est tout un amusant manège d'afféteries, d'enthousiasmes débordants, de pâmoisons babillardes. « Dire que ce dé *a chaussé* le doigt de la dauphine Marie-Josèphe ! » s'écrie une minaudière, fort joyeuse de trouver le dé trop large pour ses doigts en fuseaux » ; et « la femme d'un colonel des gardes lit ses Heures dans un manuscrit aux armes de Diane de Poitiers [1]. »

Qu'il y ait du snobisme en l'affaire, beaucoup de snobisme, c'est par trop évident ; mais ce qui ne l'est pas moins aussi, et ce qu'on ne mettra jamais en assez vive lumière, c'est la force énorme de propagation que ce snobisme a reçu de l'école de 1830. Des succès dramatiques retentissants, surtout la vogue prodigieuse de *Notre-Dame de Paris* [2], assurent aux choses du moyen âge la faveur universelle ; c'est plus que de l'engouement, c'est une manie, une fureur, et qui se prolonge, — par la raison bien simple qu'un mobilier se renouvelle moins aisément qu'une toilette ou un costume. La toque à créneaux, les manches à gigot disparaissent ; disparaissent aussi les pourpoints, les capes à l'espagnole, les feutres à la Rubens : pour une bonne partie l'ameublement reste gothique.

Comme toujours, ce sont les artistes et les hommes de lettres, — c'est-à-dire les romantiques, — qui donnent le ton. Il y a du gothique dans le mobilier de Victor Hugo : lisez la *Vente du mobilier de Victor Hugo* dans l'*Histoire du*

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, p. 216.

2. Sur ce succès inouï, cf. notre étude, *Le Roman historique à l'époque romantique*, livre III, chap. v. On peut affirmer qu'aucune œuvre littéraire n'a plus fait pour le culte du moyen âge. *Notre-Dame de Paris* parachevait ainsi glorieusement ce qu'avait commencé, avec tant d'éclat aussi, le *Génie du Christianisme*. — Victor Hugo eut naturellement pour sa part le goût qu'il avait contribué à mettre à la mode. Il suffit d'une visite au musée de la place des Vosges pour s'en convaincre.

romantisme de Théophile Gautier ; il y en a plus encore dans celui d'Eugène Sue, comme vous l'apprendra le livre de M. Jacques Boulenger sur *les Dandys ; la Mode* enfin vous donnera (1838, 1er trimestre, p. 204) une longue description du cabinet de Roger de Beauvoir ; vous y verrez que ce cabinet est essentiellement gothique ; qu'il contient des panoplies, des bahuts, des vitraux ; qu'il y a surtout une pièce dont le propriétaire ne devait pas être le moins fier, et c'est tout simplement « un missel de 1350 [1]. »

Dans la plupart des ateliers de peinture, au milieu d'un pêle-mêle, d'un fouillis quelquefois inextricable, dominent les choses du moyen âge, ainsi qu'il convient. Chez Jehan Du Seigneur, rue de Vaugirard,

Le plafond laisse voir, dans ses angles obscurs,
De poudreux mannequins, de jaunâtres squelettes,
De gothiques cimiers ; sur deux rangs de tablettes,
Serpente un clair-semé de bosses, d'oripeaux,
De papel espagnol, de médailles, de pots [2].

Volontiers délaisse-t-on le modèle ou le chevalet pour se mettre en quête des « reliques divines du moyen âge ».

1. Cf. sur le même sujet les *Mémoires* de Villemessant, I, p. 162 ; et voir d'après la description d'un appartement vers 1820 (O. Uzanne, *La Femme et la Mode*, p. 112) les changements apportés par la manie gothique. — Mais ici encore, et dans la plupart des cas, il y avait beaucoup de littérature. « Ceux qui éblouissaient les yeux du lecteur par leurs descriptions radieuses d'intérieurs princiers, étaient logés à mauvaise enseigne dans des appartemens que ne voudraient pas habiter aujourd'hui messieurs les bourgeois. Mérimée, Sainte-Beuve, tous les académiciens, comme tous ceux du dehors, ne savaient pas vivre de la grande vie, pas même Lamartine. Je ne sais guère que Victor Hugo, Janin, Beauvoir, Karr, qui comprirent le luxe des étoffes et de l'ameublement. Pour moi, même avant d'avoir de l'argent, j'avais des Gobelins ; comme Tardif, ami de Gillot, j'aurais mieux aimé dîner avec des objets d'art que d'avoir bonne table et mauvais gîte. » A. Houssaye, *Confessions*, II, p. 20.

2. Philothée O'Neddy, *Première nuit, Pandæmonium*. — Le boudoir

et tel novice en peinture a le flair — et les chances — d'un antiquaire de profession.

« Oui, vous avez raison, Mentor, Solon, Phocion, Aristide », écrit un jeune rapin [1] à un ami qui avait dû le gronder sur sa paresse ; « j'aurais pu travailler davantage. Ne croyez pas cependant que j'aie perdu mon temps tout à fait. Si mon pinceau a quelque peu chômé, mes jambes ne sont pas restées inactives. A force de courir les marchands de bric à brac et les antiquaires, j'ai déniché des merveilles, hé oui ! ne souriez pas, de pures merveilles. Vous ne reconnaîtrez plus mon atelier. Les murs sont tapissés de mes trouvailles, bel et bien authentiques, Monsieur, s'il vous plaît. Nous avons des pieux, des épées, des poignards à coquille, des dagues, des mousquetons, une armure complète du XIVe, une bonne demi-douzaine de morions, deux paires de cuissarts. Ah ! l'enivrante émotion que je dois à l'un d'entre eux ! Il était sale, la rouille faisait croûte et relief par endroits, à pleins paquets. Je le frotte, je le fourbis, et à mesure que l'épaisse couche disparaît, voilà des lettres qui se montrent, gauches, maladroites, à la face interne gauche de devant, des lettres

d'Albertus est naturellement d'après le goût de l'époque. Il y a, entassés, pêle-mêle avec une foule d'objets exotiques,

Arquebuses à mèche, espingoles, tromblons,
Heaumes et corselets, masses d'armes, rondaches,
Faussés, criblés à jour, rouillés, rongés de taches ;
Mille objets — bons à rien, admirables à voir ;
Caftans orientaux, pourpoints du moyen âge,
Rebecs, psalterions, instruments hors d'usage...

Théophile Gautier, *Albertus*, LXXVII.

On sait que, dans le voyage qu'il fit en Espagne avec Eugène Piot, Théophile Gautier comptait bien trouver à Tolède « quelques vieilles armes, dagues, poignards, colichemardes, espadons, rapières », et qu'il eut la douleur de constater qu' « à Tolède il n'y avait pas plus d'épées que de cuir à Cordoue. » Maxime Du Camp, *Théophile Gautier*, p. 92.

1. Edgar Goutaric, 1835.

évidemment gravées par une main novice, à la pointe du couteau peut-être ou au poignard : *Jehan* Longue-cuisse, 1432 ! J'aurais hurlé d'enthousiasme !... Trois jours après, autour du cuissart posé sur un chevalet, nous avons dansé une danse de sauvages ; puis chacun des sauvages a enfilé la lourde chose. Par la fressure de tous les lansquenets, il était bien nommé, l'animal ! et il l'avait longue, la cuisse ! Cela nous descendait quelquefois jusqu'au milieu du mollet !...

« .... Vous verrez aussi deux bahuts, qui sont uniques. On ne vous les décrira pas, Monsieur, pour mieux vous donner la démangeaison de venir les voir. N'en sentez-vous pas déjà comme un prurit exquis ? Mais, par Satan, vous respecterez, vous aussi, l'inscription qui les protège : « *Humble remontrance de ne se seoir mie dessus !* »

Tout cela n'est pas mal déjà : on peut faire mieux encore.

« Dans l'intimité du Cénacle », est-il dit dans le *Théophile Gautier* de Maxime Du Camp, p. 42, « on appelait Célestin Nanteuil : le capitaine ; non pas qu'il eût porté la double épaulette d'or et le sabre d'ordonnance ; fi donc ! Entre initiés on n'admettait que les lames authentiques de Tolède, les cottes de mailles de Milan, les poignards ciselés par Benvenuto Cellini ; mais à toute autre arme on eût préféré :

> Notre dague de famille ;
> Une agate au pommeau brille
> Et la lame est sans étui. »

Et en effet Célestin Nanteuil est l'original — légèrement poussé à la caricature — d'Elias Wildmanstadius.

Dans la maison qu'il habite, Wildmanstadius, pas Nanteuil, — poutres sculptées, toit qui surplombe, fenêtres en ogive, carreaux en losange, tremblant au moindre coup de vent dans leur résille de plomb, maison un peu

moderne cependant, puisqu'elle ne date que de 1550 tout au plus et que la pureté toute gothique en est altérée par quelques bossages vermiculés, quelques refends, quelques essais timides de colonnes corinthiennes, où le goût de la Renaissance se faisait déjà sentir, — dans la maison qu'il habite sont rassemblés « les meubles les plus anciens qu'il eût pu trouver » : « de grands fauteuils de chêne à oreillettes, couverts de cuir de Cordoue avec des clous à grosses têtes, des tables massives aux pieds tortus, des lits à estrade et à baldaquin, des buffets d'ébène, incrustés de nacre, rayés de filets d'or, des panoplies de diverses époques, tout ce bagage rouillé et poussiéreux, qu'un siècle qui s'en va laisse à l'autre comme témoin de son passage, et que les peintres disputent aux antiquaires chez les marchands de curiosités. »

On comprend à la rigueur les aigres observations d'Elias Regnault, dans l'*Homme de Lettres* : « La célébrité littéraire a imaginé la grotesque réhabilitation du mobilier moyen âge. C'était une manière facile de se distinguer, et bientôt tout homme de lettres eut son lourd bahut, sa table vermoulue à jambes torses, son étagère appuyée sur des têtes grimaçantes. De vieux plâtres, de vieux cadres, de vieux fauteuils, de vieilles porcelaines, de vieilles tapisseries firent les délices des novateurs de l'époque, et les partisans fanatiques du progrès s'entourèrent de dagues, de pertuisanes, de claymores et de haches d'armes, passées à l'état inoffensif de décorations [1]. »

De l'atelier du peintre ou du cabinet de l'homme de lettres, la passion gothique — *furor gothicus*, disent ceux qui ne l'aiment guère — gagne « les maisons de tenue recherchée », puis le grand public. Balzac l'a maintes fois

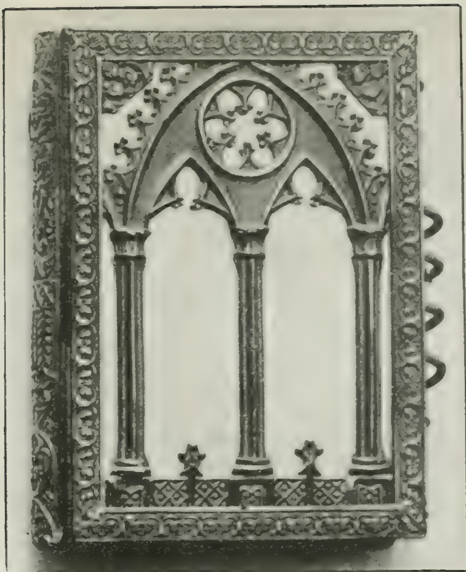
1. *Les Français peints par eux-mêmes*, III, p. 226.

signalée. Fœdora, dans *la Peau de chagrin* (*Œuvres complètes*, XV, p. 92), a un boudoir gothique ; Canalis, naturellement, « vend ses toiles pour avoir des armures, des meubles de la renaissance » (*Modeste Mignon*, I, p. 594); Joseph Bridau (*la Rabouilleuse*, VI, p. 123) a dans son atelier un superbe bahut : et il est longuement question, dans le même roman (p. 185), du mobilier gothique des Rouget [1].

Un jeune ménage s'installe-t-il, il aurait presque honte d'accepter quelques-uns de ces meubles d'une robuste et solide élégance, qui firent l'orgueil de plusieurs générations : mais quel bonheur si l'une des deux familles possède quelque part, dans un vieux château, le moindre bahut à peu près hors d'usage et dont l'unique mérite est d'avoir trois ou quatre siècles d'existence ! Avec quelle sollicitude on l'extrait ! Quels soins à épousseter sa poussière vénérable ! Et comme on sera fier de le faire admirer aux petites amies, dont les mines dépitées et envieuses doubleront encore le plaisir des propriétaires !

«... Cette petite R*** n'est qu'une sotte. N'a-t-elle pas offert un semblant de soirée en l'honneur de deux vieux coffres qu'elle a tirés de je ne sais quel taudis où ils auraient si bien pu continuer de moisir tout à leur aise ? J'ai eu beau m'écarquiller les yeux, il m'a été impossible de découvrir le moindre intérêt dans ces petites horreurs. Mais il fallait entendre les gloussements de quelques vieilles douairières édentées, que les R*** ont certainement obligées de leur bourse ! « Mais c'est exquis, ma mignonne !... Mais c'est délicieux !... Ah ! quels artistes que les ouvriers de ce temps-là !... Quelle pureté de lignes ! quelle finesse !...

1. Presque pas de roman, entre 1830 et 1840, où ne soient rappelés ces habitudes et ces goûts, tantôt pour les approuver, tantôt pour en sourire, et à la lettre on pourrait faire un volume de ces citations.



CARNET DE DAME, DE STYLE CATHEDRALE

EN VERMEIL SUR FOND DE NACRE

(Appartient à Madame Henri Béraldi)

Communiqué par M. Vever



BRACELET AVEC CASSOLETTE, DE STYLE RENAISSANCE ROMANTIQUE

REHAUSSÉ D'ÉMAUX

Composition de Pradier. Orfèvrerie de F.-D. Froment-Meurice.

(Collection Henri Vever)

Ces coffres sont-ils de l'époque de Louis XI ou de celle de Saint-Louis ?... En avez-vous encore beaucoup de cette tournure dans votre château ?... Ah ! comme on serait jalouse de vous, si vous ne méritiez pas tous les bonheurs [1] !...»

Le fait est que les « moyen-âgistes [2] » ou les « médiévolâtres », comme les appelle alternativement notre « flâneur parisien », n'apportent aucune discrétion à satisfaire — et à étaler — leur intempérante manie.

« 10 avril [1835]. — C'était prévu. De la toilette des dames le genre moyen âge passe à la décoration des appartements, de l'extérieur il a sauté à l'intérieur. C'est un progrès, un progrès incontestable. Ah ! que mes contemporains sont drôles ! et que mes contemporaines sont amusantes !

« C'est à qui se disputera l'honneur de faire asseoir ses invités sur des chaises Henri III, devant une table François Ier. On les servirait dans de la porcelaine Charlemagne, si l'on avait pu sauver quelques services du grand empereur, et on vous offrirait du café dans des tasses à la Clovis, si Clovis avait connu l'usage de la divine liqueur !...»

« 15 novembre [même année]. — J'ai passé l'après-midi chez Mme B*** », la « divine ignorante » que nous connaissons. « Elle m'avait dit, la veille : Venez, je vous ménage une surprise. Et la surprise a été de me faire tenir deux heures durant devant un feu d'enfer pour me permettre d'admirer à mon aise deux écrans bariolés de couleurs vives comme des vitraux d'église. Il est vrai qu'ils venaient de l'abbaye de Thélème ! On le lui a assuré, elle le croit, et elle le répète à tout venant... Je ne peux pas dire

1. Mme de G*** à Mme de J***, novembre 1835.
2. C'est aussi le mot dont se sert Balzac, — en supprimant le trait d'union.

que j'aie perdu ma soirée, mais j'aurai de la chance si je n'ai pas une inflammation de peau ces jours-ci. »

« 8 février [1834]. — Mme J*** attend sa délivrance le mois prochain. On s'occupe du berceau. Le père a déclaré que, pour son premier-né, il le voulait à la Marguerite de Bourgogne. Pourquoi ? Bien fin qui le saurait... Il en a parlé à l'archiviste D***, qui lui a assuré qu'il lui procurerait un modèle... Comme tu vas bien dormir, pauvre petit, dans une si jolie couchette !... »

« 8 octobre [1835]. — Encore une surprise de Mme B***. On ne s'est pas moqué d'elle, cette fois. Ses tapisseries sont si authentiques qu'il est à peu près impossible de distinguer ce qu'elles représentent et qu'elles s'effritent toutes les fois qu'on y touche. Il faudra les mettre sous verre... »

Et que d'autres témoignages nous pourrions fournir de cette « fureur gothique » ! Les Elias Wildmanstadius ont pullulé alors et Théophile Gautier n'a fait qu'enregistrer ce qu'il voyait autour de lui.

Dans une saynète inédite [1], un des personnages rendait ainsi compte d'une visite chez un romantique où il avait accompagné un ami :

« Nous entrons, et je me sens tout aussitôt saisi d'un frisson involontaire de terreur. Sur la table et sur la cheminée, des gargouilles me regardent avec d'horribles grimaces. Les murs sont tapissés de pieux, d'épées, de rapières, de dagues, de boucliers, enfin de quoi équiper une compagnie entière d'archers ou de lansquenets. Dans un coin obscur où je ne l'avais pas distingué tout d'abord se tient un chevalier avec son armure complète... A la terreur s'ajoute maintenant le malaise. M. Jehan de Tricastel —

1. *Les Fashionables ou les Goûts du jour*, 1835.

c'est le romantique — nous avance une chaise dont les pieds tordus ne me disent rien qui vaille. Elle a l'air toute vermoulue. Si elle allait s'effondrer !... Je m'assieds avec des précautions infinies. Je suis sur des charbons ardents...

« Le maître du logis qui parle, chose bizarre, la langue que nous parlons tous aujourd'hui, devine mes sentiments, et il daigne me rassurer. « Pour avoir appartenu à un courtisan de Henri III, ces sièges n'ont encore rien perdu de leur solidité... Cette écritoire vous intéresse? Je pourrais prouver qu'elle a été donnée par François Ier à une dame de ses amies... Mais regardez ce poignard. Charles IX le portait le jour de la Saint-Barthélemy. Voudriez-vous le voir de plus près ? Tenez, là, près de la garde, ces petites taches sombres, c'est sans doute le sang de quelque huguenot... Et je ne désespère pas de retrouver l'arquebuse avec laquelle Sa Majesté très catholique s'amusait à tirer sur ses sujets mécréants... »

On dirait une épidémie et elle n'épargne personne. « Les salons se modernisent par l'introduction d'anciens objets d'art : vieux bahuts, figures gothiques allongées, manuscrits à miniatures, vitraux, etc. Ce fut alors, dans les appartemens à la mode, un pêle-mêle de moyen âge et de Renaissance, de meubles piqués des vers, de tapisseries dans lesquelles se logeait la poussière, de vitraux qui empêchaient de voir clair, de commodes incommodes. Grands et menus objets de pierre, de marbre, de cuivre, recouvraient les murailles ; il fallut tout un attirail de dressoirs, de crédences, de consoles, pour supporter des émaux, des bas-reliefs, des verreries[1] ». La mode nouvelle impose « des colifichets moyen âge jusqu'en des vestibules as-

1. Champfleury, *Les Vignettes romantiques*, p. 110.

sombris de verrières, dallés en rosace de cathédrale [1] ». Et s'il faut en croire Champfleury — qui ne partage pas l'engouement de ses contemporains — tout est au gothique dans les maisons, « de la mansarde à la loge du portier ».

On s'habitue à ne voir autour de soi, à ne toucher, à ne sentir que du gothique [2]. C'est par exemple une course ardente après les vieilles tapisseries, les vieilles chasubles et tous les anciens ornements d'église. Une maîtresse de maison qui réussit à en décorer les murs de son appartement ou les dossiers de ses fauteuils est sûre de susciter de bonnes et solides jalousies qui ne désarmeront pas de si tôt. « La petite C*** ne se possède pas de joie. Elle se dilate (il est vrai qu'elle en a un furieux besoin et qu'un peu plus de gonflement ici ou là ne lui messiérait nullement), elle se pavane, elle est d'un ridicule achevé, ce qui ne la change guère après tout. On prétend qu'elle n'est pas sortie de toute la semaine pour ne point manquer de visites et avec les visites l'occasion de faire admirer je ne sais plus quels chiffons crasseux qui lui viennent de je ne sais plus quelle église si vieille qu'elle n'a peut-être jamais existé. Elle y est toujours plantée devant, elle n'en bouge ni jour ni nuit, elle s'y sèche, elle y perdra le peu qui lui reste autour de ses maigres os [3]... »

Chose surprenante au premier abord, les *lionnes* ellesmêmes n'échappent pas à l'engouement général.

« L'appartement de Madame Dureynel mérite les honneurs d'une description. Il se compose de quatre pièces

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. VIII, *Maisons de tenue recherchée*.

2. Cette manie d'imitation des choses du moyen âge n'est-elle pas allée jusqu'au désir de faire revivre les tournois ? C'était au moins l'idée de Roger de Beauvoir, d'après Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, p. 139. Cf. plus bas la note de la page 130.

3. Mme S*** à Mme P***, juin 1836.

décorées dans le style du moyen âge. La chambre à coucher est tendue en damas bleu, et meublée d'un lit à baldaquin, d'un prie-Dieu, de six fauteuils et de deux magnifiques bahuts, le tout en bois d'ébène admirablement sculpté ; des glaces de Venise, un lustre et des candélabres en cuivre doré, des vases et des coupes d'argent ciselés avec un art infini, et deux tableaux, une Judith de Paul Véronèse, et une Diane chasseresse d'André del Sarto, complètent l'ameublement de cette pièce. Le salon est surchargé d'ornements, de meubles, de peintures, de curiosités de toutes sortes ; on dirait une riche boutique de bric à brac ; ce que l'on remarque surtout dans cet amas d'objets divers, ce sont les armes qui tapissent les murs : des lances, des épées, des poignards, des gantelets, des casques, des haches, des morions, des cottes de-mailles, tout un attirail de guerre, l'équipement complet de dix chevaliers. Le boudoir et la salle de bains ont la même physionomie gothique, sévère et martiale. Rien n'est plus étrange que le désordre d'une jolie femme au milieu de ces insignes guerriers et de ces formidables reliques du temps passé : — une écharpe de dentelle suspendue à un fer de lance, — un frais chapeau de satin rose accroché à un pommeau de rapière, — une ombrelle jetée sur un bouclier, — des souliers mignons baillant sous les cuissarts énormes d'un capitaine de lansquenets [1]. »

De Paris bien entendu la contagion gagne la province. On en trouvera plus loin des preuves inédites. En attendant, voici ce que dit Balzac (*Œuvres complètes*, VI, p. 395, *la Muse du département*) :

« Une fois posée en femme supérieure, Dinah (de la

1. *La Lionne*, par Eugène Guinot, dans *Les Français peints par eux-mêmes*, II, p. 10.

Baudraye) voulut donner des gages visibles de son amour pour les créations les plus remarquables de l'art, elle s'associa vivement aux idées de l'école romantique... Aussi devint-elle moyenâgiste. Elle s'enquit aussi des curiosités qui pouvaient dater de la renaissance et fit de ses fidèles autant de commissionnaires dévoués... Elle acheta de fort belles choses en Nivernais et dans la Haute-Loire. Aux étrennes ou le jour de sa fête, ses amis ne manquaient jamais à lui offrir quelques raretés... Au bout de cinq ou six ans, l'antichambre, la salle à manger, les deux salons et le boudoir que Dinah s'était arrangés au rez-de-chaussée de la Baudraye, tout, jusqu'à la cage de l'escalier, regorgea de chefs-d'œuvre triés dans les quatre départements environnants... Ces merveilles, sur le point de revenir à la mode, frappaient l'imagination des gens présentés, ils s'attendaient à des conceptions bizarres et ils trouvaient leur attente surpassée en voyant à travers un monde de fleurs ces catacombes de vieilleries comme chez feu du Sommerard, cet *Old Mortality* des meubles ! » Et naturellement ces « merveilles » sont d'éternels prétextes à « tirades sur Jean Goujon, sur Michel Columb, sur Germain Pilon,... sur les placages vénitiens, sur Brustolone, le Michel-Ange du chêne vert ; sur les XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, sur les émaux de Bernard Palissy, sur ceux de Petitot, sur les gravures d'Albrecht Durer, sur les vélins enluminés, sur le gothique fleuri, flamboyant, orné, pur », c'est-à-dire qu'il arrive souvent à la conversation d'être en harmonie avec le cadre[1].

Il arrive aussi que l'acquisition des précieux objets est cause de scandale : des âmes violentes et ingénues crient à

1. Il n'est pas jusqu'à ce brave homme d'abbé Birotteau qui n'ait des meubles gothiques (*Le Curé de Tours*, VI, p. 51). Cf. encore *Les Paysans* (XIV, p. 381), etc.

la profanation. Lisez plutôt cette lettre, écrite en 1836, par un Lyonnais, le même qui saluait avec tant de satisfaction l'avènement de la toque à créneaux et qui traitait si cavalièrement les classiques. Son humeur bougonne et son vocabulaire un peu plus que familier s'y étalent sans contrainte.

« Vous n'avez pas idée de la profondeur de stupidité, d'idiotie, de pignouflardisme, où peut atteindre l'esprit traditionnard, routinolâtre et, pour tout dire d'un mot, bourgeois ! Vrai, c'est odieux, c'est humiliant ! et il y aurait de quoi vous faire... » ici un mot, fort expressif à la vérité, mais qu'il faut bien remplacer par un synonyme affaibli, — « c...racher sur toute cette dégoûtante et turpide partie de l'humanité. Je comprends qu'un véritable artiste puisse crever de rage...

« Vous connaissez Mme de L***. Vous savez quelle finesse, quelle grâce, quel charme et quel esprit dans ses moindres gestes, ses moindres paroles, ses plus minimes reparties. C'est une ensorceleuse et elle n'a certes pas volé son surnom de « magicienne ». Elle est naturellement romantique. Le contraire eût été dommage, mais le contraire, c'était l'impossible. Son salon est une merveille. C'est de beaucoup le plus original de cette ville de Lyon, dont l'épais encroûtement serait trop difficile à décrire. Son salon, c'est une physionomie, c'est une personnalité, c'est elle...

« Il abonde naturellement en tous ces menus objets que le romantisme a mis à la mode, ou mieux, dont il nous a découvert la beauté : car Mme de L*** a une âme, un flair de collectionneur, et une chance inouïe ! C'est à n'y pas croire, c'est prodigieux ! Elle est comme un aimant qui attirerait à lui toutes les choses précieuses. Si vous connaissiez sa collection de buires et d'émaux ! C'est à se

mettre à genoux devant !... J'ai permission d'y aller faire mes dévotions une fois par semaine...

« Depuis l'an passé, elle s'est mise à réunir des chasubles, des chapes, des nappes d'autel. Son merveilleux génie l'a servie comme d'habitude, et elle a huit pièces authentiques, qui feraient envie à plus d'un antiquaire de profession. Nous en avons l'état civil, je vous en fais grâce, mais soyez sûr que toutes les huit sont de pures merveilles.

« L'autre jour je rencontre Mme de L*** chez une de nos amies communes, que vous connaissez du reste, Mme D***. Je tombai au beau milieu d'une conversation si animée, si vive, que j'allais battre en retraite, par discrétion, quand Mme D*** m'interpelle joyeusement :

— Que vous arrivez donc à propos ! Valentine va vous régaler d'une petite histoire que je lui laisse le plaisir de vous détailler, parce qu'elle en fut l'occasion et la victime ».

« Mme de L***, très excitée, frémissante, l'air d'être exaspérée et tout à la fois de ne pouvoir réprimer de folles envies de rire, me conte la scène aussitôt.

« Elle avait reçu la visite l'avant-veille d'une vieille dévote, Mme d'A*** ; je vous la nomme, quoique vous ne la connaissiez pas, pour que vous soyez en mesure de lui vouer dès maintenant le profond mépris qu'elle mérite. Le malheur avait voulu que la dévote allât s'asseoir justement tout près d'un petit guéridon où s'étalait une magnifique chasuble, arrivée le matin même. Un propriétaire est toujours tenté de faire valoir ce qu'il possède, et Mme de L*** est, de ce côté, furieusement propriétaire. C'est son unique travers. Dans l'espèce il est excusable.

« La vieille ne levait pas les yeux de dessus le drap d'or bariolé de fleurs aux nuances doucement fanées ; et sa

mine, fort peu aimable d'habitude, se renfrognait, ce qui devait la faire ressembler à une vieille guenon. Elle demande enfin :

— N'est-ce point là une chasuble ?

— Parfaitement, Madame, et une chasuble authentique. Elle vient de l'abbaye de...

— D'où qu'elle vienne, ce ne devrait pas être ici sa place », réplique la mégère de sa voix la plus aigre, en lui coupant la parole. Et la voilà lancée dans une philippique des plus désagréables contre les habitudes contemporaines. On ne respectait plus rien ! On profanait tout ! C'était l'abomination de la désolation !... Mme de L*** était stupéfaite. Elle la laisse dire. L'autre brusque sa jérémiade, se lève avec dignité ; Mme de L*** la raccompagne, et de sa voix la plus candide : « Je vous remercie, Madame, de vos charitables conseils ; ils seront immédiatement suivis. Je dois recevoir bientôt un voile de calice qu'on m'assure être adorable. Je pense que vous me ferez l'honneur de venir l'admirer ; puis, nous irons ensemble l'offrir à l'abbé F***, en votre nom, et en souvenir d'une de ses plus indignes pénitentes ». La vieille a failli se trouver mal. Il faut savoir que les mauvaises langues prêtent à Mme d'A*** et à l'abbé F*** des relations qui n'auraient eu autrefois rien de canonique.

« Ne trouvez-vous pas que la vieille harpie n'avait que ce qu'elle méritait ?... » etc. Il est inutile de reproduire la suite, sans aménité aucune pour « la vieille sorcière ».

On imagine bien que les livres ne pouvaient pas ne pas suivre la mode. Composition, reliure, ornementation en furent directement inspirées de l'art gothique. « De même que les Bibles du moyen âge, les manuscrits d'Aloysius Bertrand — dit Champfleury dans ses *Vignettes romantiques,* p. 212, — étaient rehaussés de rubriques rouges et

bleues, illustrés de lettrines avec des figures cabalistiques sur les marges » ; et beaucoup de livres d'alors ressemblent aux manuscrits d'Aloysius Bertrand, ou à ceux qui garnissent la bibliothèque d'Elias Wildmanstadius, tous « sur vélin, aux coins et aux fermoirs d'argent, à la reliure de parchemin ou de velours », avec des frontispices en images, des marges pleines de fleurons, des majuscules ornées aux commencements des chapitres, et des enluminures qui représentent de raides figures de saintes aux cils d'or et aux prunelles d'azur, de beaux anges aux ailes blanches et roses, ou des diables et des dragons affreux, tandis que le texte est en bonne gothique ligaturée et le titre en grandes lettres rouges.

« La gentille espiègle » qui savait si bien rendre ses ironies à « l'ironiste parisien », Mme S***, aura pour ses étrennes du 1er janvier 1835 un livre d'Heures « avec de belles enluminures gothiques », — qu'elle laissera sans nul doute ostensiblement traîner sur une des tables de son salon : — et voici ce qu'un imitateur des Jeune-France rêve d'offrir à sa maîtresse :

«... Enfin, mon cher Gaston, il faut que je vous demande vos conseils pour une idée qui m'est venue.

« Vous savez si Madeleine est férue de la mode et si elle est heureuse d'avoir sur elle ou chez elle tout ce qui se fait de mieux d'après le goût du jour. » Nous le voyons en effet, Madame Madeleine a porté des manches à gigot et des toques à créneaux, elle s'est « ceinturée d'aumônières, » quelques-unes de ses robes ont été tailladées de crevés de toutes nuances, deux ou trois bahuts ornent sa salle à manger et son salon, il y a même chez elle des écrans et des verrières « comme dans un château féodal, » en un mot son mari — qui paraît avoir été un homme de goût — l'a comblée, littéralement. Dès lors que pour-

rait-on bien lui offrir ? Notre amoureux a cherché. Un livre d'Heures ? Cela commence à devenir « banal, » — remarquez le mot, — et d'ailleurs ne serait guère de circonstance. Un bijou moyen âge de chez Froment-Meurice ? Elle en a déjà plusieurs, et puis c'est à la portée de tout le monde. Mieux vaudrait quelque chose de plus personnel, quelque chose qu'elle serait seule à avoir. Il lui donnera donc « les poésies de M. de Musset, » qu'ils ont lues souvent ensemble — et dont ils ont pratiqué les leçons, — mais ces poésies auront « une enveloppe particulière. » dont suit la description :

« Je voudrais que la couverture fût en cuir de Cordoue bien fauve, bien riche de ton, comme vous dites, et qu'il y eût à chaque coin un triangle d'or. Le titre du livre serait en belles lettres gothiques flamboyantes de rouge, comme je vous ai entendu dire maintes fois, et par-dessous le titre je voudrais une image, j'entends une image en couleurs, où le bleu, le rouge et l'or domineraient. Par-devant un castel aux tourelles effilées, un chevalier casque en tête et plumes flottantes part pour la guerre ; il est déjà sur son palefroi et à-demi couché sur la selle il embrasse une dernière fois sur la bouche sa dame en hennin pointu, à qui par derrière un jeune page incliné baise amoureusement la main. Voyez-vous bien cela ? Quel effet croyez-vous que l'image produirait ? Voudriez-vous vous charger du dessin [1] ? » etc.

Si « l'enveloppe » a été exécutée, Madame Madeleine aura eu un fort joli volume, et elle en aura sans doute d'autant plus admiré « la couverture » que cette couverture était doublement symbolique

Confiné d'abord aux livres de luxe, le genre moyen âge

1. Louis A***, 4 décembre 1836.

se vulgarisa, au point de devenir aussi banal qu'un cadeau de livre d'Heures, pour parler comme l'ami de Madame Madeleine. La reliure « à la cathédrale » notamment semble avoir obtenu toutes les faveurs du public. Nous avons sous les yeux un exemplaire des étiquettes qu'une « école des Sœurs de Saint-Vincent, » de Paris, avait l'habitude de coller sur la garde intérieure des volumes par lesquels elle récompensait, à la fin de l'année, les travaux de ses modestes élèves. Nous y apprenons que, « le 29 août 1850, M[lle] Louise François, de la classe de sœur Antoinette, » a mérité le premier prix de récitation, et nous y voyons surtout que le dessin de ces étiquettes était romantique et « à la cathédrale ».

II

Une pareille époque devait être l'âge d'or des collectionneurs : ils abondèrent.

On connaît les noms de Sauvageot, de du Sommerard, de Piot. « Eugène Piot — dit Maxime Du Camp (*Théophile Gautier*, p. 91) — possédait pour tout ce qui concerne « les objets d'art et de curiosité », ainsi que disent les catalogues de l'hôtel des ventes, une instruction précise dont la sûreté n'était jamais en défaut. Il pouvait ignorer que Pandolfo Malatesta fit assassiner le comte Ghiazzolo dans le château de Roncofreddo, mais il connaissait certainement le nom de son armurier, la forme de son épée et la devise qu'il avait fait graver sur la lame. Dans diverses circonstances, il a donné preuve d'un savoir spécial dont on est resté surpris. »

Et l'on se laisse envahir d'autant plus aisément par la

redoutable manie qu'elle est pour l'heure plus facile à satisfaire. Les morceaux les plus rares, les pièces les plus précieuses peuvent s'obtenir à des conditions dérisoires. Au moins en province. d'après Balzac (*Œuvres complètes*, VI, p. 395, *la Muse du département*), « ces antiquités coûtaient alors beaucoup moins que des meubles modernes. » Un M. Gentil-Descamps a sa maison « pleine de bahuts, d'ustensiles de ménage. de sceaux historiques, etc., » et il a eu tout cela « pour rien. » gémit Challamel dans un soupir de regret (*Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 147). Ç'a été aussi la chance d'un ami de notre « flâneur ». Sa maison est un musée véritable, à faire envie à un musée officiel. Une fois par semaine, les portes s'ouvrent à quelques rares invités. amis ou connaisseurs de choix. et, « sous le regard orgueilleux à la fois et attendri du maître de céans, la petite troupe défile devant les vitrines prudemment closes ou les armures solidement attachées, avec force exclamations où il entre un dizième d'émotion véritable et quatre dizièmes de jalousie, le reste étant donné à la nécessité de suivre la mode et de se montrer poli. »

Simple affaire de mode en effet, pour l'immense majorité du moins, que ces manifestations d'enthousiasme. et il n'y a guère là qu'une des formes de l'éternel snobisme. Mais c'est justement aussi ce qui, à notre point de vue, est significatif. On n'aime pas ce qui est beau, fin, distingué ; on aime tout ce qui sent son moyen âge et son gothique. Le XVIII[e] siècle est méprisé ou peu s'en faut. « Mais que d'un recoin de château on exhume un bahut gothique. ou des tapisseries mangées aux vers, ou des tableautins médiocres d'un temps lointain, on leur fait honneur et fête. Tout le succès de la galerie de Crawford l'Américain vient de son luxe d'antiquailles, et encore eussent-elles été plus célébrées si leur propriétaire fût mort plus tard : elles

perdirent d'être dispersées en 1819, au début de la passion romantique. On allait chez lui revivre en la compagnie des contemporains de Bossuet, en remontant de là jusqu'à Louis XI, « le vilain homme de roi. » A visiter ce petit musée, on garde, comme Mme de Rémusat, « l'impression inoubliable d'avoir parcouru en deux heures trois siècles entiers » ; et de son côté le receveur général de la Seine, Lapeyrière, est assuré de susciter des jalousies féroces pour posséder « la pendule authentique — juge-t-il — de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois [1]. »

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le flair, les loisirs, les ressources et les connaissances d'un collectionneur. Au reste, tout le mobilier de tout le moyen âge aurait-il suffi à calmer « la fureur gothique » du temps ? Et puis, combien y avait-il alors de par le monde, c'est-à-dire dans la société mondaine, de gens capables de distinguer l'authentique de ce qui ne l'était point ? Enfin, à ce moment comme encore aujourd'hui, « l'imitation » ne procurait-elle pas au plus grand nombre les mêmes plaisirs que les originaux ? On « fabriqua » donc du gothique, comme on avait la veille fabriqué du gréco-romain. A la vérité l'on y réussit assez mal tout d'abord. Il se commit des erreurs et des confusions divertissantes ; on mêla tous les genres et tous les styles, comme le faisait observer le rapporteur général de l'Exposition de 1834. Mais les artisans se familiarisèrent vite avec le « goût nouveau, » et les Senlis, les Riballier, les Tagini, les Mombro furent bientôt en état de pourvoir abondamment leur clientèle de meubles suffisamment gothiques pour donner l'illusion qu'ils l'étaient réellement et tout à fait.

Les vrais connaisseurs ne s'y trompent pas, bien entendu.

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. VIII.

Ce n'est à leur sens que « cacophonie et galimatias ». Mais où donc la production industrielle, « forcée tout à coup, sollicitée par les enrichis du beau monde, » trouverait-elle le temps de soigner ce qu'il faut livrer en hâte ? « Si quelques seigneurs difficiles exigeaient en ces travaux l'intervention d'un architecte et l'adjonction de capacités, les plus pressés choisissaient au hasard des confections ce qui leur paraissait devoir meubler somptueusement l'hôtel tout neuf terminé de l'avant-veille. M. James de Rothschild a consulté Berthault pour l'aménagement de son hôtel de la rue d'Artois ; J. Laffitte a eu Hittorff ; une comtesse très anonyme et très notée a eu Bélanger. Mais du jour au lendemain, M. Barillon a acquis des coquetteries suffisantes à son esthétique naïve. Achetés le matin, les meubles arrivaient le soir, et dans la semaine il ne manquait au logis de la Chaussée d'Antin qu'un peu d'harmonie et de simplicité [1]. »

Et que de Barillons alors dans la bourgeoisie !

«... Voulez-vous maintenant quelques nouvelles ? Vous plairait-il vous égayer un peu ? Or donc écoutez.

« La bourgeoisgentilhommerie des P*** vous est bien connue. Depuis que le père de la petite P*** a fermé sa boutique et fait gratter son nom de son enseigne, ça vous prend des airs de duchesse et de marquis !... On leur a dit qu'on ne voyait que meubles gothiques dans les meilleures maisons, ils ont voulu avoir, eux aussi, un ameublement gothique. Mais ils se sont trop pressés. N'ont-ils pas crié par-dessus les toits qu'en trois mois, à force de courir la Champagne et l'Orléanais, ils avaient découvert des merveilles ?... Il faudrait les entendre, lui avec son rire épais, elle avec ses minauderies, vous dire :

1. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, p. 206.

« Vous ne vous figurez pas les trésors qu'il y a encore dans les gentilhommières de province. Mais il faut savoir les découvrir, et quand on les a découverts, eh ! eh ! il faut y mettre le prix. » Le flair des P*** ! Le bon goût des P*** ! Vous étiez-vous jamais douté de cela ?...

« Ils méritaient une leçon, ils viennent de la recevoir...

« La semaine dernière, ils réussissent à avoir Mme de F***. On lui avait assuré qu'elle serait seule et elle tombe dans une cohue. La petite P*** minaude aussitôt : « Madame la baronne voudrait-elle me donner son avis sur un dressoir qui vient de m'arriver ? Nous l'avons déniché au château de... Bon ! Voilà que le nom m'échappe : mais mon mari vous le dira. Je serais si heureuse d'avoir l'approbation de votre goût. »

« On fend la foule, on va au dressoir. Mme de F*** l'examine. « Parfaitement, Madame, c'est du bon Riballier. J'en ai offert un tout pareil, le mois dernier, à mon intendant qui mariait sa fille, et si vous l'avez payé plus de trois cents écus, vous l'avez payé trop cher [1]. »

On cite en effet des industriels qui, de concert avec des antiquaires, gagnent d'assez jolies fortunes à faire de ce vieux-neuf, au vu et au su de tout le monde ; et de naïves bourgeoises se pavanent, avec des rengorgements de vanité satisfaite, parmi des meubles tordus, disloqués, boiteux, percés de trous comme des écumoires, extraits, leur a-t-on affirmé, de quelque vieux château ou de quelque ancienne abbaye, et qui viennent en droite ligne des ateliers de M. X*** ou de M. Z***, commerçants notables, qui paient patente, pour les fabriquer, au gouvernement de Louis-Philippe.

Au milieu même de tout cet artificiel, c'est d'ailleurs en

1. Julien d'A*** à Mme de T***, 12 avril 1836.



RELIURE ROMANTIQUE

Appartient au Musée des Arts décoratifs

général le désordre, la confusion — et les sottises — dont s'accompagne d'ordinaire l'ignorance. Dans la même salle à manger, des chaises Henri III voisinent fâcheusement avec une table qui n'est d'aucune époque ni d'aucun style, et en guise de tables de nuit des bahuts « genre XIVe siècle » flanquent sans pudeur un lit du plus pur Louis XVI[1].

Il n'est pas jusqu'aux plus humbles choses. où la fâcheuse manie n'exerce impitoyablement ses ravages Dans les couvents et les maisons d'éducation, le dessin d'après l'antique est toujours florissant : mais les tableaux ingénus qu'on offre aux parents à l'occasion de leur fête. « Œdipe et sa fidèle Antigone, » « les Adieux d'Hector et d'Andromaque, » « Iphigénie marchant à la mort, » « le vieil Homère s'appuyant sur l'épaule d'un petit garçon, » s'encadrent désormais dans des baguettes agrémentées de dessins gothiques.

Un père de famille écrit avec une simplicité et une candeur délicieuses[2] : « Les progrès de notre petite Louise sont remarquables : c'est surtout pour le dessin qu'elle est supérieurement douée, selon les propres expressions de sa maîtresse. Elle travaille en cachette à un crayon qui a bien la mine d'être fort beau. » inoffensif jeu de mots dont ne s'est pas aperçu l'excellent homme : « c'est Enée emportant son père à travers les flammes. Elle l'offrira à sa maman pour sa fête, le 12 septembre. Ma femme sera bien heureuse. » Et pour que rien ne manque à ce bonheur si discrètement préparé, on a commandé un cadre digne du tableau, « une folie » ; mais « que ne ferait-on pas pour sa femme et sa fille ? » On a donc été

1. Edgar G***, 1835, après une visite à la nouvelle installation de son ami, Antoine N***.
2. Théophile V***, 1839.

chez un des meilleurs ébénistes du faubourg Saint-Antoine, et on a choisi un cadre « genre gothique » ; « il paraît que ça se fait beaucoup aujourd'hui. » Au milieu de la baguette du bas, qui sera « très large, » il y aura un bel écusson, « soutenu par un lévrier de chaque côté, » et dans lequel seront gravées, « en belle gothique, » les initiales de la mère et de la fille, tandis « qu'au centre de la baguette du haut » s'étalera un superbe motif représentant « une cuirasse surmontée d'un cimier. » Eclectisme touchant, encore qu'assez inattendu.

Hâtons-nous maintenant d'ajouter que, dans les milieux de culture distinguée, le « goût nouveau » a été aimé avec sincérité, pratiqué avec intelligence. On essaie de reconstituer quelques parties de sa maison sur les parties correspondantes des habitations seigneuriales ou princières d'autrefois, et quelques-uns de ces essais semblent avoir été particulièrement réussis.

La duchesse de Dino écrit dans sa *Chronique* (II, p. 26), à la date du 10 mars 1836 : « J'ai été, hier, avec la duchesse de Montmorency, au bal de Mme Salomon de Rothschild, la mère. C'est la maison la plus magnifique que l'on puisse imaginer, aussi l'appelle-t-on le temple de Salomon ! C'est infiniment supérieur à la maison de sa belle-fille, parce que les proportions sont plus élevées et plus grandes ; le luxe y est inouï, mais de bon goût, la Renaissance pure, sans mélange d'autres styles : la galerie surtout est digne de Chenonceaux, et on aurait pu se croire à une fête des Valois...

« ... La salle à manger est comme une nef de cathédrale. »

Juge-t-on encore à peu près impossible de se procurer des meubles authentiques pour une pièce de son appartement, tout en ayant le désir vif de mettre autour de soi le plus de choses possible du « genre moyen âge » : on

n'hésite pas à faire copier par d'habiles artisans d'authentiques modèles, — sans songer jamais à faire passer la copie pour l'original, — et l'on compose ainsi des ensembles, encore un peu fantaisistes sans doute, mais qui ne sont pas dépourvus d'harmonie. C'est ce qu'ont fait les R*** dans leur château des environs de Reims, à l'occasion des fiançailles de leur fils aîné. On a attendu cette fête de famille pour inaugurer une salle à manger gothique, dont les fils R***, très épris de romantisme, avaient eu la liberté de combiner eux-mêmes les moindres détails et de diriger l'installation. Et un des convives nous a laissé une description du « chef-d'œuvre. »

La salle était fort grande, « presque digne d'un castel ou d'une abbaye ». Pour y accéder, en guise de porte une large baie fermée par une lourde tapisserie que peuvent maintenir ouverte, au lieu d'embrasses, deux grosses chaînes avec, à chaque bout, une masse d'armes hérissée de pointes d'acier. Au plafond, très élevé, de belles et larges solives carrées, bien apparentes, sans ornement, qui viennent s'encastrer dans une espèce d'encorbellement à petites moulures, parsemé d'écussons gothiques. Des fenêtres en ogive, géminées, élancées et étroites, surmontées de trèfles et couronnées d'une fine rosace, avec des vitraux comme des verrières de cathédrale, et où sont représentés les divers travaux des champs, et particulièrement la culture du blé. Sur les murs, de grandes tapisseries qui figurent les principaux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc, et dans l'intervalle des tapisseries, d'étincelantes panoplies gothiques. Une cheminée monumentale, où l'on a sculpté un « Roland mourant à Roncevaux » ; et devant le foyer, deux landiers énormes dont un lévrier accroupi forme le pied et dont la tête représente un faucon au repos Le long des murs, partout des crédences, des bahuts aux

lourdes ferrures, des « formes » ou bancs divisés en stalles, le tout orné de fines sculptures : cloîtres, abbés mitrés, moines, châtelaines à hennin, guerriers armés et casqués, etc. Mais laissons la parole au convive :

« On avait déjà beaucoup parlé de « la fête gothique », comme nous disions entre nous ; elle a encore surpassé notre attente. Vraiment il serait difficile de trouver à Reims et peut-être ailleurs des gens d'un goût plus sûr et plus exquis que ces R***. C'est admirable tout simplement. Soyez sûr qu'à Paris on n'aurait pas eu mieux.

« Je vous ai décrit à peu près la salle, » c'est la partie de la lettre que nous venons de résumer. « La fête a été digne du cadre, et l'ensemble a été quelque chose de merveilleux, d'unique.

« Figurez-vous deux longues tables réunies à l'une de leurs extrémités par une table transversale, et au milieu de cette dernière, deux chaises à dais ou à baldaquin, vraiment superbes, découpées, ajourées comme une dentelle : c'étaient les places des deux fiancés. Les autres chaises étaient à dossier très haut, avec de fines sculptures également, et d'un travail, d'un fini admirables. Le fils cadet de la maison, que j'avais pour voisin, m'a confié que c'était lui qui les avait dessinées, et qu'il avait choisi le sujet qu'elles avaient toutes les vingt-quatre dans leur dossier.

— Je ne vous énumérerai pas ces sujets, m'a-t-il dit ; mais ils sont tous tirés de la littérature ou de l'histoire des XIIIe, XIVe et XVe siècles, et tous exécutés en style du XVe. Celle où vous êtes assis représente Louis XI en son château de Plessis-lès-Tours, et sur la mienne c'est Charles d'Orléans écrivant ses poésies dans sa prison... »

« Il paraît d'ailleurs que, exception faite des sujets proprement dits de sculpture et de tapisserie, tout le reste

est la reproduction de modèles authentiques empruntés aux plus célèbres abbayes ou aux plus illustres castels. Cîteaux, Fontevrault, Chantilly, Pierrefonds. que sais-je encore ? Je ne suis pas archéologue…

« La salle était éclairée par un magnifique lampesier en fer forgé, qui supportait une centaine de bougies sur trois rangs concentriques, et il y avait, de deux en deux places, un joli héron de bronze en style héraldique. qui servait de flambeau.

« Au milieu de la salle, entre deux longues tables et sous le lampesier, on avait à la mode du moyen âge placé un buffet. Il était couvert des plus belles pièces d'orfévrerie de la maison et de pâtisseries de toute sorte. Quatre pages en costume du XV[e] siècle circulaient autour du buffet, d'où ils partaient pour offrir aux convives les divers mets du festin ; et ils sont venus à la fin du repas verser d'une aiguière dans un bassin de l'eau parfumée sur les mains des hôtes de M[me] R*** ».

Et l'intarissable et lourd conteur de poursuivre son dithyrambe de commissaire-priseur. Il y avait des hanaps, dans lesquels on a bu sans doute de l'hydromel et de la cervoise ; il y avait des drageoirs ; il y avait de la vaisselle plate ; les gravures de l'argenterie étaient toutes gothiques. etc., etc.

La fête a dû être belle. incontestablement ; elle aura ravi d'aise ceux des invités qui étaient romantiques. — et ils l'étaient tous probablement.

III

« On commence par la salle à manger, et l'on finit par le château », observait judicieusement le père d'un

Jeune-France. C'est en effet le rêve que *Notre-Dame de Paris* a dû faire fleurir alors dans plus d'une cervelle.

De Beaugency, où il se repose des fatigues de l'étude du droit en lisant et relisant le roman de Victor Hugo, un jeune romantique écrit à un de ses amis pour l'inviter à venir causer avec lui de « l'édifice gothique » qu'il rêve de faire élever à la place de sa maison de campagne, et dont l'exécution ne laissera pas d'être assez ardue. « Car je n'y veux rien qui ne soit authentiquement gothique[1]. Il m'importe peu qu'on rencontre dans ma maison des détails qui auront peut-être été séparés dans la réalité par un ou deux siècles, pourvu qu'ils soient beaux et qu'ils me plaisent. Ainsi donc nous aurons des créneaux et des mâchicoulis, un petit donjon où flottera ma bannière, et des tourelles aux quatre coins, de toutes mignonnes tourelles, avec des poivrières effilées, d'où je pourrai guetter l'arrivée de mes invités et de mes amis...

« Pour l'intérieur, je serais content si quelque châtelaine, brusquement ressuscitée, avait la sensation de se trouver chez elle et de vivre parmi les objets qui lui furent autrefois familiers. Aux fenêtres en ogive, hautes et étroites, des verrières avec leurs délicates résilles de plomb ». — Ce jeune homme devait être plus familier avec Victor Hugo et Théophile Gautier qu'avec Cujas ou Justinien : tout ce passage est plein de réminiscences des *Jeune-France*, qui venaient justement de paraître. — « Sur les

1. A notre avis, rien ne révèle mieux que cette lettre l'incohérence naïve et l'étrange mentalité de l'époque. Voilà un jeune homme qui exprime la volonté qu'on vient de voir, et qui finit par demander les adresses des artistes capables de lui bâtir un château « authentiquement gothique » et de le fournir de meubles « authentiquement gothiques » aussi. On ne pratique pas plus ingénument la plus complète contradiction.

murs, de lourdes tapisseries à dessins héraldiques et, dans les intervalles, des pieux, des dagues, des épées, des haches d'armes, des arquebuses et des pertuisanes. Partout des coffres massifs, des bahuts en chêne, luisants et sculptés, des sièges à dossier, hauts et raides comme des dressoirs, et des cheminées monumentales, dont le vaste manteau puisse abriter toute une famille autour d'un tronc d'arbre qui flambe joyeusement tout entier », etc., etc.

Rien n'est oublié. Pièces et mobiliers y afférents, armoires, crédences, bancs en chêne massif, lits à colonnes, tout est noté, étiqueté avec une scrupule diligence. Pas un seul souvenir de lecture qui n'ait été mis à profit. L'intoxication littéraire — ou romantique — est complète. Et la « longue missive » de se terminer naturellement par l'inévitable demande : « les adresses, s'il vous plaît, des artistes capables de me seconder ».

Le moyenâgeux édifice profila-t-il jamais sur le ciel de l'Orléanais « sa silhouette dentelée et triomphante »? Nous l'ignorons tout à fait. Mais, ce que nous savons bien, c'est que le cas du naïf jurisconsulte en herbe de Beaugency n'est pas un cas isolé, et que la fièvre de la « bâtisse romantique » acquit alors une violence singulière.

Comme pour la toque à créneaux, et pour les mêmes raisons sans doute, ce sont les grandes familles qui donnent l'exemple.

« Cette Geneviève est-elle heureuse d'avoir un amour de mari comme le sien ! Il va lui faire bâtir un pavillon gothique, un tout petit pavillon, avec tourelles, poivrières, créneaux, enfin toutes les choses qu'on voit en un château féodal. Nous irons l'inaugurer à la prochaine saison. On jouera à la châtelaine, on aura de belles robes traînantes, des aumônières, des pages, des lévriers... Notre

bonheur sera complet si vous pouvez être des nôtres[1] », etc.

« Pardon de vous quitter si vite », écrit Mme d'A*** à Mlle de L***, le 3 septembre 1837, « mais vous savez qu'à cette époque de l'année je suis toujours follement occupée... Et puis, et puis (à vous je peux bien confesser toutes mes faiblesses), je ne peux pas m'arracher de la vue de mes petites tourelles. Elles grandissent un peu tous les jours, elles s'effilent... Mon Dieu ! comme elles vont être jolies !... Vous savez que celle de gauche s'appellera de votre joli nom d'Alice[2]... »

Et la bourgeoisie imite les grandes familles.

« Les C*** vont passer des vacances délicieuses, à ce qu'ils disent. Ils se reposeront, le père des fatigues de son prétoire, la mère des tracas de son salon, et leurs enfants de la paresse de toute l'année, dans un château, pardon, dans un castel gothique, entendez, restauré à la gothique. On m'a invité à aller l'admirer. C*** étant parfaitement ignorant de tout ce qui n'est pas le code, leur castel gothique doit être joli ! Ils auront flanqué de tourelles et de clochetons quelque affreuse et lourde masure... Enfin nous verrons bien[3] ».

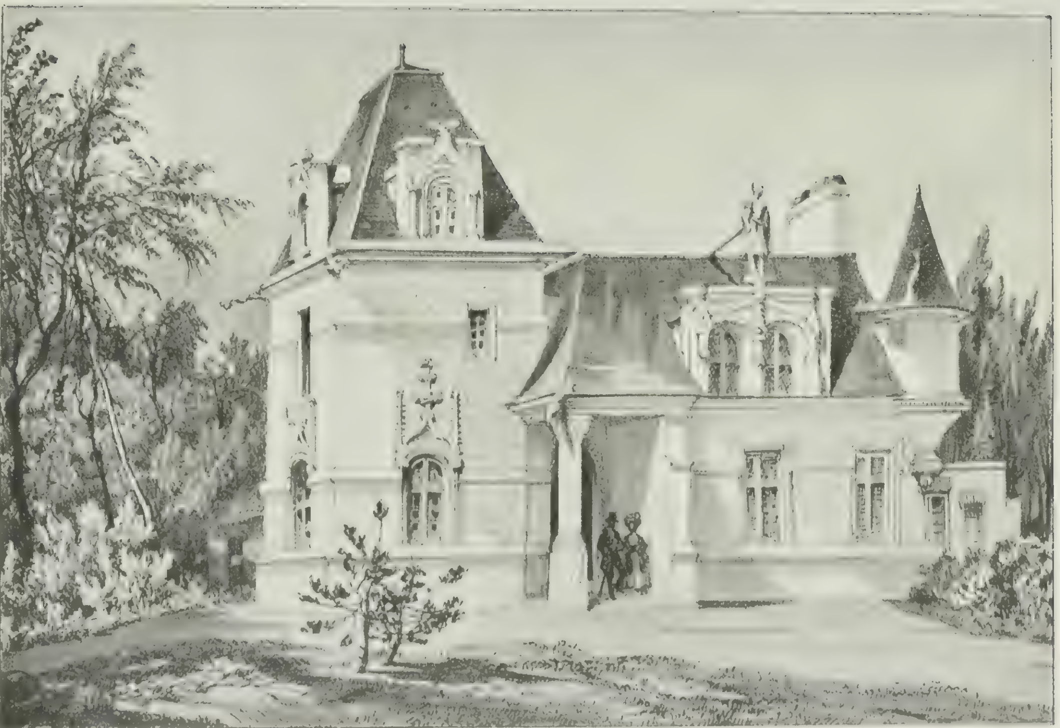
Il avait donc bien raison, notre « flâneur parisien », d'écrire dans son *Journal*, à la date du 8 juin 1834 :

« C'est une épidémie décidément, nous nous moyenâgisons à force. Après la toilette et les bijoux, ce devait être le tour de l'habitation ; le voilà arrivé. Nous avons eu des salles à manger gothiques, des parloirs gothiques, on

1. Germaine de N*** à Madeleine de B***, 6 avril 1835.

2. Dans la dizaine de lettres que nous avons lues de Mme d'A***, il est toujours, encore qu'assez brièvement, question du « manoir ». Mlle de L*** devait avoir reçu une éducation très soignée. Sa correspondante lui demande souvent des conseils, et elle lui envie quelquefois sa connaissance de la littérature contemporaine.

3. Julien d'A*** à Mme de T***, 4 juillet 1836.



LE MANOIR BEAUCHESNE

veut maintenant le castel tout entier gothique. C'est le rêve de Mme de V***, de son amie la petite L***, et même de cette jolie bourgeoise de G***. Chez ces aimables personnes, on n'entend plus parler que de créneaux, de donjons, de poternes, de poivrières, de mâchicoulis, etc., etc. Elles sont très fortes quand elles sortent d'une causerie avec leur architecte ».

D'ailleurs ce n'est pas seulement en province, à la campagne, que sévit la manie de la « bâtisse gothique ».

Au moment même où l'étudiant de Beaugency, l'admirateur ingénu de Théophile Gautier et de Victor Hugo, formait le rêve que l'on sait, ce rêve était en train de se réaliser aux portes mêmes de Paris : — et il est bien étonnant, entre parenthèses, que notre jeune romantique n'en ait rien dit dans sa lettre, car enfin il est bien invraisemblable qu'il ait complètement ignoré ce dont le Tout-Paris littéraire et artistique s'entretenait alors. — Un ancien chef de cabinet au département des Beaux-Arts, A. de Beauchesne, « romantique ardent », au témoignage de Challamel (*Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 159), employait « une partie de sa fortune à élever auprès du Madrid du bois de Boulogne un manoir gothique » : et, comme de juste, « toute la jeune école faisait grand bruit » autour de cette « traduction et illustration en pierre de *Notre-Dame de Paris* et de la *Préface* de *Cromwell* », comme disait (juin 1836) avec une exactitude pittoresque un jeune romantique qui signait Loysius d'Andur, et qui s'appelait en réalité Louis Durand [1].

Pour la célébrer, des poètes, plus humbles d'ordinaire,

1. Le « manoir », achevé en 1835, fut vendu en 1841. — C'est le même A. de Beauchesne qui devint plus tard l'historien de Louis XVII.

s'essayaient à « manier la grande lyre », assez maladroitement d'ailleurs [1].

Que ton castel est romantique !

s'écriait prosaïquement Guiraud ;

Et que, libre de tout souci,
On rêverait amour, joute [2] et croisade ici !
Oh ! qu'ici tout est bien gothique !
Les blasons, les vitraux... l'honneur du maître aussi ! etc.

Sur un ton plus modeste, Jules de Rességuier s'attachait à des descriptions précises, notant :

1. Il y avait même des vers d'Edouard Alletz, l'auteur des *Maladies du siècle*.

2. Ce fut aussi le rêve de Roger de Beauvoir ; et il essaya même de le réaliser. Il entre un jour chez Maxime Du Camp, et lui dit « sans préambule » : « Il faut ressusciter le moyen âge ; nous périssons d'ennui ; nous nous noyons dans la médiocrité ;... c'est à nous de sauver la France qui s'étiole et va mourir ; elle a les pâles couleurs, fortifions-la en lui donnant du fer. » J'écoutais et je ne comprenais pas. Roger de Beauvoir reprit : « Je viens vous proposer une affaire ; nous allons créer une société en commandite dans le but de refaire le tempérament de la France par un traitement à la fois physique et moral. Rien n'est plus facile ; nous achetons les terrains de l'ancien jardin Tivoli ; nous faisons venir de Syrie et d'Algérie des chevaux arabes et des chevaux barbes qui sont les plus résistants que l'on connaisse ; nous acquérons de gré à gré ou en vente publique toutes les armures que nous pourrons découvrir ; au besoin, nous intéressons à notre affaire le gouvernement, qui met à notre disposition les armures qu'il conserve soit au musée d'artillerie, soit dans les arsenaux, et alors, vous comprenez ? — Non, je ne comprends pas. — C'est cependant bien simple ; une fois que nous avons réuni entre nos mains le matériel qui nous est nécessaire, nous fondons la Société des champs clos de France ; nous nommons Victor Hugo président d'honneur, parce qu'il a chanté le *Pas d'armes du roi Jean*, et nous donnons des tournois auxquels nous convions l'Europe entière. Ce sera admirable. Toutes les semaines, un tournoi à lance émoussée ; deux fois par an, un tournoi à lance franche ; il faut qu'il y ait du sang entre les barrières comme au temps de Montgomery. L'affaire est magnifique ; tout le monde souscrira ; le seul prix

Les vitraux colorés que le jour illumine,
Les membres tortueux des sièges grands et lourds,
Les corselets d'acier près des manteaux d'hermine,
Les éperons froissant les tapis de velours...
On dirait qu'en ce lieu Berthe tient sa quenouille ;
On dirait, pour son fils outre-mer guerroyant,
Que Blanche de Castille est là qui s'agenouille,
Les yeux fixés vers l'Orient !

Quelques « Muses » aussi faisaient gentiment chorus. La fille de Soumet, Mme Gabrielle d'Altenheym, soupirait pieusement :

Poëte, commençons notre pèlerinage,
Un rosaire à la main, car c'est le moyen âge ;
Et, nous voyant passer, semblent prier pour nous
Les marbres colorés des saintes à genoux.
Nos pas résonnent seuls sur le granit des dalles ;
La poudre des vieux temps s'attache à nos sandales ;
Et des reines de France à la quenouille d'or,
Comme on repose aux cieux, la douce image dort, etc.

Mme Ménessier-Nodier affirmait :

Mieux qu'à Chambord Henri s'y verrait accueilli,
Et Bayard qui l'attend fait sa veille guerrière.

Sophie Gay enfin en oubliait presque la politique :

des places constituera un revenu considérable ; non seulement nous aurons relevé le moral du pays, mais nous aurons fait fortune. Les actions seront émises à mille francs ; combien dois-je vous en réserver ? » Du Camp n'ayant pas encore vingt et un ans proposa l'affaire à son tuteur, lequel trouva que ce n'était pas à l'ancien Tivoli qu'il fallait donner les tournois, mais « dans la grande cour de Charenton » : « là du moins vous seriez chez vous. » On pense si Du Camp fut indigné de la réponse et s'il gémit sur « l'inintelligence » de son bourgeois de tuteur. (Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, chap. VI, *le Temps perdu*). C'est un bel exemple d'intoxication romantique.

Vous que les jours présents condamnent à l'ennui,
Que le budget ruine et la charte importune...,
Venez sous ces arceaux, ces lambris héraldiques,
Aux clartés de la lampe ou des vitraux gothiques,
Retrouver le vieux monde et ses nobles loisirs...

C'étaient sans doute là témoignages de reconnaissance pour la généreuse hospitalité du châtelain [1]. Il paraît bien cependant que les soins les plus scrupuleux avaient présidé à la construction de l'édifice. Les dessins en ont été arrêtés, déclare Em. Deschamps [2], avec « l'artiste de notre temps qui comprend peut-être le mieux l'architecture des temps passés, M. Th. Charpentier ». Nous ne saurions évidemment mieux faire que de laisser présenter « le manoir » au lecteur par son historien. La citation est longue ; du moins a-t-elle le mérite d'un portrait d'après l'original, et puis elle n'est probablement pas fort connue.

« Un perron élégant sert d'entrée à la maison, dont la porte, en style de la renaissance, est abritée par un petit porche ; une tourelle, de la forme de celle qui se trouve dans la grande cour du château de Chambord, contient un escalier en limaçon ; à l'autre angle est une tourelle en trompe, qui renferme l'oratoire. Une statuette qui domine le pignon de la maison représente un chevalier armé de toutes pièces. Au-dessus de la porte de la pre-

1. Les vitraux de la « grand'salle » étaient ornés des blasons de Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Soumet, Guiraud, Nodier, Dumas, Musset, Brizeux, Ancelot, Jules Lefèvre, Walsh père et fils, Henri Blaze, Ed. Alletz, Léon de Wailly, Jules de Saint-Félix, J. de Rességuier, Roger de Beauvoir, Balzac. On le voit, le « manoir » était tout aussi littéraire que gothique, et il n'y a guère que romantisme en l'affaire.

2. *La simple portraicture du Manoir-Beauchesne, enrichie des blasons de moult poètes français qui florissaient l'an de N. S. MDCCCXLI.* Paris, Challamel, avril MDCCCXLI. — On avait appelé l'édifice : le *pavillon Saint-James*. Deschamps le baptisa : le *Manoir de Beauchesne*.

mière tourelle, on remarque une niche gothique dans laquelle est placée la madone, protectrice du logis.

« L'intérieur est d'un goût tout à fait en harmonie avec l'époque. A droite du vestibule, à voûte cintrée, qui rappelle ce qu'on désignait alors sous le nom de la *salle d'armes*, est le réfectoire, meublé de chaises à dosserets et d'une table à colonnes torses. Il est orné d'un plafond d'une délicatesse remarquable, dont les caissons ont été empruntés à un manuscrit du XVIe siècle ; la tenture est peinte de manière à imiter les tapisseries de cuir peint et gaufré, du genre de celles dont on se servait dans les temps et que les fabricants désignent sous le nom d'*or basané*.

« De l'autre côté du vestibule est le salon, ou salle de réception. Il est plein des souvenirs de François Ier. Les fleurs de lys et les salamandres y sont jetées à profusion. Une belle et large cheminée est décorée sur son chambranle d'un beau bas-relief de la bataille de Marignan, copié sur un de ceux du tombeau du roi chevalier ; sur le manteau de la cheminée est placé l'écusson du maître du logis.

« Les fenêtres qui éclairent ce salon sont à vantaux avec de petites vitres serties en plomb ; dans les croisillons on remarque de jolis vitraux rapportés d'Allemagne et de Suisse : n'oublions pas la voûte à caissons, d'une grande richesse, sur fond d'azur à liserés d'or, ornés de rinceaux de couleur dessinés et peints avec délicatesse ; plusieurs médaillons s'y détachent, deux d'entre eux rappellent des souvenirs historiques ; l'un contient cette légende simple et loyale : *Ma fidélité fait ma force* ; l'autre nous montre la levrette de l'Hermine bretonne, avec cette gracieuse et naïve devise : *A ma vie*.

« L'escalier en spirale qui tourne dans l'enceinte de la

tourelle est éclairé par une meurtrière cintrée. Il conduit à une chambre dont la peinture imite une tenture de basane, gris de lin, attachée par de nombreux clous d'or à large tête. Les dessins de cette chambre, le style du lit et des autres meubles ont été copiés sur la principale chambre de l'ancien château de Sarcus, en Picardie ; le lit élevé sur une estrade, et auquel on arrive par deux marches, est d'un dessin à la fois élégant et sévère ; le bois est peint de blanc et ébène, rehaussé d'or ; ce lit est large, selon l'usage du temps ; c'est un de ces lits hospitaliers que les châtelains pouvaient partager avec les hôtes illustres qui venaient les visiter. A côté de cette chambre, dans l'étroit couloir d'une tourelle, est placé l'oratoire avec le prie-Dieu et le missel gothique enrichi des enluminures du xve siècle, et d'un fermoir doré.

« La pièce la plus curieuse du manoir est celle qui se trouve au faîte du donjon. C'est le cabinet du châtelain ; c'est ce que, dans les châteaux du moyen âge, on appelait la *salle du Conseil*. L'ameublement en est riche et les ornements d'un excellent goût historique. Autour d'une table, recouverte d'un velours violet, à crépines d'or, sont rangés des *faux d'exteuils* » — souligné dans le texte ; on remarquera le pédantisme, aggravé au surplus d'une erreur philologique — « copiés sur ceux de la chambre à coucher de Charles VIII, ils sont d'une grande finesse de sculpture, et ornés de fleurs de lys à jour ; l'étoffe est également de velours violet à tresses d'or. C'est le sanctuaire des méditations historiques. Ici, c'est la statue de Henri IV, enfant, par Bosio ; là, sur les panneaux cintrés d'une voûte à arêtes, on retrouve les écussons de France et de Bretagne, et les portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretage, comme symbole de la réunion de cette belle province à la France ; puis les portraits de

Philippe de Commines et de Madame de Beaujeu[1] ».

Nous arrêtons la citation, mais la description continue. Après tout, E. Deschamps n'avait pas tellement tort de célébrer son manoir : de l'influence du romantisme sur l'architecture après 1830, il n'y a sans doute pas de témoignage plus éclatant.

Mais il y en a d'autres, — trop connus d'ailleurs pour qu'il soit bien nécessaire d'insister ici.

Sous la vigoureuse impulsion de quelques architectes, surtout de Lassus et de Viollet-le-Duc, — qui ne faisaient eux-mêmes qu'obéir au mouvement général dont nous essayons d'expliquer les véritables origines, — « les églises gothiques » et « les manoirs *seizième siècle* » abondèrent « sur tous les points du territoire[2] ». Pour la plupart de ces édifices sans doute, il convient de ne pas y regarder de plus près que leurs naïfs constructeurs ou propriétaires. Pourvu qu'on ait des tourelles, des clochetons, des gargouilles, des mâchicoulis, des créneaux, des balustrades trêflées, des lucarnes armoriées, des fenêtres

1. On comprend que ce « naïf donjon féodal, resté vieux Français entre l'Anglais *Ranelagh*, et l'Italienne *Bagatelle*, et toutes sortes de *chalets*, de *cottages*, de *belvédères*, de *villa (sic)* », ait arraché à E. Deschamps lui-même ce cri d'admiration :

> Vous qui passez sur le chemin,
> Quel est donc ce manoir aux tourelles gothiques,
> Aux murs de lierre et de jasmin ;
> Antithèse adorable au siècle des boutiques ?
> Par ses trois porches blasonnés,
> Par tous ses vitraux peints et par sa moindre fresque,
> Il crie à nos cœurs étonnés :
> « Amour et poésie, et foi chevaleresque ! »
> Inutile séjour qui n'es que saint et beau,
> Noble terrain perdu, pierres improductives,
> Comme un temple ou comme un tombeau !
> Des grands âges lointains magiques perspectives !
> Tout honneur, nul profit ! C'est bien, etc., etc.

2. Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 230.

en ogive, des crêtes, des épis, une silhouette en un mot « dentelée », hérissée et qui paraît « triomphante », comme disait le romantique de Beaugency, on se déclare satisfait : on croit avoir du gothique. Est-il besoin de faire remarquer que ce n'en furent jamais là que les apparences, et que ce qu'il y a tout à la fois de fantaisie, d'audace et d'harmonie dans cet art admirable du moyen âge restait hors des prises d'admirateurs et d'imitateurs dont l'ignorance n'avait d'égale que l'engouement ? Presque personne ne sait encore ni grouper en faisceau les minces colonnettes, ni tracer purement le profil d'un chapiteau, ni composer une fenêtre, ni proportionner les détails à l'ensemble, *a fortiori* retrouver la ligne gothique, le profil net et pur, harmonieux et léger, qui donne à l'art médiéval son caractère propre.

Et quels rapprochements inattendus des styles les plus divers ! Que de confusions, dont on ne sait s'il vaut mieux sourire ou s'attrister ! Roman, gothique, Renaissance, XVIIe, XVIIIe siècles, on fait tout fraterniser avec la plus délicieuse, la plus ineffable candeur. On hérisse de clochetons une maison de campagne qu'aurait avouée Mansard [1] ; on perce de hautes fenêtres en ogive dans les murs d'une épaisse bâtisse dont tout le caractère est de n'en avoir aucun [2] ; ou encore, pour prendre assez haut un dernier exemple, celui de la chapelle funéraire des d'Orléans à Dreux, on élève une petite rotonde de style Empire et on l'entoure d'un déambulatoire et de chapelles gothiques.

1. C'est le cas d'un industriel d'Orléans, au témoignage du rapin que nous connaissons déjà, Victor Chalmet, 20 juin 1835.

2. Comme a fait un des amis de notre « ironiste parisien. » *Journal*, 18 août 1834 ; — et il y a encore aujourd'hui des témoignages de cette « manie gothique », qui continue à sévir chez certains artistes à éducation ou à tempérament romantique.



LE MANOIR BEAUCHESNE

Côté de la rue Saint-James

Comme de juste, l'ardeur est encore plus vive à sauvegarder le gothique qu'on peut avoir. C'est partout un empressement admirable à relever les ruines qu'a laissées derrière elle la Révolution. On consolide, on répare, on restaure, — malheureusement presque toujours avec plus de zèle que d'intelligence et de bonheur. Que d'étourderies en effet, et les abominables fautes ! Au château d'Amboise, Louis-Philippe laisse mettre des persiennes aux fenêtres gothiques de la salle à manger circulaire installée dans la tour César : et on dépense plus de sept millions à faire de l'église abbatiale de Saint-Denis « une sorte de monstre, la risée des artistes et des archéologues [1] ».

Et cependant, en dépit de toutes ces extravagantes fantaisies et de ces graves erreurs, deux résultats, qui ne sont pas médiocres, restent certains : le romantisme a donné le goût du gothique, ce qui est bien ; mais il en a

1. Paul Vitry et Gaston Brière, *l'Eglise abbatiale de Saint-Denis et ses tombeaux*, Paris, Longuet, 1908. — Le moindre danger des restaurations et surtout des reconstitutions est d'être toujours arbitraires ; et rien ne le prouve mieux que la mésaventure tout récemment arrivée à l'architecte que Guillaume II avait chargé de restaurer le Haut-Kœnigsbourg, et qui a commis dans ce travail d'assez lourdes fautes. Cf. les journaux de mai 1908, particulièrement *Le Temps* du 15, et *L'Illustration* du 23. Les reproductions photographiques, publiées par ce dernier périodique (château actuel du Haut-Kœnigsbourg, plaquette en ivoire et fragment d'une gravure sur bois représentant le château tel qu'il était réellement au XVI[e] siècle) montrent les erreurs de l'architecte avec une irréfragable évidence. — Sur les méfaits que commettent trop souvent les restaurateurs, on fera bien de lire les articles que M. André Hallays donne au *Journal des Débats*, sous le titre *En flânant*, et qu'il est justement en train de réunir en volumes. M. Hallays s'est fait une originalité de son amour des vieilles pierres, et « il déteste de tout son cœur... les nigauds du progrès, les ingénieurs sauvages... et les pires de tous les barbares, les architectes-restaurateurs. » *En flânant. A travers la France. Autour de Paris*, Perrin et C[ie], 1910. *Avant-propos.* — Il est justement question des restaurations du Haut-Kœnigsbourg dans le volume *En flânant. A travers l'Alsace*, Paris, Perrin, 1911, p. 73.

préparé l'intelligence et le respect, ce qui est mieux encore. Les romantiques ont ainsi rendu à l'architecture et à l'histoire nationales des services signalés, des services de premier ordre ; et ce n'est que stricte justice de leur en conserver une vive reconnaissance.

CHAPITRE IV

Quelques Elégances Romantiques

Arborer des feutres à la Rubens ou se pavaner dans des gilets-pourpoints, avoir des bahuts, des tapisseries, des émaux et des panoplies gothiques : autant de manies innocentes après tout, qui témoignent au surplus d'un goût assez vif du pittoresque, c'est-à-dire d'un certain sentiment esthétique, et qui en fin de compte ne risquent de devenir dangereuses que par les dépenses où elles peuvent entraîner. Mais le désir de se distinguer à tout prix du bourgeois exécré induisit quelques jeunes gens en des « élégances » moins inoffensives. Parce que le véritable héros romantique a des nerfs d'acier, qu'il fume, boit, pratique l'orgie comme la pratiquait Byron lui-même, beaucoup d'adeptes du romantisme se crurent obligés en conscience de se donner des maux de cœur méthodiques, rituels, — et ils eurent des lendemains de fête pénibles. Rien n'était plus cavalier, plus Jeune-France. Il est vrai que le goût de ces « élégances » passait généralement avec la jeunesse. Tel devint plus tard respectable magistrat ou notaire modèle, qui avait mis d'abord toute son ambition à étonner ses camarades par des capacités qui n'avaient rien d'intellectuel. Puis, le bousingot est vaniteux, il est fanfaron ; il boit deux ou trois verres de punch et conte sans sourciller qu'il en a vidé un saladier ou « une sou-

pière [1] ». Mais une fois la part faite de la vantardise et de la hâblerie juvéniles, il reste que le romantisme fut cause de plus d'une nausée, et qu'il provoqua de belles, de copieuses, de romantiques indigestions.

I

On lit dans le *Journal* de notre humoriste parisien : « Je définis le Jeune-France ou romantique un bipède à longs cheveux, qui fait des vers disloqués, s'habille le plus souvent d'une façon ridicule qu'il appelle pittoresque et artistique, fume comme un sujet du Grand Turc et se grise comme un Templier ». La prétendue définition n'est qu'une boutade ; mais, comme toutes les boutades, elle contient une part de vérité.

Le Jeune-France fume. C'est comme le premier degré de l'initiation romantique [2]. De même qu'un collégien ne se considère comme définitivement émancipé et véritablement jeune homme que du jour où il a grillé sa première

1. Encore n'en boit-il pas toujours, et il lui arrive, comme à Tartarin, de se griser... d'imagination. « Les truculans et les truculantes du romantisme parlaient beaucoup des hauts faits de leurs orgies, mais ils buvaient de l'eau claire ». A. Houssaye, *Confessions*, II, p. 20.

2. Il va de soi qu'on n'avait pas attendu le romantisme pour « pétuner ». Cf. l'origine que Balzac (*Œuvres complètes*, XX, p. 611) assigne à la nouvelle manie. — Dans son *Art de fumer* (1844), Barthélemy disait simplement :

> Deux grands évènements signaleront cette ère,
> Le règne du tabac et du charbon de terre.

Sans nul doute, les conséquences économiques du second « évènement » ont des chances d'être plus considérables ; mais le premier a son intérêt et le poète peut accorder sa lyre en son honneur.

cigarette, de même « l'épreuve de la fumée » est une des premières que doive subir le futur adepte. Elle est douloureuse en général : « tous les débuts sont pénibles[1] ». Voyez plutôt ce qu'il advient au pauvre Daniel Jovard dans la première visite qu'il fait à Ferdinand de C***.

Ferdinand, « enveloppé d'une robe de chambre de lampas antique semé de dragons et de mandarins prenant du thé », les pieds « chaussés de pantoufles brodées de dessins baroques », « fumait nonchalamment une petite cigarette espagnole. Après avoir donné une poignée de main à son camarade, il prit quelques brins d'un tabac blond et doré contenu dans une boîte de laque, les entoura d'une feuille de papel qu'il détacha de son carnet, et remit le tout au candide Daniel, qui n'osa pas refuser. Le pauvre Jovard, qui n'avait jamais fumé de sa vie, pleurait comme une cruche revenant de la fontaine, et avalait patriarcalement toute la fumée. Il crachait et éternuait à chaque minute et l'on eût dit un singe prenant médecine, à voir les plaisantes contorsions qu'il faisait[2] ».

Mais « l'estomac se culotte aussi rapidement, plus rapidement même qu'une pipe[3] », et deux ou trois séances suffisent, à ce qu'il paraît, pour faire

Du conscrit de la veille un hardi vétéran.

1. « Le tabac fumé cause en prime abord des vertiges sensibles », etc. Balzac, *Œuvres complètes*, XX, p. 626, *Traité des excitants modernes*. — Cf. aussi la jolie scène du premier cigare fumé par cet étourdi d'Oscar Clapart, dans la diligence, en compagnie de Schinner et de Mistigris (*Ib. Un début dans la vie*, II, p. 63). L'épisode a plus de naturel et de vraisemblance chez Balzac que chez Théophile Gautier. — De même l'abbé Bautain (*La belle saison à la campagne. Conseils spirituels*, XIVe lettre, *La bonne tenue*), pour faire renoncer son disciple à l'usage du tabac, l'engage à se souvenir des premiers essais dont il a été « si incommodé ».

2. Théophile Gautier, *Les Jeune-France*.

3. Gustave Colomby, étudiant en médecine, 1834.

Il n'en faut pas plus à Daniel Jovard pour « demander lui-même un cigare et le fumer vertueusement jusqu'au bout ».

Que d'exemples d'ailleurs pour encourager l'aspirant romantique ! et quels exemples ! L'homme de toutes les excentricités, « l'incarnation de l'anti-bourgeois », le modèle fièrement avoué des premiers Jeune-France et de Théophile Gautier lui-même, Petrus Borel enfin, a l'habitude de fumer, et ce lui est la plus douce des consolations, au milieu des misères de toute sorte qui empoisonnent l'existence. « Heureusement que pour se consoler de tout cela (des gouvernants qui sont de stupides escompteurs, etc., etc.), il nous reste le tabac de maryland ! et du papel español por cigaritos[1] ! »

On fume donc avec entrain. Dans la plupart des romans de l'époque, — dans *les Jeune-France* notamment, ainsi qu'il convient, — c'est au cigare et à la cigarette qu'est attribuée la place d'honneur. On les célèbre en vers, on les célèbre en prose ; on trouve pour eux des variantes au vieux refrain bachique de boire, de boire encore, de boire toujours.

Fumons donc, fumons donc ! Brûlons la cigarette,
Du cigare aspirons l'haleine parfumée.
L'existence nous fuit ; hélas ! rien ne l'arrête,
Elle n'est que fumée !

Fumons donc, fumons donc ! Enivrons-nous de rêves,
Demandons au tabac l'oubli de toute peine ;
Comme le cigaret toutes choses sont brèves
En l'existence vaine[2].

1. *Préface* des *Rapsodies*. — On sait que le rêve de Jérôme Paturot, quand il a résolu de se suicider, est de se réveiller dans un pays où l'on puisse « fumer du tabac des plus sains ».

2. *Les Mirifiques Bienfaits du Cigarret et du Cigare. Poëme romantique mêlé de vers lyriques* (sic), par ALPHONSE R***, JEUNE-FRANCE. — Le

La cigarette est désormais « l'accessoire indispensable de toutes les réunions ». Que ferait-on sans elle ? « Elle est aux mains d'un homme ce qu'est l'éventail aux mains d'une femme » : elle fournit des attitudes

Et donne contenance aux mains embarrassées.

Elle autorise les silences, elle ou le cigare :

« poëme », inédit, a été composé en 1834. Il a cent trente-huit vers, — et pas mal de platitudes. On remarquera que, dans ces deux strophes, les rimes sont exclusivement féminines, et assez riches d'ailleurs.

Confondus d'abord dans la même admiration, la cigarette et le cigare eurent plus tard leurs partisans respectifs, et il semble bien que le cigare ait obtenu de plus vives, de plus chaudes sympathies. Pour Barthélemy, par exemple, il n'est de fumeur sérieux que le fumeur de cigares ; et c'est par une étrange, une inexplicable aberration, que

Le peuple qui du goût a le haut sentiment,
Ravalant son orgueil au goût de la Lorette,
A fait un pacte indigne avec la cigarette ;

et brûle,

Au hasard d'en être suffoqué,
Le *papel* espagnol à Paris fabriqué...
C'est jouer au cigare et nullement fumer.

Et Barthélemy a eu beau se rétracter et faire amende honorable, dans une note, au goût de ses contemporains, la cigarette à son avis n'en reste pas moins indigne d'un courage vraiment viril.

Laissons les écoliers, les jeunes demoiselles
Nourrir leur appétit de ces maigres parcelles ;
La poitrine de l'homme est d'un tempérament
Qui digère sans peine un plus fort aliment ;
Elle se débilite à ce régime fade ;
On pourrait, au besoin, en manger en salade !
Remarquez au surplus que ce diminutif
N'offre à ses partisans qu'un bonheur fugitif,
Qu'il arrive à sa fin aussitôt qu'il débute,
Et veut un successeur au bout d'une minute.

Au surplus,

Rouler constamment, en forme de gargousse,
Un papier qui se perd sous l'index et le pouce,
C'est un souci pour moi pénible et trop fréquent ;
Je suis un amateur et non un fabricant.

Cigare à rallumer dispense de répondre.

Mieux encore, car ce ne sont guère jusqu'ici que qualités négatives, pour ainsi dire, mieux encore, elle donne de l'esprit :

J'aspire la fumée
Et je rends de l'esprit [1].

A ce compte, en France surtout, qui n'aurait voulu devenir fumeur ? Les fumeurs abondèrent.

Pour peu qu'on en ait l'habitude, en effet, le tabac, au dire des bousingots, est le plus agréable et le plus sûr des excitants. L'inspiration est-elle rebelle par exemple ? ou votre main lourde et votre cerveau légèrement engourdi ? Faites un appel discret au cigarret ou au cigare : et votre torpeur d'être aussitôt secouée, et les excellentes dispositions de revenir au galop [2].

« Je vous demande pardon d'avoir l'air de vous donner des conseils, mais vous pouvez m'en croire sur parole, la méthode est bonne, j'ai cent fois éprouvé son efficacité.

« J'étais précisément hier dans l'état que vous me décrivez si bien et dont je comprends que vous soyez inquiet,

1. Ces citations sont extraites des *Mirifiques Bienfaits*.

2. « Il est une circonstance, la seule où je fume, où l'emploi rare et modéré du cigare trouve un motif plausible, en ce qu'il procure une jouissance véritable, mais seulement à ceux qui ne sont point fumeurs de profession. C'est dans ces moments d'abattement moral où l'esprit, engourdi, refuse toute activité à l'imagination et jette l'âme dans la mélancolie. Alors, il suffit de fumer un cigare pendant quelques instants, d'en avaler quelques gorgées, et aussitôt, comme par enchantement, la tête se débrouille, l'esprit s'éclaircit, une émotion tumultueuse vient remplacer l'insouciance des sens, et un pouvoir inconnu ranime toutes les facultés auparavant assoupies ». Balzac, *Œuvres complètes*, XX, p. 549, *Physiologie du cigare*. L'article est de novembre 1831.

Treize ans plus tard, dans un autre « poëme » en l'honneur du

tête lourde, cerveau de plomb... » Impossible de continuer la citation, d'une énergie par trop familière. « ... Alors, à moi le papel! à moi le tabac! Une, deux, trois cigarettes, fumées sur mon divan ou en me promenant... A mesure que le nuage se forme dans ma chambre, il disparaît de mon cerveau. Mes idées deviennent claires, lucides, diaphanes. Les mots accourent, les rimes arrivent... Il me semble que le plus gracieux des génies de l'air les secoue devant moi dans une corbeille de fleurs : elles y tintent comme des grelots d'argent et d'or : je n'ai plus qu'à écouter et à écrire... Il faudra que je compose un poëme en l'honneur du tabac. Ce sera le poëme de la reconnaissance ».

Le « poëme » a été composé : ce sont les *Mirifiques bienfaits du cigarret et du cigare,* auquel nous avons déjà fait, auquel nous ferons encore, des emprunts.

Autre avantage, plus appréciable peut-être, et certainement fort inattendu : le tabac favorise quelquefois les mariages [1]. C'est du moins ce qu'affirme un joli passage du « poëme » des *Mirifiques bienfaits*.

tabac, Barthélemy renouvelait à son tour les mêmes encourageantes affirmations.

Alors que je compose,
Sur mon plus large meuble au hasard je me pose ;
J'installe devant moi, bravant le décorum,
Ou la cruche flamande ou quelque grog au rhum ;
Il faut que de Cuba le divin narcotique
Charge de bleus flacons mon divan poétique.

Car rien n'inspire comme de fumer, à ce que prétend du moins l'auteur, — et sans en avoir jamais donné pour sa part de preuves décisives.

1. Barthélemy va plus loin encore. — Il faut dire aussi que son poëme n'a pas moins de trois chants. — D'après lui, le tabac console de tout, guérit de tout, excepté de la douleur d'être aveugle.

Hormis cette souffrance, il n'en existe aucune
Dont ce lock vaporeux ne calme l'infortune.

Dernière affirmation, tout aussi risquée sans doute que les précé-

Léonce ne demanderait pas mieux que d'épouser Jeanne, qui est un peu sa cousine, et qui de plus est fort jolie, « ce qui ne gâte rien », observe un judicieux hémistiche. Mais Jeanne paraît à Léonce « horriblement bourgeoise ». Elle ne l'est pas tant que cela, heureusement. Un jour que le jeune homme est venu déjeuner chez ses parents, au beau milieu de la « fumerie » elle fait gentiment irruption dans la pièce, prend crânement une cigarette, l'allume et sans sourciller la fume plus qu'à moitié. Le père n'ose pas se fâcher, le cousin est au comble de l'enthousiasme, et les accordailles définitives suivent ce geste romantique. Sur quoi le poète fait remarquer très sérieusement que le tabac, entre autres « mirifiques » avantages, possède

Le magique pouvoir d'unir aussi les cœurs
Et de les enflammer comme des cigarettes.

Ce n'est pas que la nouvelle manie ait été acceptée tout de suite et par tout le monde [1]. Il y eut des protestations ; et comme d'habitude *la Mode* fut des premières à les faire entendre.

dentes, et qui vaut celle qu'un avisé marchand de tabac, pendant le choléra qui désola Paris en 1832, avait fait inscrire sur les carreaux de sa boutique :

Fumez et prenez une prise.
Le choléra sur vous n'aura jamais de prise.

Balzac, XXI, p. 584, *Facéties cholériques.*

1. Ce fut la lutte de la tabatière contre la cigarette et le cigare, et, comme le disait un Jeune-France, « du tabac qu'on prenait par le nez contre celui qu'on prenait par la bouche ». « Depuis un siècle, il (le tabac) se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infecte l'état social. On ne s'était jamais douté des jouissances que devait procurer l'état de cheminée ». Balzac, *Œuvres*, XX, p. 626. *Traité des excitants modernes.* — Quelques années plus tard, Barthélemy ne témoignait qu'une pitié assez méprisante à l'an-

« Nous sommes forcé d'avouer que beaucoup de modimanes fument... La pipe est devenue comme un délire : il est impossible de faire trois pas à Paris sans aspirer le nuage empesté de quelque insolent tabacolâtre. Ces horribles fumeurs vous imposent leur haleine empestée : et tous prennent à plaisir le vent sur les femmes et les tabacophobes... » Que ne les parque-t-on comme on vient de parquer « ces demoiselles » ? Car enfin « un homme fumant dans la rue abuse de la liberté individuelle ». Il est vrai que, « si quelques jeunes gens élégants prostituent

tique usage, si cher aux douairières, et son *Art de fumer* débutait par cette profession de foi catégorique :

> Je chante seulement la pipe et le cigare ;
> Quant au tabac en poudre, il a beaucoup d'appas,
> J'en conviens, mais qu'y faire ? Il ne m'inspire pas.

Raison plus que suffisante évidemment, raison péremptoire, pour le poète, de se taire. D'ailleurs, abstraction faite de la supériorité incontestable du plaisir de fumer, quelle supériorité, non moins incontestable, du fumeur sur le priseur !

> Le fumeur est discret de visage et de geste,
> Sa lèvre arquée exprime une fierté modeste.
> Un air philosophique est empreint dans ses yeux,
> Il souffle son haleine en regardant les cieux.

Et quelles fines observations ! dirons-nous à notre tour ; quelle poésie surtout !

Voyez le priseur au contraire.

> Son galbe est ridicule et son maintien chétif,
> Il étire sa face et pince la narine.

Horreur ! Au bout de cette vilaine narine pincée, on voit scintiller parfois un diamant liquide ! Comment se faire aimer dès lors ? Comment captiver « la beauté » ?

> En vain elle s'efforce à vaincre le dégoût
> D'un nez asphixiant dont elle sent le bout ;
> De quelques beaux dehors qu'elle se trouve éprise,
> Elle défend sa porte à l'Apollon qui prise,
> Tandis que la beauté, jamais avec humeur,
> N'a pour lèse-odorat expulsé le fumeur.

Etonnez-vous alors que les fumeurs aient été si nombreux !

ainsi leur bouche, c'est à un cigare de la Havane », et « il y a entre un cigare espagnol et l'infernal *brûle-gueule* chargé du tabac de la régie la différence qui existe entre la Taglioni et les danseuses des Funambules ». Cependant le cigare lui-même a beau avoir « quelque chose de doux, de moelleux, de parfumé », il n'en est pas moins « une débauche ». Mais « *fumer d'habitude, c'est avouer une dégradation intellectuelle.* L'homme qui a le pouvoir de penser, de s'aventurer dans les heureuses et suaves campagnes de la rêverie, cet homme ne fume pas. La pipe est la méditation matérielle d'un sot : s'il fume, c'est qu'il n'ose pas jouer avec ses pouces [1] ».

La nouvelle mode est encore vue d'assez mauvais œil par certaines mères de famille. Les fils résistent, et les mères finissent par céder. « Enfin, il a fallu me rendre, ma chère amie. Jean ne veut pas renoncer à une aussi vilaine habitude... Tant pis ! Il en sera quitte pour se parfumer un peu plus... Vous pensez bien que nous n'allons pas nous fâcher pour une cause si futile [2] ».

Et les fiancées font comme les mères de famille. L'une d'elles supplie son futur mari de renoncer à une « aussi fâcheuse habitude ». Le fiancé oppose une résistance courtoise, mais ferme;

Et l'amour du tabac triomphe de l'Amour [3].

1. *La Mode*, 1830, III, p. 219. L'article est de Balzac. On le trouvera au vol. XX des *Œuvres complètes*, p. 457, *Nouvelle théorie du déjeuner*. — Un an et demi plus tard, la mauvaise humeur de l'écrivain n'était pas calmée. Cf. XX, p. 548, *Physiologie du cigare* ; et XXI, *Dictionnaire des enseignes de Paris*, pp. 124, 127, 203.

2. Mme de J***, 18 avril 1833.

3. *Les Mirifiques Bienfaits du Cigarret et du Cigare*. — « Je renoncerais à la plus belle maîtresse plutôt qu'à mon cigare ! » Epigraphe de la *Physiologie du cigare*, de Balzac. Cf. encore Balzac, XX, p. 626, et VIII, p. 303.

Il se forme de petites sociétés, des clubs de fumeurs. Et ce qu'il y a de remarquable et de caractéristique, c'est que la littérature et « l'Art » ne sont jamais oubliés. Ces jeunes gens se défendent énergiquement de n'être que des dilettantes du plaisir, et avec la belle humeur de leur âge ils usent contre leurs adversaires d'inoffensifs calembours.

On dit impudemment que nous ne *prisons* rien ;
Nous sommes des fumeurs, mais nous sommes Artistes[1].

Ils se réunissent pour « fêter leurs nuageux mystères », mais aussi pour dire des vers. Le « flâneur parisien » nous a laissé le compte rendu d'une de ces petites solennités « tabagico-poétiques ».

« 6 juin [1835]. — Mon valet de chambre m'a remis avant-hier une lettre qu'à sa couleur et à son parfum j'ai tout de suite reconnue pour venir du jeune C***.

« Vous êtes invité à honorer de votre gracieuse présence la séance hebdomadaire du Cigaret-club, qui aura lieu demain, à 9 heures du soir, chez M. N***. Un membre du club dira des vers de circonstance ».

« C'était alléchant et je me suis rendu à l'invitation. Je ne me suis pas ennuyé.

« Mon entrée a été saluée par un joyeux tumulte de voix sonores. J'entendais, sans toutefois bien voir, ces jeunes gens étant enveloppés d'épais nuages, comme les dieux des anciens. Une quinzaine de bouches à feu, de petits Etnas, lançaient, tel autrefois Cacus, des torrents de fumée ininterrompus. Je n'ai pas sourcillé, et bien m'en

1. Rodolphe Sérignac, « futur littérateur », 1836. — Coïncidence curieuse, la même année, au mois d'octobre, Barbey d'Aurevilly notait, dans son *Premier Memorandum*, p. 59 : « Fumé, pour ma part, *quatre cigarettes* ». Pour le dernier romantique, ces « quatre cigarettes » étaient une prouesse, évidemment.

a pris ; ces jeunes étourdis, ils me l'ont avoué plus tard, avaient voulu me faire subir l'épreuve du feu... J'ai fumé trois cigares ; et l'on m'a salué, au départ, avec une nuance bien marquée de considération.

« Le Cigaret-club n'ayant pas de salle spéciale, les réunions se tiennent chez chacun des membres successivement.

« Aucun apparat, aucun faste dans le décor. Sur une table, au milieu, une respectable quantité de boîtes de laque, de bois des îles, de métal, et dans ces boîtes, des tabacs de toutes les espèces. Il faut bien varier ses plaisirs. A côté, cinq ou six carnets de papel, et des cigares de toutes les tailles, simplement étalés sur des assiettes.

« ... Après qu'on eut ainsi beaucoup bavardé, et j'ai été frappé de la facilité, de la verve de quelques-uns de ces jeunes gens, M. N***, président du club pour la semaine, le président étant toujours celui chez qui se tient la réunion, demanda quelques minutes de silence, et l'on se mit en devoir d'écouter les « vers de circonstance ».

« Alors M. B***, un beau jeune homme de vingt-deux ans, nous a lu avec beaucoup de conviction et de feu une série de six sonnets en l'honneur de la cigarette. Il a préféré *cigarette* à *cigaret*, nous a-t-il expliqué, à cause de la plus grande variété et de la plus grande harmonie des rimes féminines. Il a intitulé ses sonnets « A la gloire de la cigarette » : *Comment on la fait. — Comment on la tient. — Comment on l'allume. — Comment on la fume. — Défense de cracher. — Honneur à l'Espagne !*

« Chaque sonnet ayant été redemandé deux ou trois fois, j'ai pu retenir quelques vers. Mais je prierai l'auteur de me laisser prendre copie de ses pièces : il ne faut rien laisser perdre pour la postérité. »

La copie a-t-elle été prise ? S'est-elle égarée ? Toujours

est-il que nous ne l'avons pas trouvée dans le *Journal*. Il est vraisemblable cependant que la postérité n'a pas beaucoup perdu, comme on en pourra juger par les bribes suivantes.

« Premier sonnet : *Comment on la fait.*

Choisissez du papel d'une blancheur d'ivoire,
A souplesse de soie, à douceur de velours...

« Ce sont les premiers vers.

« Premiers vers aussi du deuxième sonnet : *Comment on la tient.*

Mollement allongé, les pieds en des babouches,
Ayant autour de vous le flottement léger
D'un manteau d'Orient...

« J'en ai conclu que ni moi, ni aucun membre du Cigaret-club n'observions les rites solennels, puisque personne n'était vêtu à l'arabe ou à la turque. L'auteur nous avait prévenus, il est vrai, que c'était description de fumerie solitaire ; et nous étions seize.

« Derniers vers du sonnet :

..... Sa blancheur opaline
Du pouce et de l'index jaillit comme une fleur.

« Je m'aperçois qu'il m'est impossible de me rappeler rien du troisième sonnet : *Comment on l'allume.*

« Quatrième sonnet : *Comment on la fume.*

Aspirez lentement, les yeux demi-fermés,
Du tabac espagnol le pénétrant arôme...

« Cinquième sonnet : *Défense de cracher.*

Oh ! malédiction sur ceux de qui la bouche
Ne peut garder longtemps la divine vapeur !...

« Sixième sonnet : *Honneur à l'Espagne !*

« Derniers vers :

> Espagne ! A toi, salut ! Gratitude profonde !
> Ton Christophe Colomb te conquit tout un monde,
> Tu nous ouvres celui des rêves enivrants !

« Cette lecture achevée, j'ai vu avec terreur se lever un autre jeune homme, tout pâle celui-là, fluet, et qui doit certainement mériter plus d'une fois le virulent anathème lancé par son robuste prédécesseur contre ceux qui s'épuisent à cracher en fumant. Heureusement il a eu l'inspiration courte. J'ai retenu la fin.

> Mon corps perd tout son poids, il me pousse des ailes,
> Et comme un chérubin je plane dans l'azur.

Dit par ce chétif jeune homme, avec cette voix et cette physionomie, c'était ridicule et mélancolique ».

Confinés d'abord dans leur chambre ou leur cabinet pour y célébrer leurs nuageux et odorants mystères [1], les

1. On n'osa pas d'abord se montrer en public la cigarette aux lèvres. Cf. C[tesse] Dash, *Mémoires*, III, p. 249 ; A. Karr, *les Guêpes*, janvier 1840, p. 92. S'il faut en croire d'Alton-Shée (*Mémoires*, p. 138), c'est à lord Seymour que la « manie fumante », comme disait une vieille douairière, dut de se généraliser. Véron parle aussi, dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, I, p. 360, de l'habitude de fumer, qui sévissait vers 1840. — Parmi les réquisitoires provoqués par la nouvelle mode, nous n'en connaissons pas de plus complet et de plus naïf que celui de l'abbé Bautain, dans la XIV[e] lettre de son livre, *La belle saison à la campagne. Conseils spirituels*. Paris, 1858.

Fumer n'est pas un plaisir, constate l'excellent abbé; ce n'est qu'une affaire de mode : on fume « pour faire comme tout le monde ». Satisfaite, la vilaine habitude donne peu de plaisir ; gênée ou contrariée, elle est cause de « beaucoup de malaise ». (L'abbé a plus de bonne volonté que de logique). Puis, elle entraîne un surcroît de dépense « assez considérable, quand on fume beaucoup et de fins cigares. C'est de l'argent qui s'en va en fumée ». Autre inconvénient : « on y perd son temps avec son argent ; car c'est la manière la plus

fumeurs s'enhardirent bientôt jusqu'à fumer en public. On cria au scandale, on se moqua. De vieilles douairières levèrent les bras au ciel et gémirent que c'était à ce coup la fin de toutes les élégances : et quand on eut bien crié, bien chansonné, bien caricaturé, on se tut, on se résigna. La plupart du temps même, on adopta.

Dans une des spirituelles *Lettres parisiennes* du vicomte

commode de vivre et de respirer sans rien faire, et sans sentir aussi lourdement le poids de son oisiveté. C'est la grande ressource des oisifs et des paresseux... Les nuages de fumée, qu'on aspire et qu'on exhale, produisent une sorte de somnolence qui engourdit ». Permis de fumer aux oisifs, aux marins, aux Turcs, aux *dandys* ou aux *beaux* ; mais un jeune homme sérieux et travailleur n'aura jamais ce défaut. Que d'inconvénients en effet pour la famille et la société ! Ne parlons pas des « nausées », du « vertige », du « mal à la tête » que se donne si ridiculement le fumeur. Mais on incommode ses voisins, surtout les femmes ; on garde l'haleine fétide, malgré les soins qu'on prend de se rincer la bouche : les vêtements s'imprègnent de la mauvaise odeur, les tapisseries, les meubles ; et quand cela « tourne au rance », et qu'on l'a bien sur soi, c'est « une sorte de drapeau de mauvaise compagnie et une triste auréole ». Enfin et surtout, cette manie « deviendra un dissolvant de la société française », par l'institution du fumoir, « car il y a maintenant, même dans les maisons les plus élégantes, un fumoir », où, dès le café pris, les hommes se retirent ; et quand ils en reviennent, « une heure après », ayant bien « fumé et crié », jugez de leurs dispositions « pour les choses de l'esprit et pour une conversation distinguée ! C'en est fait, le moment est perdu, l'ennui a gagné tout le monde, et on ne songe plus qu'à se retirer ou à se parquer à des tables de jeu. La fumée de tabac a jeté un narcotique sur l'assemblée ». Aussi a-t-on bien fait, en fin de compte, d'avoir cercles, clubs, casinos, qui précipitent la ruine de la société française. Où en sommes-nous en effet ? « Aujourd'hui, grâce au tabac, au cigare et autres choses semblables, nous sommes redescendus, sous le rapport social, au niveau des Anglais et des Allemands... On ne sait plus causer en France. On assemble les hommes pour les faire manger, boire, fumer, jouer et danser, c'est-à-dire pour leur procurer les joies des appétits inférieurs ou de la cupidité ». Pour toutes ces raisons, Eugène — c'est le jeune homme à qui s'adressent les *Conseils spirituels* — Eugène ne fumera pas, s'il tient à rester « homme de bonne compagnie par cette politesse française qui a fait longtemps une de nos plus belles gloires, et qui s'en va aujourd'hui avec tant d'autres choses aimables ou glorieuses ».

de Launay, Mme de Girardin déplorait (26 juillet 1839) que le boulevard des Italiens fût obscurci de « vapeur cigarine », et elle constatait mélancoliquement qu'on demandait chez Tortoni une glace aux fraises, et qu'on avalait en réalité un affreux sorbet à la nicotine. Mais, trois ans plus tard, une autre jeune femme, moins distinguée assurément et moins spirituelle, observait, sans être une lionne, qu'entre des mains finement gantées la cigarette ne manquait pas de grâce, et qu'à la condition d'être de choix, les cigares exhalaient une odeur qui, même pour des narines féminines, n'avait rien de désagréable. Nous sommes déjà loin du temps où Balzac pouvait écrire : « Les Parisiennes n'ont que deux antipathies : les crapauds et la fumée de tabac. »

Il ne manquait plus à la mode nouvelle que d'être officiellement consacrée par des littérateurs de quelque renom. A. Rabbe composa un joli poème en prose en l'honneur de la pipe ; on le trouvera au premier volume de ses *Œuvres*, p. 229. Et il ne fallut pas moins de trois chants à Barthélemy pour célébrer dignement l'*Art de fumer*[1]. C'était presque la gloire.

Du moins une belle notoriété avait-elle été depuis quelque temps acquise au nouvel usage, grâce aux femmes, — à quelques femmes. Romantiques en cela, les lionnes l'ont adopté. Désir violent de manifester sa personnalité ou amour maladif du scandale, la lionne fume : quel plaisir peut valoir celui d'étonner, de stupéfier ses contemporaines et ses contemporains ! On blâme ces « effrontées », on les persifle. Oser porter « à leurs lèvres roses des cigarettes d'Espagne » ; un pareil dévergondage n'au-

1. *L'Art de fumer ou la Pipe et le Cigare*, poème en trois chants, suivi de notes, 1844.

rait-il pas « fait frissonner, reculer, défaillir toutes les grandes dames du grand siècle[1] ? » La lionne hausse les épaules, et continue à pétuner, ravie de faire enrager les vieilles douairières. Il ne serait pas impossible qu'elle soit pour quelque chose dans le nouvel aménagement de quelques maisons « fashionables », où l'on a « une salle à fumer comme on a une salle à manger[2] ».

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le désir de plaire à telle ou telle lionne donna à beaucoup de jeunes gens l'habitude de griller des cigarettes. « André n'est plus le timide et rougissant jeune homme que vous avez connu. La petite D*** s'est chargée de son éducation. C'est une bonne maîtresse, sans jeu de mots, à en juger par les résultats. Depuis qu'il la connaît, André fume comme un oriental. Il y a des jours où l'air, chez lui, est irrespirable[3]... » Et c'est ainsi que, sans le vouloir, puisqu'enfin le romantisme n'avait pas toujours leurs sympathies, les lionnes ont contribué plus que personne peut-être à la diffusion d'une habitude romantique.

II

Comme Barthélemy le constate avec simplicité dans un passage de son prosaïque poème, la *cruche flamande* et le *grog au rhum* s'accordent parfaitement bien avec le tabac. Rien ne donnant soif d'ailleurs comme de fumer, on se mit à

Humer la cigarette en vidant force pots ;

1. *La Mode*, 15 juin 1842. *Extrait des Mémoires d'un Lion*.
2. Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, 8 février 1837.
3. Joseph A***, mai 1836.

et le punch et l'orgie furent rapidement parmi les plus chères habitudes des Jeune-France.

On fumait pour ahurir le bourgeois : on se grisa pour l'ahurir davantage, le scandaliser, « par bravade, ennui et dégoût de sa bêtise solennelle », et aussi pour « se culotter tout à fait », pour « se compléter », comme il est dit dans *le Bol de punch*. Et l'on suivit le même modèle, mais de plus près cette fois : on imita Byron et les fameuses orgies de Newstead Abbey : du moins nos jeunes écervelés s'y efforcèrent-ils de leur mieux.

Le nombre de ces disciples aurait été de très bonne heure considérable, s'il faut en croire l'un d'entre eux.

> Il est depuis longtemps avéré que nous sommes
> Dans le siècle environ six mille jeunes hommes
> Qui, du démon de l'art nous croyant tourmentés,
> Dépensons notre vie en excentricités,
> Qui, du fatal Byron copiant les allures,
> De solennels manteaux drapons nos encolures [1].

Six mille, c'est un chiffre. Mais la poésie ne fit jamais bon ménage avec la statistique, et il y a là sans doute une « poétique exagération », malgré ce que le fait a, nous dit-on, d' « avéré ». Ce qui est certain du moins, c'est l'empressement que, vers 1830, l'on mit à suivre l'exemple du grand poète anglais. L'enthousiasme des Jeune-France n'eut jamais d'égal que leur candeur.

Tout le monde connaît les pages amusantes où Théophile Gautier a conté ces excentriques prouesses et ces mirifiques « beuveries », en s'en moquant un peu : le Petit Moulin-Rouge, tenancier Graziano ; l'envie folle de faire de la petite auberge un autre Newstead ; le crâne

1. Philothée O'Neddy, *Poésies posthumes*, 1877 : *Une fièvre de l'époque*, 1837.

apporté par Gérard de Nerval et volé à la « collection anatomique » de son père, « ancien chirurgien d'armée », un crâne qui « avait appartenu à un tambour-major tué à la Moskowa » et que, pour la circonstance, le doux Gérard avait « monté en coupe au moyen d'une poignée de commode en cuivre fixée à l'intérieur de la boîte osseuse par un écrou tourné sur un pas de vis » ; le crâne, rempli de vin, circulant à la ronde, « et chacun en approchant ses lèvres avec une répugnance plus ou moins bien dissimulée » ; — et, dans *le Bol de punch*, l'imitation naïve de l'orgie classique, c'est-à-dire l'orgie telle que la décrivent les romans à la mode, tous les détails en étant minutieusement réglés d'avance, le rite scrupuleusement suivi, et pour qu'il n'y ait pas la moindre hésitation, le plus petit accroc dans l'observation de cet extraordinaire protocole, chaque convive ayant, ouvert à ses côtés, le livre où son auteur favori parle de « l'orgie échevelée », et en traduisant fidèlement le texte dans ses gestes et dans ses paroles... « C'est ici que je dois verser du vin dans mon gilet, et donner à boire à ma chemise. La chose est dite expressément page 171 de la *Peau de chagrin*. Voici l'endroit. Diable ! c'est précisément mon plus beau gilet, un gilet de velours, avec des boutons d'or guillochés. N'importe, il faut que le caractère soit conservé ; le gilet sera perdu. *(Il se verse un grand verre de vin dans l'estomac)*. Ouf ! c'est froid comme le diable, j'aurais dû avoir la précaution de le faire tiédir. Je serai bien heureux si je n'attrape pas une pleurésie. C'est joliment commode d'avoir la poitrine toute mouillée comme je l'ai ! » Plaisante mascarade, dont il convient de sourire, mais que l'on a prise alors terriblement au sérieux, comme nous le verrons.

Donc rien n'est plus élégant, rien ne sent son Jeune-France comme une belle orgie. Encore faut-il qu'elle

soit célébrée selon certains rites. Il ne serait pas mauvais par exemple — et il fallait s'y attendre — qu'il y ait du gothique en l'affaire. Dans le *Bol de punch*, quelqu'un propose une de ces truculentes folies. Déchaînement subit d'enthousiasme.

« — Oui ! oui ! une orgie pyramidale, phénoménale, crièrent tous les drôles à la fois, une orgie folle, échevelée, hurlante, comme dans *la Peau de chagrin* de M. de Balzac, comme dans *le Barnave* de M. Janin, comme dans *la Salamandre* de M. Eugène Sue, comme dans *le Divorce* du bibliophile Jacob.

« — Non, non, à bas celle-là ! c'est empire, c'est poncif !

« — Comme dans *la Danse macabre*, du même.

« — A la bonne heure, c'est moyen âge, au moins, cela a une tournure. »

Et en effet, à côté « des marquis, des comtesses et des merveilleux », il y aura « des truands et des mauvais garçons, avec le camail et le chaperon, la grande plume rouge, haute de trois pieds, la dague au poing, un jurement à la bouche, tous pêle-mêle avec des bohémiennes et des filles folles de leurs corps, en jupes bigarrées et étincelantes de clinquant ».

C'est l'orgie type. On en retrouvera la plupart des accessoires dans toutes les « fêtes romantiques », avec d'insignifiantes variations.

Il y a un élément indispensable, essentiel, de ces juvéniles gaîtés, et c'est le punch — que Jules de Rességuier avait chanté dès 1824[1] — et dont la coupe, énorme quel-

1. Dans une ode en strophes de huit vers de sept pieds.

La cour brillante et choisie
Des hauts palais de l'Ether
Se fatiguait d'ambroisie

quefois, se dresse « comme un autel au milieu du sanctuaire ».

Au centre de la salle, autour d'une urne en fer,
Digne émule en largeur des coupes de l'enfer,
Dans laquelle un beau punch, aux prismatiques flammes,
Semble un lac sulfureux qui fait houler ses lames,
Vingt jeunes hommes, tous artistes dans le cœur,
La pipe ou le cigare aux lèvres, l'œil moqueur,
Le temporal orné du bonnet de Phrygie,
En barbe Jeune-France, en costume d'orgie,
Sont pachalesquement jetés sur un amas
De coussins dont maint siècle a troué le damas

Et le sombre atelier n'a pour tout éclairage
Que la gerbe du punch, spiritueux mirage[1].

C'est comme une manie : tout le monde en est atteint, et ce ne sont ni les moins dépenaillés, ni les moins faméliques, qui pratiquent avec le moins d'emportement ces débauches... d'imagination.

Petrus Borel a connu la misère la plus noire, il a souvent manqué de pain : son Passereau n'en a pas moins le culte du « ponche ». Dans ses moments de spleen, « sa

Sous les yeux de Jupiter,
On bâillait dans le ciel même...

Pour distraire les dieux, Mercure invente le punch.

Au jardin des Hespérides
Le dieu cueille, en souriant,
Ces fruits d'or aux sucs acides
Dont s'embaume l'Orient ;
Puis il vole au Nouveau-Monde,
Et prend cette plante encor,
Qui de l'abeille féconde
Fait oublier le trésor, etc.
(*Muse française*, 7e livraison).

On voit que la poésie à la Delille n'était pas encore morte.

1. *Feu et flamme*, 1833. *Nuit première. Pandœmonium.*

porte était condamnée, sauf à Albert qui, assez volontiers, venait se coffrer avec lui : non pas mû par le même délire, la même souffrance, la même désolation, mais pour l'originalité du fait, pour prendre un peu la vie à rebrousse-poil et parodier celle bourgeoise rectiligne ; et par dessus tout, alléché par le ponche et le cigaret, pour lesquels Albert avait une foi religieuse, une conviction profonde, une considération très distinguée ».

Orgie et punch : il n'y a pas alors de mots plus fréquemment appariés.

« *Orgie* devint facilement à la mode. Peu de drames sans orgie, depuis que Gennaro avec son poignard avait gravé sur la façade du palais des Borgia la triomphante anagramme *Orgia*.

« Il était fécond, le nombre d'incidents mouvementés auxquels prêtaient ces deux courtes syllabes si pleines. L'orgie, c'était avec la beauté et la richesse, la sensualité, l'oubli de la vie, les joies de l'enfer, la révolte contre la société, le délire des sens[1]. »

Pas d'œuvre d'imagination qui n'ait son « orgie ». C'est surtout un épisode obligé dans tout roman qui prétend donner une peinture exacte des mœurs de l'époque. « L'orgie ! vive l'orgie !... les quatre buveurs à longs cheveux et à longues barbes, ivres et couchés sur le parquet ; une fumée de pipe de houcas, de papelitos, de cigares et de cigarettes ; par-dessus tout cela les verres brisés, le parquet ruisselant et les femmes souriantes et à demi nues, l'amour dans les yeux, le cigare à la bouche : vive, vive l'orgie[2] !... »

1. Champfleury, *Les Vignettes romantiques*.

2. Ferrière, *Romans et mariage*, I, p. 97. — Cf. Balzac (*Œuvres complètes*, II, p. 569, *Une Fille d'Eve*) : « Après les nombreuses descriptions d'orgies qui marquèrent cette phase littéraire (1833), où

Orgies de toute part dans la littérature, orgies de toute part chez « les jeunes vraiment jeunes ». Lisez plutôt l'amusante pièce de Roger de Beauvoir, dans *la Cape et l'Epée*.

Arthur est ce qu'on nomme un poète à la mode,
Romanesque jeune homme, et qui ne croit à rien,
Abîmé de champagne et mauvais rimeur d'ode,
Mais qui ne chante pas trop mal l'italien.

Il est rose et bien fait. — On le met en musique,
Il enlève beaucoup de femmes dans ses vers :
Il fume, boxe, boit sur la place publique...

Nous avons à Paris beaucoup de ses semblables,
Dérangés par système, honnêtes jeunes gens,
Qui veulent à tout prix boire et casser des tables,
Et rentrer en fumant le soir chez leurs parents.

Théophile Gautier a raison : l'orgie était alors « aussi nécessaire à une existence d'homme qu'à un in-octavo d'Eugène Renduel ». De tous les côtés claironnent les appels les plus retentissants.

Voici le punch qui bout et siffle dans la coupe !
Que la bande joyeuse autour du bol se groupe !
En avant les viveurs ! Usons bien nos beaux ans ;
Faisons les lords Byrons et les petits dons Juans ;
Fumons notre cigare, embrassons nos maîtresses,
Enivrons-nous, amis, de toutes les ivresses[1]...

il s'en fit si peu dans les mansardes où elles furent écrites, il est difficile de pouvoir peindre celle de Florine, » etc.

1. Epigraphe de *Sous la table*, dans les *Jeune-France*. — On a beau être l'homme le plus sobre du monde, force est bien de suivre la mode, au moins en poésie : et Théophile Gautier ne craint pas de nous faire ces imaginaires confidences :

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême
M'a surpris, dénouant un masque de velours.

Cf. encore dans *la Peau de chagrin* (Balzac, XV, p. 142), un long

Et l'on se grise en vérité quelquefois ; mais, le plus ordinairement, ce n'est qu'une orgie de bruit et de paroles. Avant même d'avoir vidé leur première bouteille, ces jeunes gens sont ivres de paradoxes et d' « assourdissantes clameurs ».

Alors un tourbillon d'incohérentes phrases,
De chaleureux devis, de tudesques emphases,
Se déroula, hurla, bondit au gré du rum,
Comme une rauque émeute à travers un forum [1].

Tapage infernal. Indescriptible cohue. On crie à qui mieux mieux et l'on s'égosille, — avec le seul désir de réduire les autres au silence par le tonnerre de la voix et l'énormité des propos.

Vrai Dieu ! Quels insensés dialogues ! L'analyse,
Devant tout ce chaos moral, se scandalise ;

comme aussi devant ces

...conversations d'enfer où s'accumule
Plus de charivari, de tempête et d'arroi,
Que dans la conscience et les songes d'un roi.

C'est quelque chose enfin de si monstrueux qu'une comparaison ultra-romantique seule peut en donner l'idée. Figurez-vous donc un tremblement de terre dans une ville espagnole : les palais tombent dans les égouts, les églises s'écroulent dans les quartiers juifs, et de « chastes capucins », sortis en procession pour conjurer le fléau, vont rouler, victimes de leur charité, dans des lupanars !

passage, assez important, sur la poésie de la débauche. Et qui aurait jamais cru Casimir Delavigne capable d'écrire ce romantique alexandrin :

Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu !

1. Philothée O'Neddy, *Nuit première. Pandæmonium.*

Eh bien, dans leurs discours, c'était même anarchie !
Les plus divins élans de morale énergie,
Les extases de gloire et d'immortalité,
Les vœux pour la patrie et pour la liberté,
Se noyaient, s'abîmaient dans le rire et le spasme
D'un scepticisme nu, tout lépré de sarcasme.
De beaux rêves d'amour qu'eût enviés Platon
Trempaient leurs ailes d'ange au sordide limon
D'un cynisme plus laid, plus vil en ses huées
Qu'un hôpital de fous et de prostituées !
Coq-à-l'âne, rébus, sornettes, calembourgs,
Comme une mascarade échappée aux faubourgs,
Se ruaient à travers les plus graves colloques,
Et vous les flagellaient de plates équivoques !
Enfin, c'était du siècle un fidèle reflet,
Un pandœmonium bien riche et bien complet !

La « conversation » doit enfin durer toute la nuit : c'est encore un des rites traditionnels.

Et jusques au matin les damnés Jeune-France
Nagèrent dans un flux d'indicible démence,
Echangeant leur poignard, promettant de percer
L'abdomen des chiffreurs, jurant de dépenser
Leur âme à guerroyer contre le siècle aride...

Que la description soit en vers, qu'elle soit en prose, les lignes générales n'en varient guère ; on dirait que le dessin en a été arrêté une fois pour toutes. Les personnages de Petrus Borel se grisent comme ceux de Philothée O'Neddy, avec la même méthode, le même accompagnement de propos philosophiques.

« La vie est bien amère et la tombe sereine. Verse, Albert ! du ponche ! du ponche ! Que je dorme, encore un verre de néant. Ai-je toujours ma tenace raison, dis-le moi ? Verse à boire, Albert, verse, enfin, je chancelle ; verse, je sens la réalité qui s'en va... »

Et relisez, dans les *Jeune-France* de Théophile Gautier, *Sous la table*, *Celle-ci et celle-là* et *le Bol de punch*.

Est-ce à dire que l'orgie tenait dans la réalité la place qu'elle occupait dans la littérature ? Ce n'est guère vraisemblable. Cependant la réalité avait pu fournir d'assez jolis modèles à la littérature, et les jeunes viveurs pouvaient s'autoriser de précédents illustres.

Un moment il n'avait été question à Paris que de la fête donnée par Alexandre Dumas en 1832 au square d'Orléans. Et cette « nuitée » avait eu un tel retentissement que Petrus Borel, pour fêter son installation rue d'Enfer — un beau nom de rue pour un romantique ! — avait voulu en faire la parodie. La maison n'était pas grande ; jamais le pauvre Borel n'habita de palais ; mais du local exigu — un étage et un entresol — on tira le meilleur parti possible. Au premier, l'orgie déployait ses excentricités, déroulait sa folle sarabande ; et l'entresol servait d'ambulance au champ de bataille romantique de l'étage supérieur. Quand un des joyeux convives était à bout de forces et succombait, on le descendait à l'infirmerie du rez-de-chaussée, où il recevait les soins que nécessitait son état. Alexandre Dumas avait été invité, naturellement, et c'est lui qui, de tous ces jeunes fous, s'était montré « le plus voluptueux et le plus raffiné » : « il mangeait de la crème dans un crâne [1] ! »

Mais qu'étaient ces deux fêtes, à côté de la « grande orgie moyen-âge organisée par tous les romantiques : poètes, romanciers, graveurs, sculpteurs, architectes, et qu'ils dénommèrent fièrement : *Fête des Truands* [2] ? » Pour que le décor fût digne de la scène, tous les artistes s'étaient mis à l'œuvre, et jamais salle de bal ou de festin ne fut plus merveilleuse.

1. Cf. J. Claretie, *Petrus Borel*, p. 35.
2. Ad. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 59.

Nanteuil avait fait deux dessus de porte qui représentaient des Naïades ; Marilhat esquissé à la craie trois palmiers et le dôme d'une mosquée ; Corot avait brossé deux paysages de Provence : Th. Rousseau, deux petits paysages : Auguste de Châtillon, un Moine rouge lisant une Bible sur la hanche cambrée d'une femme nue ; Leleux avait peint des Buveurs ; Valtier avait donné un Watteau ; Lorenz, un Siège de Lérida, où l'armée française montait à l'assaut précédée par des violons ; enfin deux trumeaux qu'avait décorés Camille Rogier représentaient Théophile Gautier vêtu à l'espagnole avec la Cydalise.

La fête eut lieu le 28 novembre 1835, au Doyenné[1], et la cohue y fut énorme.

« Les adeptes du romantisme faisaient tant parler d'eux et l'on racontait sur leur compte des traits tellement excentriques, que beaucoup de gens du monde s'étaient fait inviter pour voir de près ces bêtes curieuses. » Il était venu aussi beaucoup d'acteurs et de comédiennes. On avait même convié le commissaire de police et sa femme, pour avoir la certitude que rien ne troublerait la fête : le commissaire s'excusa.

Travesti de rigueur. Quelques costumes étaient superbes, tel celui de Roger de Beauvoir en vénitien, « à la Paul Véronèse : grande robe de damas vert-pomme, ramagé d'argent ; toquet de velours nacarat et maillot rouge en soie ; chaîne d'or au col[2] ». Mais la plupart des

1. « L'impasse du Doyenné était située parmi les pâtés de maisons qui encombraient le terrain occupé aujourd'hui par les deux squares intérieurs du Louvre. Elle s'ouvrait sur la place du Carrousel (à la place actuelle du pavillon Mollien) et s'enfonçait jusque derrière le manège et les écuries du roi, où s'élevaient de très beaux arbres, bien faits pour charmer la colonie d'artistes qui gîtait dans ce coin resserré du vieux Paris ». Ad. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 62.

2. Théophile Gautier, *Portraits contemporains.*

Jeune-France n'ayant pas un sou vaillant, ce n'était pas par le luxe que brillaient en général les déguisements. Buffet peu varié, quoique copieusement servi : consommations peu délicates : beaucoup de charcuterie et de vin chaud ; les rafraîchissements étaient remplacés par des fresques. « On mange sur le pouce, et la presse est si grande autour du buffet que Nanteuil, dont la haute taille dépasse toutes les autres, à l'air de poser sa galantine sur la tête de ses voisins. C'est peu ragoûtant, mais amusant au possible[1]. »

Le retentissement de « la grande nuitée » fut inouï : et les jeunes gens mis en goût ne songèrent, on le dirait, qu'à renouveler une si copieuse, une si romantique distraction. « La grande fête en fit de petites[2]. »

Deux passages de nos documents inédits en seront des preuves suffisantes.

« Chez quelques bonnes douairières où j'ai la faiblesse de fréquenter », écrit « le flâneur parisien », le 15 janvier 1836, « il n'est bruit que d'un horrible scandale, provoqué par une orgie de ces satanés romantiques, ainsi que s'expriment quelques âmes charitables, avec des envies folles de se signer, comme si elles entrevoyaient à ces seuls mots les cornes et le pied fourchu de Belzébuth ! Il se serait passé chez le jeune de F*** des choses monstrueuses, abominables, à faire dresser les cheveux des Jeune-France malgré leur respectable longueur ! *Horrescit quisquis referens* et surtout *quæque*. On clabaude au lieu de sourire. Pour quelques flacons vidés, quelques pots cassés, quelques ribaudes lutinées !... J'aurai des détails.

1. Renduel. Cité par M. Ad. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 59. — Cf. Balzac (*Œuvres complètes*, VII, p. 496, *les Illusions perdues*), sur les orgies romantiques.

2. Louis F***, vingt-six ans, 1836.

« 18 janvier. — On m'a donné des détails. Il faut avouer que mes jeunes contemporains ne manquent pas d'aplomb, du moins au début de leurs petites fêtes. Leurs façons de s'amuser ont incontestablement plus d'horizon et d'ampleur que celles de leurs pères : elles ont peut-être moins de spontanéité : et puis, elles sont moins gaies...

« C'était bien, en effet, « l'orgie romantique dans toute « son épouvantable horreur », comme dit cet imbécile et ce capucin de M***, qui prétend qu'on devrait bien mettre un terme aux mauvais exemples, à l'influence malfaisante de tous ces polissons et de ces drôles, et qui s'indigne de ce qu'il appelle l'incompréhensible aveuglement et la scandaleuse faiblesse de cette bourgeoise de royauté...

« Punch gigantesque, colossal, pyramidal. Saladier fait tout exprès, et que le petit de F*** gardera parmi ses meubles de famille, pour l'édification sans doute de ses futurs enfants, et pour leur faire admirer la capacité paternelle. Quinze pintes de contenance, et ils étaient dix-huit en tout, jeunes gens ou femmes ! On a vidé le saladier, peut-être en partie par les fenêtres ou dans les corsages de ces dames, mais on l'a vidé ! Hurrah pour Byron !

« Et — ô horrible ! horrible ! ! most horrible ! ! ! — on l'a vidé en buvant dans des têtes de morts ! ! ! Le saladier gigantesque était flanqué de quatre têtes de morts, comme un château de ses tourelles[1]. Elles sortaient de quatre

1. La tête de mort est l'accessoire indispensable de toute orgie. Cf. *le Bol de punch :* « Une tête de mort, des besicles sur le nez, une calotte grecque sur le crâne, une pipe culottée entre les mâchoires... » C'est aussi le détail que les Jeune-France, dans leurs orgies, inspirées pour la plupart de leurs lectures, imitèrent le plus volontiers.

énormes gerbes de fleurs, et elles étaient coiffées, l'une d'un immense feutre à plume, l'autre d'un morion, la troisième d'une toque à créneaux, la dernière d'une mitre.

« ...Et le dégoût a soulevé le cœur des demoiselles folles de leur corps, quand on a apporté le quadruple ornement du punch. Elles se sont toutes mises à crier du haut de leur tête. Mais ce sont des hurlements de terreur qu'elles ont poussés, quand on a voulu les forcer à boire dedans, comme les hardis et vaillants gentilhommes, leurs compagnons, dont quelques-uns avaient la nausée. L'une d'elles s'est jetée à une fenêtre, menaçant de se précipiter, si la tête pleine de punch faisait un pas de plus vers elle... »

Elle a même, dans son affolement, ouvert la croisée, et appelé au secours de toute la force de ses poumons, « qu'elle avait robustes ». Rassemblement. On crie au meurtre. Malgré les supplications désespérées du portier d'abord, des domestiques ensuite, on envahit « la salle du festin ». Lutte homérique de quelques instants. Un des envahisseurs va chercher « le guet »: et il ne faut rien de moins que la considération et l'influence dont jouissent les familles des trop consciencieux imitateurs des romans romantiques, pour étouffer l'affaire.

Et l'auteur du *Journal* de conclure avec une ironie tranquille :

« Sans aucune espèce de doute, les beaux jours des belles choses sont passés, et il n'y a plus rien à attendre d'une société à ce point ennemie du pittoresque et où les moindres libertés artistiques sont l'objet de si brutales répressions. »

Avec son flegme coutumier, notre ironique observateur se moque de « ces intéressantes tentatives qui avortent si malencontreusement par la faute des bourgeois et par

celle du guet » : son récit manque par trop de sympathie, et ce Mérimée au petit pied, à force de se complaire dans son attitude froide et moqueuse, ne donne pas l'impression directe de la réalité. On la trouvera, cette impression, dans la lettre que voici, toute frémissante d'exaltation, vibrante d'enthousiasme, et où il semble qu'on entende encore gronder par instants les tumultueux échos de la fête.

La lettre est du mois de décembre 1836.

« ...Oui, nous l'avons eue enfin, cette orgie de nos rêves ! Et cela fut grandiose, cela fut fantastique, cela fut romantique vraiment !... Enfer et damnation ! l'inoubliable soirée !... A marquer d'un caillou blanc, comme aurait dit ce piriforme, asiniforme, ostréiforme G***, qui nous enseignait jadis l'art d'écrire mal ou plutôt de ne pas écrire du tout. » Allusion à quelque pauvre régent de rhétorique, sans doute.

« Jusqu'à la semaine dernière, nous avions eu des punchs, mais des punchs épiciers, des punchs bonnets de coton, des punchs cols de chemise », ce qui veut dire tout simplement : bourgeois. « Cette fois, ç'a été l'orgie sacrée, cheveux au vent, ceintures dénouées et claquantes au vent de tous les désirs...

« De huit heures du soir à quatre heures du matin, elle a étincelé, elle a flamboyé, elle a rugi. Du dehors, les fenêtres rougeoyaient comme des soupiraux de l'enfer... Les ignares bourgeois qui passaient se signaient comme devant l'antre de Satanas. »

Dans cette atmosphère « lourde, épaisse et comme grasse du fumet des plats, du bouquet des vins et du parfum des femmes », conversation « saccadée, fiévreuse, tour à tour étincelante et profonde, fulgurante comme un éclair d'épée, molle et capricieuse comme une sultane,

ou sarcastique comme un éclat de rire de damné », et d'ailleurs coupée d'assez bonne heure « de hoquets et de râles ».

Exclamations folles qui jaillissent de tous côtés, et montent, et se croisent, dans le plus romantique hourvari.

« — Holà, maraud ! A boire, par la mort et le sang ! J'ai le gosier sec comme une tragédie. A boire, à boire encore, à boire toujours !

— Verse, par la mort-Dieu, verse ! Je ne suis qu'au troisième ciel, je veux monter jusqu'au septième, excelsior ! verse, tudieu ! excelsior, te dis-je ! »

Au bout de la table, on entend une voix de stentor :

La vie est une bouteille.
Quand on a vidé le jus,
De la casser je conseille,
En nous asseyant dessus.

— Par la queue de Belzébuth, silence au poète mélancolique ! — rugit un autre. — Sommes-nous ici pour larmoyer ? Non, Pasques-Dieu, mais pour nous rigoller véhémentement. Or çà, mes frères, rigollons-nous ! »

Il chante à plein gosier :

La vie est une belle femme,
Il faut toujours la respirer,
Lui donner sans cesse son âme,
Il faut toujours s'en enivrer.

« — A nous le vin ! à nous l'orgie ! à nous les femmes ! » hurle la table entière dans une tempête d'enthousiasme.

Dans un moment d'accalmie, une petite voix fluette, qui sort d'un tout petit jeune homme, demande à dire un impromptu.

— Hissez-le sur la table !

On le hisse. Le petit jeune homme salue, caresse sa petite moustache et dit de sa petite voix fluette :

Le plus vif des plaisirs, dis-moi, le connais-tu ?
Siffler la tragédie ?
(Le petit jeune homme fait un geste de dénégation).
Fesser l'Académie ?
(Même geste).
Etre aimé de Hugo ?
(Encore le même geste).
Choyé du bousingo ?
(Toujours le même geste).
Des épiciers fouetter l'indolence native ?
(Pour la dernière fois enfin, le même geste).
Elle est bien faible, ami, ton imaginative !
— Hé bien, ce plaisir, c'est... faire un bourgeois cocu !

« Sous les trépignements et les applaudissements, la salle a manqué crouler, et si le punch alors eût été servi, s'il eût été avalé, nous serions certainement sortis en chœur et serions allés bravement

Orner tout front bourgeois d'une vaste ramure ».

La jeunesse ne doute de rien.

Nous faisons grâce au lecteur des propos philosophiques, ainsi que des considérations politiques et sociales qu'échangent tous ces écervelés : la vertu n'est qu'un mot ; une honnête femme est celle qui n'a qu'un amant à la fois ; la vie ne doit être qu'une partie de plaisir ; la politique est l'art de profiter des hommes sous couleur de prendre leurs intérêts, etc., etc. La substance — et les développements — se retrouvent dans toutes les « orgies » que décrivent régulièrement les romans qui veulent être à la mode. Quant à leurs opinions littéraires, on les devine : « Vive le romantisme ! Mort aux perruques ! »

A minuit précis, à « l'heure fatidique ». on apporte le punch. Il faut laisser la parole au narrateur.

« Quand les six bols immenses, gigantesques comme des urnes, eurent été déposés sur la table, on y mit le feu. Et les flammes dardèrent partout à la fois leurs petites langues bleues, infatigables. Elles crépitaient, se poursuivant, s'enlaçant, se dépassant pour se rejoindre encore, dansant joyeusement la sarabande, comme de subtils feux follets dans un cimetière.

« Alors une voix sépulcrale cria :

« — Qu'on introduise Yorick !

« Et Yorick parut.

« Ce fut un saisissement, suivi de cris d'effroi terribles. Les femmes se cachèrent la figure dans la poitrine de leurs voisins, et s'agrippant de leurs mains aux épaules viriles, dans un geste convulsif qui implorait protection et pitié, elles poussaient des plaintes prolongées, stridentes. Quelques-unes jugèrent bon de s'évanouir ; on les déposa dans un coin. Même parmi les hommes, il y en avait qui n'osaient regarder le nouveau venu fixement.

« Cependant Yorick avançait, soutenu avec beaucoup de précaution, de chaque côté, par un pénitent en cagoule.

« Il avançait. Chacun de ses pas faisait sinistrement cliqueter ses os. De temps à autre, il tournait la tête, comme pour bien montrer à tous sa face hideuse, puis brusquement ses mâchoires s'écartaient et se mettaient à claquer comme des castagnettes.

« Il semblait qu'on entendît des frissons…

« Toujours avec de minutieuses précautions maternelles, les deux pénitents en cagoule conduisaient Yorick vers le grand fauteuil gothique qui l'attendait, au milieu de la salle. Yorick allongeait à droite et à

gauche ses mains décharnées. Les plus braves prenaient, secouaient violemment ; mais on voyait leurs tressaillements involontaires ; et Yorick remerciait en faisant claquer plus sinistrement encore ses mâchoires.

« On le fixa dans le fauteuil gothique. On mit des coussins de pourpre sous son crâne et derrière ses vertèbres... Et alors, au milieu de l'épouvante, de l'horreur générale, qui tenait toutes les jambes incrustées au plancher, Yorick, après avoir étendu le bras horizontalement, comme pour commander le silence, Yorick parla !

« Cette fois, ceux qui n'étaient pas dans la confidence et qui ignoraient que l'un des deux pénitents en cagoule était ventriloque faillirent, eux aussi, se trouver mal. »

Le squelette articulé débite des vers, naturellement.

La vie, hélas ! est passagère,
Amis, souvenez-vous en bien.
Pour qu'elle soit douce et légère,
Croyez-moi, ne négligez rien.

Il y a dix strophes de cette nouveauté[1].

Finalement, on installe un bol de punch sur les genoux du squelette, on lui met une coupe entre les phalanges, et il invite ses « amis » à venir y boire « l'oubli de tous les maux ». Quelques « intrépides » reçurent la coupe des

1. Cf. ces *Stances*, de Casimir Delavigne (IV, p. 183) :

Vivons heureux, la mort est sur nos pas.
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise
Et le cristal brisé dans nos ébats !

Et tout le monde connaît les vers par lesquels Barbey d'Aurevilly célèbre la « maîtresse rousse », c'est à dire l'eau-de-vie. Le dernier romantique se traitait volontiers suivant les préceptes de l'école romantique.

mains d'Yorick ; d'autres « ridiculement pusillanimes » aimèrent mieux se servir eux-mêmes.

On proposa d'organiser une danse macabre, qu'Yorick aurait conduite. Mais son propriétaire protesta : on aurait pu le lui détériorer. « Une émotion rare supprimée », gémit notre correspondant, qui se console en observant qu' « il y a des épiciers partout ».

Les émotions pourtant n'avaient pas manqué. Ceux qui n'étaient pas restés « ivres-morts sur le plancher » se retirèrent, comme ils purent, « en faisant des réflexions ». Faire des réflexions est l'habitude, comme on sait, de ceux que le langage familier appelle « les doux pochards ».

Il arrive aussi que, ces réflexions, on les fait au poste de police, et que l'orgie commencée dans la « salle éblouissante de clarté » s'achève... au violon. Rien ne serait sans doute plus amusant que de parcourir les rapports des « infâmes agents du guet », comme disaient volontiers les Jeune-France. Les prosaïques, les piètres dénoûments qu'on y trouverait des orgies romantiques ! Ce sont les conséquences immédiates, très ordinaires d'ailleurs, mais en général sans suites trop fâcheuses, de toutes ces juvéniles folies.

Il en est d'autres, moins passagères, plus ennuyeuses surtout et qui sont comme la revanche humiliante de la pauvre et débile nature contre tant d' « orgueilleuses » et ridicules « prouesses ». Dans quelques correspondances de 1850 à 1855, que nous avons eues sous les yeux, il est assez souvent question de gastralgie, de gastrite, et autres affections semblables. Ces correspondances étaient signées d'anciens Jeune-France, définitivement rangés. Est-il téméraire de conjecturer que c'étaient les suites naturelles du régime par trop romantique auquel, vingt ou

vingt cinq ans plus tôt, les estomacs avaient été soumis ?

Il y a eu pis encore cependant. La conséquence, il est vrai, ne fut jamais qu'accidentelle, et elle n'atteignit que les malheureux qui commirent l'insigne folie de régler leur conduite sur les imaginations les plus ridicules de la nouvelle école. Mais enfin nous connaissons quelques-uns de ces naïfs et de ces malheureux, et nous savons aussi comment ils essayaient de sortir de la torpeur et de l'ennui où il était impossible que la pratique du régime ne les jetât pas tout d'abord : ils s'étourdissaient dans la débauche, et ils demandaient à l'ivresse l'oubli momentané d'une réalité « trop lourde et trop douloureuse. »

Quels aveux chez ce pauvre Alfred de Musset et quelle poignante éloquence dans ces aveux !

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Voyez encore l'exclamation fameuse, — qu'on a eu, semble-t-il, bien tort de prendre quelquefois pour un simple développement de rhétorique :

> Oh ! malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !...

Mêmes constatations navrées — et navrantes — dans la *Correspondance*, inédite, d'Afred Le Poittevin : « Je mène une vie très déréglée... » « Je tombe dans la crapule pour me distraire de tous mes chagrins[1]. »

En vain demande-t-on à la poésie de donner quelque semblant de grandeur et de force à un si piteux, à un si imprudent procédé.

1. Lettre inédite à Flaubert, du 23 mars 1843.

Quand des femmes de Tyr les troupes désolées
De l'aride Jourdain parcouraient les vallées
En funèbres habits,
On eût dit, à les voir se rouler dans la cendre,
Qu'en la sombre demeure elles voulaient descendre
Pour rejoindre Adonis.

Mais bientôt, bondissant d'une joie insensée,
Les filles attiraient sur leur lèvre embrasée
Celles de leur amant,
Et le bruit de l'orgie étouffait sur la plage
Les clameurs de la mer, qui couvrait le rivage
De ses flots écumants.

Ainsi, dans un esprit que la souffrance brise,
Se réveillent souvent, par une étrange crise,
Les instincts de la chair.
Et l'homme, dans les feux de la brutale orgie,
En son cœur défaillant sent renaître la vie
Prête à s'en détacher[1].

Les résultats du régime sont inévitables malgré tout, et ils finissent par s'imposer, eux aussi, avec une inexorable « brutalité ». « Je m'affaiblis beaucoup ». « Il y a cela de fâcheux que mon estomac se fatigue et qu'il ne me paraît pas qu'avec un tel régime je sois appelé à faire de vieux os[2] ».

Et que d'autres confidences du même genre aurions-nous encore à citer ! « Hélas ! mon pauvre ami, je suis triste, je suis maussade, d'une humeur de chien hargneux les trois-quarts de mes journées... J'ai toujours mal à l'estomac... Tout m'ennuie, tout me dégoûte !... Ah ! chienne de vie !... » — « Au diable l'orgie et les imbéciles qui me la conseillèrent ! » s'écrie un pauvre dyspeptique, qui soigne à Vichy son mal « déjà fort

1. René Descharmes, *Alfred Le Poittevin, Œuvres inédites*, p. 75.
2. *Id.*, *ib.*, p. xxx. (*Lettre inédite* à Flaubert, du 15 septembre 1845).

avancé ». — « Si au moins on pouvait changer d'estomac comme de gilet ! » gémit naïvement un troisième. — Un autre enfin, pour mieux se consoler sans doute, « exhale ses plaintes sur la lyre, comme autrefois Gilbert et Chatterton ».

> Du soleil de mes jours a pâli le flambeau.
> J'ai prodigué mon âme et mon âme me quitte ;
> Rien ne retient, hélas ! la douloureuse fuite,
> Je descends lentement les degrés du tombeau [1].

Rien d'étonnant en effet qu'avec la naïve pratique de l'orgie on ne fasse pas « de vieux os », comme disait mélancoliquement ce pauvre Le Poittevin. Et de fait, pour peu qu'on ait l'ingénuité de persister, comparses obscurs ou brillants chefs de file, c'est la même fin lamentable qui vous guette. « Roger de Beauvoir ruiné, démodé, cloué à son fauteuil, trépassa presque oublié ; Malitourne mourut fou ; Lautour-Mézeray finit ses jours dans le gâtisme ; Briffault rendit l'âme à l'asile de Charenton ; et le grand Alfred de Musset lui-même qui avait été si souvent leur compagnon de fêtes, périt tristement comme eux [2]. »

Et il est bien évident que, pour en venir là, il n'est nullement besoin d'être romantique ; mais il est bien évident aussi que, lorsqu'on doit y venir, on y arrive encore plus sûrement et plus vite avec l'aide du romantisme, — d'un certain romantisme.

1. La 1re citation est d'Adolphe P*** (1838), la 2e, de Raoul B*** (1840), la 3e, de Louis G*** (1842), et la dernière, de Gustave C*** (1836). Tous les quatre paraissent avoir été des « jeunes vraiment jeunes », comme disait précisément Raoul B***, et tous les quatre subissaient aussi les conséquences d'une jeunesse par trop romantique.
2. J. Boulenger, *Sous Louis-Philippe, les Dandys*, p. 167.

CHAPITRE V

L'Air Romantique

Quand on aime les gens, rien n'est plus naturel que de désirer leur ressembler. « Moi, disait un obscur Jeune-France, j'aime tant les héros romantiques que je voudrais leur ressembler en tout : je voudrais avoir leurs passions, leurs habitudes, leurs manies, leur physionomie même... » L'obscur disciple traduisait ainsi dans toute son ingénuité ce qui fut le rêve de toute une génération : avoir la physionomie romantique ! Plus encore que de porter « un buffle et des souliers à la poulaine », c'eût été pour beaucoup « le suprême bonheur ». Quelques-uns même auraient tout donné pour un air de famille avec Childe Harold, Manfred ou Antony.

> Ressembler à Manfred ! Oh ! la joie enivrante !
> Avoir la bouche amère et le front soucieux,
> Ignorer à jamais l'espérance riante,
> Et se sentir maudit ! Et blasphèmer les cieux[1] !

On jalousa les bruns, les « fauves », comme on disait volontiers ; on se désola d'être blond, le blond n'étant. paraît-il, bien à sa place que

> Sur le front calme et pur des douces châtelaines ;

1. François Roussel, 10 juin 1832.

on fit des prodiges d'ingéniosité pour donner à sa peau des reflets livides, verdâtres, cadavériques ; il arriva même que des couleurs fraîches, un teint clair et riant, firent prendre l'existence en horreur. Mais on corrigea de son mieux « les malicieuses erreurs » ou « les fâcheuses insuffisances de la nature », et il y eut des recettes à peu près sûres pour réaliser sur soi un peu de l'idéal rêvé [1].

I

Une châtelaine bien en chair, plantureuse, aux formes opulentes, eût été — dans la littérature à la mode, s'entend — une espèce de monstruosité, un objet de scandale, presque de dégoût. L'esthétique nouvelle imposa donc aux femmes une taille svelte, « d'une finesse de guèpe, avec des ondulations et des souplesses de liane », et des formes graciles, menues, « d'une idéale fragilité ». C'est désormais le règne de la Sylphide, du « charmant fantôme de légende ».

Etre mince, fluette, avec un col de cygne, des yeux d'outremer, des matités orientales, comme la duchesse de Berry ou Mme de Dino [2], avoir enfin, répandu sur toute sa gracieuse et mignonne personne d'une « dia-

1. « On était, dans l'école romantique, tellement saisi par l'extérieur des hommes et des choses, que Petrus Borel devait ses grandeurs futures à son teint brun, à ses cheveux noirs, à son nez aquilin, à son corps sec et nerveux qui le faisaient pareil au type créé par Victor Hugo pour le personnage de Hernani. Ressembler à Jean d'Aragon, et n'être pas un grand homme, que dis-je? le plus grand des hommes, c'était une hérésie que nul membre du Cénacle ne pouvait concevoir. » Maxime Du Camp, *Théophile Gautier*, p. 39.

2. Henri Bouchot, *Le Luxe français*, chap. VII : *Esthétique de la parure et de la beauté*. — Cf. le rêve moyenâgeux du sentimental



Mlle TAGLIONI

phanéité cristalline, » un air « d'idéale séraphicité [1], » comme Maria Taglioni : ce fut le rêve de toutes les jolies femmes, et même de quelques autres qui ne l'étaient point. « O heureuses, heureuses, trois fois heureuses, celles que le ciel a pétries d'une matière légère, qui ne connurent jamais le fâcheux embonpoint, et dont la démarche aérienne, affranchie des lois de la pesanteur, rappelle le vol fluide des chérubins [2] ! » La réaction est complète contre les goûts de l'Empire. « Les massives Junons sont détrônées. » On ne veut plus des « corpulentes et puissantes matrones », et toutes les admirations vont à celles qu' « aurait volontiers admises dans sa troupe légère, pour la légèreté de leurs terrestres apparences, la légère et folâtre Titania » [3].

Il y a des moyens classiques de réduire la taille : naturellement les femmes n'hésitèrent pas à s'y soumettre ou même à s'y offrir avec une patience et un courage héroïques. On allonge, on amincit, on amenuise, on

Philippe M***, que nous avons cité dans *Le Romantisme et les mœurs*, p. 16 : « Elle est blonde, plus blonde que le chanvre que filent gracieusement ses doigts fuselés ; ses yeux sont d'azur ; et sa taille a la légèreté, la finesse exquise d'une sylphide. »

1. Le mot est dans la lettre d'un Jeune-France, Arthur D***, 1836. — Maria Taglioni a eu sur la mode une influence considérable, — comme toutes les étoiles d'ailleurs. Nous avons dit quel avait été, un moment, le succès des mousselines blanches : la célèbre danseuse ne portait que ce genre d'étoffe. En son honneur, la maison Maurice Beauvais créa le turban sylphide, la première représentation de *La Sylphide* (1827) ayant été un gros évènement mondain. Après *La Fille du Danube*, ballet dansé par la Taglioni, on lança un « taffetas vagues du Danube », etc. L'air d' « idéale séraphicité », dont il est parlé ici, lui doit son prestige pour une bonne part. Cf. les « observations préliminaires » et la note de la page 1.

2. *Journal* du « flâneur parisien », 17 mai 1833.

3. *Id.*, *ib.*, 10 octobre 1833. On sait, par exemple, que la pauvre Mme de Staël eut à souffrir — déjà ! — de l'esthétique qui allait bientôt devenir à la mode, et que « le genre Récamier » et « le genre Pauline Borghèse » lui firent du tort.

effile tout ce qu'on peut et tant qu'on peut. L'unique ambition du couturier est de « faire du corps un fuseau [1] », et la clientèle féminine seconde le couturier avec une bonne volonté incroyable. Il n'est gêne ou torture qu'on ne s'impose afin d'obtenir la taille idéale pour l'époque, une taille « guêpée ». On n'est jamais assez fine, assez déliée, assez fuselée, assez « belette ».

« Il m'est arrivé, — lit-on dans le *Journal* de l' « humoriste parisien », à la date du 8 novembre 1833, — il m'arrive encore et selon toute apparence il m'arrivera toujours de me moquer des femmes, peut-être parce que je les aime trop. Je leur dois amende honorable aujourd'hui : elles sont héroïques. Il faut que ces charmants animaux soient extrêmes en tout. C'est vrai, je ne vois qu'elles pour avoir l'héroïsme si continu, si souriant. C'est admirable, c'est merveilleux, c'est à faire mourir de jalousie et de dépit les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du sexe qui s'est décoré lui-même du beau nom de fort, sans qu'on ait jamais réussi à bien comprendre pourquoi.

« J'observais hier cette ravissante baronne de C***. Sans être une matrone, ce n'est pas une sylphide. Elle s'y efforce néanmoins, et, chose extraordinaire, elle y réussit presque. Je l'ai fait admirer à G***, sans rien lui dissimuler des motifs de mon admiration. G*** (une autre partie du manuscrit nous apprend qu'il était « membre d'une quantité innombrable de sociétés scientifiques ») G*** s'est aussitôt mis à calculer que chaque centimètre carré du corsage supportant vraisemblablement une pression de tant d'atmosphères, la poitrine de cette gracieuse personne devait supporter le poids de je ne sais

1. « Entre 1820 et 1830, toute l'imagination du couturier se portera sur deux points : faire de la jupe une cloche, du corps un fuseau » (Ch. Simond, *Paris de 1800 à 1900,* I, p. 656.)

combien de kilogrammes, quelque chose de terrifiant, enfin de quoi faire éclater la carapace de plusieurs hippopotames et réduire en bouillie une paire d'éléphants... Et cette délicieuse C*** avait toujours le sourire sur les lèvres. Elle saluait, elle faisait des révérences, elle minaudait, s'inclinait, se relevait, aisée, gracieuse, ne plus ne moins que si elle eût été

dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Et penser que, dans le même salon, il y avait au moins une bonne douzaine d'émules de cette aimable baronne !...

« Les martyrs devaient avoir de ces sourires, au milieu de leurs supplices ; et vous êtes bien de vraies martyres, pauvres petites créatures qui sacrifiez si pleinement et avec une intrépidité si charmante, à la mode contemporaine, à ses horreurs et à ses tortures. Vous êtes des martyres ; et que puisse le Dieu de toutes les clémences vous récompenser un jour des atroces fatigues que vous vous imposez, pour donner à nos yeux, à nos imaginations et à nos cœurs, des fêtes que vous croyez devoir être délicieuses, et que quelques-uns de nous, misérables mortels, ont quelquefois en retour le mauvais goût de ne pas trouver exquises !...

« 15 février (1834). — On voit de plus en plus des tailles de guèpe, de libellule, minces, minces, et qui doivent être fragiles, fragiles !... On doit avoir peur, rien qu'en y portant les mains, de les briser comme verre ou comme fétu. C'est fort heureux que la danse

Ne soit plus des plaisirs réservés à mon âge ;

il me semble que jamais je n'aurais osé toucher, même du bout des doigts, à de si cristallines, à de si craquantes personnes... »

« 21 octobre (même année). — C'est instinctif, c'est malgré moi. Toutes les fois que je rencontre une de ces tailles à la mode, je m'envoie dans la cage thoracique une bonne aspiration, pour parler comme G***, afin de m'assurer à moi-même que mes poumons ont bien leur libre et normal fonctionnement, toujours style G***. »

La mode nouvelle et ses excès mettent en verve les ironistes, surtout ceux qui appartiennent comme notre « flâneur », à la génération précédente.

D'après un dessin inédit, un bourreau, dans un cabinet de toilette transformé en coquet échafaud, garrotte une jeune femme. Mais le carcan, au lieu de s'appliquer au cou, enserre la taille. Des convulsions secouent la pauvrette, qui essaie encore de sourire. Légende du croquis : *Comment on devient une femme à la mode.*

Dans un autre dessin, une élégante va s'habiller. Sous le léger vêtement du matin qui l'enveloppe encore, on devine une taille svelte, souple, élancée. Mais qu'est-ce que toute cette sveltesse et cette finesse naturelles, par comparaison avec l'horrible exiguïté du corselet de fer que lui présente sa caméristе, et qui ouvre ses mâchoires d'étau, dentelées, et effroyables comme la gueule d'un monstre ? Involontairement, la pauvre femme détourne la tête, cependant qu'elle offre son buste à l'impitoyable machine qui va lui broyer les os. Légende du dessin : l'*Andromède romantique.*

Le sujet était fertile en plaisanteries : on s'en permit beaucoup, — qui n'étaient pas toujours du meilleur atticisme. Nous n'en citerons qu'une.

Une série de six dessins à la plume, inédits, nous repré-

sente les essais infructueux, pour se mettre à la mode, d'une femme envers qui la nature a été outrageusement prodigue de ses faveurs. La malheureuse, désolée d'être si exagérément pourvue, fait appel à tout son domestique pour réduire sa surabondante personne aux proportions impérieusement exigées par le goût nouveau. Femme de chambre, cuisinière, jardinier, cocher, tout le monde est à l'œuvre, tout le monde met la main à la pâte. On s'épuise à boucler, sangler, serrer, refouler et contenir. Efforts inutiles, efforts impuissants ! De désespoir, la cuisinière demande aux passants du renfort. Un débardeur d'abord, un charbonnier ensuite viennent se joindre à la courageuse petite troupe. Rien n'arrive à mater l'ennemi. Réduit sur un point, il glisse et s'échappe par un autre ; comprimé d'un côté, il coule et s'enfuit du côté opposé. Il déjoue toutes les tentatives, il lasse toutes les bonnes volontés, tant qu'enfin il s'étale librement sur le champ de bataille avec l'insolence tranquille d'un triomphateur. Titre de la série : *Un nouveau travail d'Hercule.*

Il y a cependant une autre méthode, moins barbare — en apparence, du moins — que le garrot, le corselet de fer et les efforts d'une domesticité unis à ceux d'un charbonnier et d'un débardeur, d'un résultat plus certain en tous cas, infiniment plus distinguée d'ailleurs : et c'est de se priver de nourriture. « On ne mangea plus, — dit Véron, dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, I, p. 210, — on se mit à l'eau ; les femmes du bel air prétendirent ne plus se nourrir que de feuilles de roses. Elles créèrent cet usage, à table, de ne remplir et de ne parfumer leur verre qu'avec leurs gants, comme pour bien constater leur sobriété ». Une belle et riche santé fut alors considérée comme un accident déplorable, et on fit tout pour remédier au fâcheux accident. « Moi qui écris ces lignes, —

peut-on lire dans l'*Histoire de la mode*, de Challamel, p. 168, — j'ai connu bien des jeunes filles désolées d'avoir une apparence de santé, des joues roses et fraîches, parce que c'était « commun », disaient-elles [1]. »

Et il en avait connu aussi, l' « ironiste parisien ». Il consigne dans son *Journal*, à la date du 28 mai 1832 :

« La femme est, on le sait, un plaisant animal,

et sur ce point, beaucoup de jeunes filles sont terriblement femmes. Est-ce qu'elles ne se mettent pas à ne plus vouloir rien prendre que des pâtisseries légères, des frivolités ou, comme je crois qu'elles disent, des mufflings ? Et pourquoi, dieux immortels, pourquoi ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, comme disait cette excellente marquise de Sévigné qui, elle au moins, ne dédaignait pas les nourritures solides. Par peur de grossir, d'avoir de belles joues, bien rondes, bien pleines, des joues « pétries de lys et de roses », des joues délicates où, selon le mot du poète ancien, repose et se blottit l'Amour ! Elles en seraient désolées, elles ne s'en consoleraient pas, elles seraient capables d'en mourir, comme me disait hier cette péronnelle de petite G*** ! Mesdemoiselles veulent être à la mode, et la mode est d'être mince, pâle, transparente, diaphane, d'une immatérialité de vapeur, de brouillard... Et les mamans les laissent faire !... Morbleu ! Je perdrais tout mon flegme devant de pareilles sottises [2]... »

1. Dans *Les Secrets de la princesse de Cadignan* (*Œuvres*, IX, p. 527), Balzac parle des « exagérations de diète que se permettent les minaudières », et on peut voir dans *Le Cabinet des Antiques* (VII, p. 51) comment la duchesse de Maufrigneuse arrive à jouer à l'immatérielle.

2. La verve d'autres ironistes pourrait s'exercer aussi sur nos

Et il le perd en effet, ou peu s'en faut. il en a conscience tout le premier : et il s'en veut, et il se cherche des excuses.

« Mais aussi cette petite G*** m'a trop agacé l'autre soir ! Elle a de l'esprit cependant, de la répartie : je cause volontiers avec elle, et c'est un vif plaisir pour moi de faire trotter sous mes yeux ce joli petit animal de course, si nerveux, si coquet, de lui faire sentir la mèche... Mais c'est vrai qu'elle m'a complètement exaspéré, hier soir

— Mademoiselle, vous plairait-il de ce suprême de pintade ?

— Je vous remercie, Monsieur.

— Seriez-vous souffrante ?

— Non, Monsieur.

— Mais vous n'avez rien pris depuis le commencement du dîner? Feriez-vous comme les petites filles ? Vous réserveriez-vous pour la confiture et les gâteaux ?

« Ma sotte plaisanterie l'embarrasse, elle rougit, et je vais regretter de lui avoir fait de la peine, quand Mme de L*** qui n'aime pas la petite G***, dont la finesse fait encore plus vivement ressortir l'épaisse sottise de sa fille, intervient brusquement :

— Le secret de Gabrielle n'est pourtant pas difficile à découvrir, le premier roman venu vous le dira.

« Gabrielle se mord les lèvres, un éclair de dépit furieux passe dans ses beaux yeux noirs. Je détourne la conversation et l'orage. Mais une heure plus tard je lui ai fait avouer, dans un coin du salon, que son rêve secret, à elle et *à la plupart de ses amies*, était d'être à la mode, d'avoir le teint pâle et de grands yeux mélancoliques. Je me suis moqué d'elle, mais j'ai bien senti que je ne gagnerai rien

contemporaines, héroïques, à ce qu'il paraît, dans leurs efforts pour obtenir « la ligne », et y employant à peu près les mêmes moyens que leurs aïeules de 1830.

du tout. Elle n'en démordra pas, la petite sotte ! Elle aurait trop horreur d'être vulgaire ; bon gré mal gré, elle attrapera l'air romantique !...

« J'étais furieux. Notre bonne amitié en souffrira. Tant pis !... Mais que j'aurais donc voulu tenir là, dans un coin du même salon, entre quatre yeux, un de ces écrivains dont l'insipide lecture engendre chez des enfants délicieuses de si pernicieuses billevesées !... »

Les écrivains ne sont peut-être pas les seuls coupables, et il n'est que juste de faire à l'ingénuité des lectrices la part qui lui revient de droit et qui ne laisse pas d'être considérable. Mais il est de fait que soigner sa guenille est quintessence de vulgarité ; et par la plume de Balzac *la Mode* constate avec son ironie habituelle une manie qui est en train de devenir générale et qui permet de « reconnaître le degré d'élégance auquel on est parvenu [1]. »

« Depuis un an », en effet, « la gastrolâtrie a perdu beaucoup de son importance. Il s'est fait une révolution gastronomique assez honorable pour notre époque. On

1. « Un maître, un modimane, reconnaît le degré d'élégance auquel est parvenu son amphytrion, en jetant un coup d'œil sur la table ». *La Mode*, 1830, III, p. 218. — La mode ne dura pas. Les *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay (Mme E. de Girardin) nous apprennent (I, p. 61) qu'en 1837, les femmes s'étaient remises à manger ; et on en trouvera la preuve dans le portrait qu'Eug. Guinot a fait de *La Lionne* (*Les Français peints par eux-mêmes*, II, p. 12). Mme Dureynel a invité « ses plus chères camarades », MMmes de Tressy et Primeville. « Je vous ai averties que ce serait sans façons : un véritable déjeuner de garçons, rien de plus : des huîtres, un pâté de foie gras et quelques bagatelles ; par exemple, j'espère que l'on n'aura pas oublié le vin de Champagne frappé de glace.

« On se met à table, une large brèche est faite au pâté ; les bagatelles se présentent sous la forme copieuse et solide d'un chapon truffé et de divers autres plats de même importance. — Les trois lionnes mangent de tout, de manière à soutenir l'honneur de leur nom, c'est-à-dire avec un appétit vraiment léonin. N'est-il pas bien naturel qu'elles aient besoin de prendre des forces pour résister au train d'une vie pleine d'activité, de mouvement et d'exercice ? »

commence à mépriser la table. La supériorité de l'intelligence étant de jour en jour plus sentie et plus désirée, chacun a compris tout ce que l'âme perdait de ressort dans ces luttes journalières, soutenues par l'organisme à propos d'un repas. L'ambitieux mange peu, le savant est sobre, et l'homme à sentiment a l'obésité en horreur. Or, où est le fashionable qui n'appartient à aucune de ces trois classes ? Ce dédain des jouissances gastronomiques fera nécessairement faire un pas gigantesque à la cuisine française : il s'agira pour elle de mettre le plus de substance possible sous la plus petite forme, de déguiser l'aliment, de donner d'autres formules à nos repas, de fluidifier les filets de bœuf, de concentrer le principe nutritif dans une cuillerée de soupe, et de remplacer l'intérêt d'un *suprême* par des intérêts plus puissants... »

Il faudra donc « amuser l'estomac d'une manière ingénieuse, éviter une digestion, et livrer l'intelligence tout entière aux affaires, sans l'obscurcir... Pour atteindre à ce but, le génie trouve d'immenses ressources dans les légumes, les œufs, les herbes, les fruits, le riz, les *mufflings* ».

Et le journaliste — qui est toujours Balzac — de proposer un menu qui lui paraît répondre à toutes ces exigences

MENU ÉLÉGANT

Des œufs frais.
Une salade.
Un pilau.
Beurre de Bretagne.
Des fraises.
Thé.
Lait ou crème.
Soda water.
Mufflings [1].

1. *La Mode*, 1830, III, pp. 218-219. — L'article a été recueilli au vol. XX des *Œuvres complètes* et I des *Œuvres diverses*, pp. 456-460. Il a pour titre : *Nouvelle théorie du déjeuner*. Il est amusant.

Très incontestablement, il n'y a pas là de quoi surcharger l'estomac ; et tout « modimane » qui suivra ce régime est bien sûr de ne jamais connaître d'indigestion.

On comprend l'embarras des maîtresses de maison, surtout quand elles sont jeunes, inexpérimentées, et qu'elles ont à faire la réputation de leur table, tout comme celle de leur salon. Au lendemain d'un dîner qu'elle a offert et où assistaient deux nièces de ministres, une de ces infortunées envoie à sa mère, douairière retirée en Bretagne, une lettre qui n'est qu'un cri de douleur et de désespoir. On ne lui ôtera pas de la tête que son dîner a été manqué : presque personne n'a touché aux plats ; on les remportait à peu près intacts ; seul le dessert a eu quelque succès. Son maître d'hôtel cependant est un des meilleurs de Paris, elle le sait ; puis, elle avait eu bien soin de demander conseil aux personnes d'autorité que lui avait recommandées sa chère maman, etc., etc. Le dîner a dû être impeccable, en effet. Mais Mme d'H*** n'avait pas assez varié le genre de ses invités ou elle avait eu la main malheureuse : ils appartenaient pour la plupart au monde romantique et ils en suivaient les rites scrupuleusement.

Pour être plus à même d'observer aisément ces rites ridicules, il arrive qu'on prend à part de solides à-comptes et qu'on ne s'asseoit à table que l'estomac bien muni et dûment lesté. C'était par exemple dans les habitudes de celle qui devait être un jour la trop célèbre Mme Lafarge. Il avait été un moment question de mariage entre elle et Laurent Jan. Notre prétendant avait remarqué que Mlle Marie Cappelle ne prenait qu'une part modique aux repas auxquels elle s'asseyait, se contentant de sucer le bout d'un aileron de poulet ou de mordiller un fruit. Il la fait surveiller : Mlle Cappelle ne se refusait ni bonnes côtelettes, ni succulents filets, ni vins généreux, le tout

savouré et dégusté en cachette. Cette hypocrisie déplut. Les projets d'union restèrent toujours à l'état de projets [1].

Dans la saynète inédite des *Fashionables*, une jeune femme mande son maître d'hôtel :

— Je dîne dehors à sept heures : dîner romantique.

Le maître d'hôtel s'incline : il a évidemment l'habitude, il a compris. Il énumère aussitôt le menu qu'à six heures précises il fera servir à Madame, menu plantureux où il n'y a ni œufs frais, ni mufflings, mais une avalanche de choses substantielles : truite du lac de Genève, filet au madère, carpe du Rhin, salmis de perdreaux, cuissot de chevreuil, truffes au champagne, faisan rôti flanqué d'ortolans, et du Tockay, et du Bourgogne, et du Bordeaux, et du Marsala, et du Chypre, et du Champagne ; bref, de quoi traiter dix familles. Madame se déclare satisfaite [2]. Si elle touche à tous les plats, même du bout des dents, elle aura certes de quoi faire l'immatérielle et la vaporeuse au dîner où elle a été priée : elle pourra tout à son aise prendre des airs rêveurs et mélancoliques devant son assiette et son verre vides, — à moins qu'au beau milieu du repas romantique, elle n'ait, par excès de scrupules dans l'observation des rites à la mode, une belle et bourgeoise indigestion.

Peu importe qu'à ce régime bizarre de privations et d'abstinence, surtout s'il est pratiqué loyalement et sans fraude, l'estomac se débilite et la santé disparaisse. Mieux vaut la mort que l'horreur de grossir et d'être matérielle.

1. Sur ces projets de mariage, cf. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, p. 227.

2. Demandez à monsieur la recette
Qu'emploient les amoureux pour se mettre à la diète :
Il suffit d'arriver à table tout repu.

E. Augier, *Gabrielle*, II, 1.

Etre matérielle ! C'est une idée à laquelle une jeune femme élégante ne s'habituera jamais ; et elle fera tout pour éviter un accident si lamentable.

« ... Désolée, ma petite Madeleine, désolée, la pauvre Anaïs est désolée. Elle pleure, elle se désespère, elle voudrait mourir. Ne ris pas, c'est sérieux, c'est très sérieux... Moi qui avais autrefois la taille si fine, tu te souviens, au couvent vous m'appeliez toutes Miss Libellule, j'épaissis, j'épaissis, j'épaissis... C'est horrible, c'est odieux, c'est à se briser la tête contre les murs. Je n'oserai bientôt plus me regarder dans une glace.. Et ce n'est pas une nouvelle grossesse !... Oh ! vois-tu, c'est affreux, affreux. Jamais tu ne sauras comme je suis triste... Vois-tu ta petite Anaïs avec le profil de la T. R. Sœur Marie des Anges, — la T. R. Sœur Marie des Anges, nous le savons par ailleurs, était obèse et hydropique, — dont nous nous sommes tant moquées et que nous avons si souvent dessiné ?... Si je continue, c'est comme cela que je serai bientôt. Quelle horreur !... Je ne mange plus et en moins de deux mois j'ai avalé cinq litres de vinaigre. Si Gérard le savait [1] !... » Mais Gérard ne le sut probablement jamais ; et si l'obésité menaçante a continué ses progrès, il y a tout lieu de croire que la tranquillité de son ménage en aura été sérieusement compromise.

La suprême distinction en effet est de paraître alanguie, mourante, d'éviter tout mouvement vif par où pourrait se traduire une involontaire et instinctive gaîté. « Dans ce moment-ci — observe *la Mode*, 1830, II, p. 177 — tous nos jours ressemblent à des dimanches anglais ou américains. Une femme exciterait du scandale si, au bal, elle ne mar-

1. Mme de C*** à Mme J*** au château de la B***, près Besançon, 4 février 1834.

chait pas comme une ombre échappée des limbes ; si elle se livrait à la gaîté de la danse, ou si elle exprimait un sentiment quelconque par un simple jeté-battu.

— Est-elle folle ? dirait-on. Que lui passe-t-il par la tête ? Mais elle est, ma chère, de la dernière indécence. »

Et la preuve que Balzac n'exagère pas — car cet entrefilet de *la Mode* est du grand romancier — ou, si l'on veut, que les mêmes ridicules appellent les mêmes railleries, c'est que, dans sa *Conversion d'un romantique*, parue justement la même année, Jay nous présente ainsi le tableau d'une réunion selon le goût du jour.

L'escalier de la maison « est garni des deux côtés de cyprès et d'épicéas en caisse et en pots, surmontés à la dernière marche de deux saules pleureurs. Un domestique en livrée rouge et noire nous introduit dans le grand salon surnommé le salon de la mélancolie. L'ameublement en est sombre et sévère. Ce salon est orné de quelques tableaux de la nouvelle école, parmi lesquels on distingue le *Cauchemar*, une *Expédition de Vampires*, le *Massacre de Scio*, l'*Apparition d'un revenant*, une volée de *Chauves-souris* et la *Ronde du Sabbat*. »

Les personnages répondent au décor. « La maîtresse du lieu, en dépit d'un embonpoint un peu gênant, est vêtue d'une robe blanche garnie de roses noires, et sa chevelure est arrangée en forme de papillons de nuit. Une jeune dame est habillée en Velléda. Plusieurs auteurs, quelques-uns encore inédits, nous sont présentés. Je remarque l'un d'eux que l'on a surnommé le Bel Obscur, parce qu'il ne s'exprime qu'à demi-mots, et ne se déride jamais ; Jérôme, dit le Mélancolique, parce que, bien que la nature l'ait doué d'une figure triviale et joyeuse, il excelle à décrire l'agonie des mourants ; sa muse ne sort

pas des ruines et des tombeaux ; il « chante le ver du cercueil ; ses vers et sa prose sont pleins de ténèbres ». Un autre jeune homme a été baptisé le Terrible : « Personne ne peint mieux que lui la décomposition des cadavres et les phénomènes de la putréfaction... »

« Penché près de la baronne Médora. muse de la rue Bleue, qui agite, en guise d'éventail, une petite branche de cyprès, quel est cet homme qui cache en vain son âge sous des prétentions de jeunesse ? C'est le comte de la Roche-Noire, auteur de nombreux romans et d'une ballade intitulée : « Le Spectre monté sur un fantôme de cheval, qui va chercher sa fiancée et la ramène au grand galop à son cercueil. »

On se prépare à célébrer une grande solennité : la conversion d'un classique. En attendant ce moment, chacun fait honneur à d'excellents rafraîchissements, ce qui prouve que « si le cachet de la nouvelle littérature est que les poètes doivent paraître toujours tristes, languissants et prêts à mourir, cela n'est que pour la forme. Seulement les muses présentes lèvent les yeux au ciel en mangeant leurs gâteaux, et chaque verre de punch est accompagné d'un soupir. »

Mélancolie, tristesse, airs penchés, languissants, « saule pleureur », ce sont là moyens infaillibles d'avoir du succès. au témoignage d'A. Houssaye, dont l'expérience sur ce point particulier n'est pas négligeable. Aussi beaucoup de femmes « passèrent dans la vie comme des fantômes ». Et la justesse de l'observation est corroborée par les remarques de notre « ironiste parisien ». Il écrit, à la date du 17 avril 1835 :

« Paris tout entier ne sera bientôt plus qu'un faubourg du Père-Lachaise. On coudoie des demi-vivants et on passe à côté de demi-mortes. J'ai souvent l'impression de

frôler des linceuls, et je suis surpris de ne pas voir plus fréquemment, sous les grands feutres et les toques à créneaux qui coiffent nos contemporaines, la face camuse de la grande faucheuse elle-même. Mes contemporaines sont gaies, c'est une justice à leur rendre, elles sont très gaies, aussi gaies qu'on peut être gai. »

Et le 18 mai et le 11 juin de la même année : « ... On ferait bien d'abattre tous les arbres qui décorent nos boulevards et nos promenades ; leur joyeuse verdure est une insulte perpétuelle à la mélancolie noire, à la tristesse profonde des désespérées qui viennent promener à leur ombre leur inconsolable douleur. Des cyprès ! des cyprès ! qu'on mette des cyprès partout ou, tout au moins, des saules pleureurs ! et que désormais entre les arbres et celles qu'ils protégeront il y ait une douce, une touchante harmonie !... »

« ... Qu'importent la beauté, la joie, le sourire de la lumière divine et le sourire encore plus beau d'une belle physionomie ?... Respect à la douleur, ô mes frères profanes, respect à la douleur, à la fatigue, à l'écrasement, à l'épuisement, et donnez toute votre pitié aux pauvres créatures lasses qui ne respirent que la mort, n'aspirent qu'à la tombe, se font un suaire de leurs vêtements, ne veulent connaître que les larmes et ne plus communiquer avec le monde des frivoles mortels que par leurs éternels soupirs et leurs éternels sanglots !... »

Il n'est pas jusqu'aux « modèles » des peintres et à leurs petites amies, — d'humeur plutôt joyeuse à l'ordinaire, — qui n'affectent les allures à la mode. « Camille Rogier — lit-on dans les *Confessions* d'A. Houssaye (I, p. 340) — donnait çà et là l'hospitalité à une jeune fille toute romantique... Elle avait toutes les vertus de l'emploi, mince, pâle, les yeux bistrés, penchée en saule pleureur, ne parlant

que par monosyllabes. » Théophile Gautier lui-même s'amourache de cette Cydalise et c'est pour elle qu'il écrit ses plus beaux vers. Toujours au témoignage d'A. Houssaye. Roger de Beauvoir « court le monde avec une femme romantique qui croyait à Antony ». Amoureux enfin des « femmes romantiques ». personne ne l'a été « plus tendrement et plus violemment » que ce pauvre Lassailly, encore et toujours d'après la même source. Marie Cappelle non plus ne réalisait pas trop mal l'idéal à la mode. La contagion est donc générale et elle a rapidement gagné toutes les classes de la société.

Puisque les hommages sont à cette condition, il ne sera jamais trop tôt pour essayer d'avoir la fameuse physionomie. On y travaillera dès l'enfance, quand on ne sera encore qu'une petite couventine, et ce pour le plus grand chagrin des mamans.

« ... La santé de Gabrielle m'inquiète, — écrit l'une d'elles. — Elle pâlit et maigrit de jour en jour ; elle a les yeux cernés, bistrés ; je la trouve toute molle, languissante ; elle ne rit plus, et quand elle daigne sourire, j'aimerais autant la voir pleurer. *Beaucoup de ses compagnes en sont là.* » C'est nous qui soulignons cette preuve des ravages qu'exerçait alors le mal. « J'ai cru d'abord que cela venait du régime qu'on suit au couvent. J'ai demandé ce que, jour par jour, pendant une semaine, on lui avait servi. Ce n'est pas de là que vient le mal. Une lettre qui traînait dans la chambre de la pauvre petite m'a tout appris. La malheureuse ! N'écrivait-elle pas à la petite Jeanne D*** — surnommée *la romantique*, nous apprend un autre passage de la correspondance — qu'elle espérait bientôt être aussi pâle que son amie Marguerite P*** — autre romantique, toujours d'après la même source ; — qu'elle buvait du vinaigre, mangeait des citrons à la

douzaine !... Vous pensez si j'ai prévenu la Supérieure[1] !... »

La Supérieure aura été bien fine, si elle a jamais empêché cette petite masque de Gabrielle de cultiver sa pâleur en vue de ses futurs succès mondains.

Ce violent, ce maladif désir d'être à la mode, peut aussi se manifester quelquefois d'une façon bien touchante.

Marie B*** aime un jeune peintre, adepte fervent de la nouvelle école. Elle l'a entendu plus d'une fois déclarer avec une ardeur intransigeante qu'une femme tant soit peu intelligente doit être de son temps, c'est-à-dire romantique, et romantique non pas seulement en théorie, mais en pratique, comme il l'est lui-même : large feutre à la Rubens, cape espagnole, gilet-pourpoint, dont le col montant fait disparaître toute trace de linge, chevelure abondante, etc. De toute son âme la pauvre enfant voudrait plaire à celui que ses parents ne seraient d'ailleurs nullement fâchés d'avoir pour gendre ; et c'est un cousin, plus âgé qu'elle, et fort au courant de « ce qui se fait à Paris, » qu'elle prend pour confident de ses inquiétudes et de ses craintes. Conseils pour la toilette, avec accompagnement de dessins ; conseils pour la coiffure, toujours avec des dessins ; conseils pour ses lectures : elle sollicite, elle implore sans cesse. Elle serait si heureuse de penser et de sentir à l'unisson de son cher peintre ! si ravie surtout qu'il trouvât en elle « le reflet de ce qu'il aime tant !... » Elle est brune, par bonheur ; elle a même dans les veines un peu de sang créole : comment faire pour augmenter encore cette pâleur chaude que « dans sa bonté lui a donnée la Providence » ? Elle veillera, elle jeûnera, elle

1. Lettre de Mme Dubois, juin 1836. — On sait que Madame Bovary résumait pour Léon Dupuis l'idéal romantique, *femme pâle de Barcelone*, etc., et qu'elle buvait aussi quelquefois du vinaigre.

se fera maigrir... Ce peintre aura été un barbare, s'il n'a pas savouré, comme il méritait de l'être, le bonheur d'avoir une femme si avide de conformer sa beauté aux principes de son esthétique.

Le régime a des inconvénients, sans doute, et qui même peuvent devenir particulièrement graves. Mais aussi les magnifiques compensations ! Ceci fera oublier cela. Est-il par exemple rien de distingué comme d'avoir l'air « poitrinaire » ? Le malheur est qu'à force d'en avoir l'air, on peut finir par le devenir réellement. Certes, la conséquence est aussi fâcheuse qu'il se puisse : on ne s'y dérobera pas cependant, et quand on s'avisera du danger, ce sera quelquefois trop tard.

« ... Ne m'en veuillez pas de vous écrire une lettre si courte, et vous le sentez bien, si triste. Je reviens de chez cette pauvre Mme T***, qui a perdu sa fille hier. Elle est morte à dix-neuf ans d'une maladie de langueur. A force de se priver de nourriture et de n'absorber que des choses acides pour se faire maigrir, la pauvre enfant s'était abîmée (*sic*) le teint et l'estomac. On lui avait fait croire et elle avait lu dans de certains livres abominables et qu'on devrait bien faire jeter au feu, qu'il était de bon goût d'être mince et d'avoir la figure pâle. Croiriez-vous qu'elle lisait une partie de la nuit (car sa mère ne la surveillait guère et elle n'a su la chose que trop tard), uniquement pour avoir les yeux cernés ? Comme si ce n'était pas le plus grand des péchés d'attenter à l'œuvre de Dieu et de se ruiner la santé par vanité pure ! Inspirez à votre Madeleine des sentiments plus modestes et surtout plus chrétiens [1]... »

On est tenté de croire qu'il n'y a là qu'affirmations et

1. 11 mai 1837, avec la simple signature : JEANNE.

insinuations d'austère et chagrine puritaine. Ouvrez alors l'*Histoire de la mode*, de Challamel, à la page 168, et les *Souvenirs d'un hugolâtre*, du même auteur, à la page 346 : vous y verrez que la navrante histoire de Mlle T*** a été l'histoire de beaucoup de jeunes personnes et que la mode romantique a été génératrice d'assez nombreuses tuberculoses.

II

Ce n'est pourtant là, malgré les menaces de tuberculose, que du romantisme au premier degré, pour ainsi dire, et il y a une autre initiation, plus raffinée et réservée à d'assez rares élues. Être pâle, c'est bien : mais que c'est donc mieux encore si cette pâleur est ardente et passionnée ; si l'on devine sous ce bitume et ce bistre un tempérament de feu : s'il y a dans le regard une fixité étrange et comme des lueurs infernales : si de toute la personne enfin se dégage un charme subtil d'inquiétante perversité !

On connaît ce passage de Théophile Gautier, dans *Celle-ci et Celle-là ou la Jeune-France passionnée* : « Rodolphe résolut que la femme qu'il aimerait serait exclusivement Espagnole ou Italienne, les Anglaises, Françaises et Allemandes étant infiniment trop froides pour fournir un motif de passion poétique. D'ailleurs, il avait en mémoire l'invective de Byron contre les pâles filles du Nord, et il se serait bien gardé d'adorer ce que le maître avait formellement anathématisé.

« Il décréta que sa future maîtresse serait verte comme un citron, qu'elle aurait le sourcil arqué d'une manière aussi féroce que possible, les paupières orientales, le nez

hébraïque, la bouche mince et fière, et les cheveux assortis à la couleur de la peau[1]. »

C'est à peu près l'idéal du Bénédict de *Valentine*. Il ne veut donner son cœur qu'à une femme « brune, pâle, ardente, espagnole, mobile. »

L'exotisme « fait florès », comme dit un Jeune-France, et Barbey d'Aurevilly — après combien d'autres ! — de le constater à son tour. « Être Espagnole, à cette époque-là, c'était quelque chose ! C'était une valeur sur la place. Les romans d'alors, le théâtre de Clara Gazul, les poésies d'Alfred de Musset, les danses de Mariano Camprubi et de Dolorès Serral, faisaient excessivement priser les femmes oranges aux joues de grenade ; — et qui se vantait d'être Espagnole, ne l'était pas toujours, mais on s'en vantait. »[2]

Élie Mariaker enfin déclare qu'il a en horreur les visages frais et arrondis, parce que « la mer s'étire et se ride quand il y a un orage. » (!!)

Or, quand ils font naturellement défaut, — et c'est assez la règle en effet, — il y a des moyens de se donner ces airs de « femme troublante, » de « créature fatale et damnée ». Et la princesse de Belgiojoso le savait bien.

1. Il y a toujours de l'exotisme dans l'idéal romantique à ce sujet.

> Dante aimait Béatrix, Byron la Guiccioli.
> Moi (si j'eusse été maître en cette fantaisie),
> Je me suis dit souvent que je l'aurais choisie
> A Naple, un peu brûlée à ces soleils de plomb
> Qui font dormir le pâtre à l'ombre du sillon ;
> Une lèvre à la turque, et sous un col de cygne
> Un sein vierge et doré comme une jeune vigne,
> Telle que par instant Giorgione en devina,
> Ou que dans cette histoire était la Rosina.
>
> (Musset, *Mardoche*, XIII.)

Cf. encore *La Fille aux yeux d'or* (Balzac, *Œuvres*, VIII, p. 274).

2. *La Vengeance d'une femme*, dans *les Diaboliques*, p. 415, éd. Lemerre.



Madame DORVAL

« ... La princesse de Belgiojoso était la muse romantique. On sait qu'il n'y avait point alors de romantique qui n'affichât la pâleur spectrale ; on laissait à la vieille école les roses démodées des joues, disant que ces gens-là n'avaient jamais eu de passions ; mais tous ceux que hantaient les visions de Shakespeare, de Hugo, de Dumas, ne se hasardaient dans le monde que sous je ne sais quelle réverbération bleuâtre et verdâtre. On disait que la princesse de Belgiojoso surmenait son intelligence par un poison à la mode, le « datura stramonium. » On n'en était pas encore à la mort-aux-rats [1]. »

Daturine, stramonine, belladone, atropine, tous ces produits, comme on sait, dilatent la pupille, donnent au regard une fixité étrange, de la profondeur, de l'éclat : la consommation alors dut en être effrayante. Car la princesse eut des imitatrices, beaucoup d'imitatrices, et ce furent naturellement toutes celles qui selon l'expression d'A. Houssaye (*Confessions*, II, p. 92), « s'abreuvaient dans la coupe de Balzac, de Sainte-Beuve, d'Alfred de Musset, d'Alexandre Dumas, de George Sand, » c'est-à-dire dans la coupe du plus pur romantisme. « De 1830 à 1840, on vit errer par Paris, dans les salons, les théâtres, dans les promenades, les femmes romanesques ou romantiques

1. A. Houssaye, *Les Confessions*, II, p. 2. — Cf. Barbiera, *La Princesse Belgiojoso*, Milan, 1902 ; et voici ce qu'on lit dans la *Chronique de la duchesse de Dino* (II, p. 29) sur cette inquiétante et énigmatique personne : « *Paris, 24 mars 1836.* — La princesse Belgiojoso a une figure extraordinaire plutôt que belle ; sa pâleur est extrême, ses yeux trop écartés, sa tête trop carrée, sa bouche grande, et ses dents ternes ; mais elle a un beau nez, et une taille qui serait jolie si elle était plus pleine, des cheveux très noirs, des costumes à effet, de l'esprit, une mauvaise tête, des fantaisies artistes, du décousu, et un assez habile mélange de naturel, qui trompe sur la prétention, et de prétention qui corrige ce que le fond de la nature me paraît avoir de vulgaire, et ce que les flatteurs appellent sauvage. Voilà ce que me semble être cette personne, que je n'ai fait que rencontrer. »

frappées de la *desesperanza* ; on les reconnaissait à l'air vaporeux, aux yeux humides et chercheurs, à la chevelure abandonnée. La passion les avait toutes pâlies, passion de la poésie, de l'idéal ou de l'amour. »

Passion aussi, tout simplement, de paraître « livides et spectrales, » aurait pu ajouter le spirituel écrivain, passion d'être à la mode. Pour arriver à ce beau résultat, il n'est machination, ruse, intrigue, qu'on ne mette en œuvre, comme plus tard, quand il s'agira de se procurer de l'arsenic à l'intention d'un mari gênant.

Une Parisienne villégiature aux environs d'Orléans, et voici ce qu'elle attend d'une amie qu'une maladie grave de sa fillette a retenue à Paris : « Voudriez-vous me rendre un grand service ? Soyez donc assez aimable pour m'avoir de la stramoine, » elle veut dire, sans doute, de la stramonine, « et de l'extrait de belladone. Les ineptes boutiquiers d'ici refusent de m'en livrer... » C'est incontestablement que « les ineptes boutiquiers » connaissaient déjà trop bien leur cliente, et qu'ils trouvaient exagérée la consommation par elle de certains de leurs produits.

Il faut étudier de près les premières œuvres de Gavarni, si l'on veut bien connaître ce monde un peu étrange et inquiétant. On y verra, comme dit toujours A. Houssaye en romantique langage, « la femme dans sa blancheur de marbre, brûlée par la flamme intérieure, sous le reflet de la mort qui passe. » (*Confessions*, I, p. 400). Comme on les devine perverses, sous leur faux air d'ingénues, toutes ces élégantes et fines créatures ! Les petits êtres charmants et dangereux ! On peut tout en attendre et il en faut tout craindre. Elles attirent et elles inquiètent. Il y a en elles de l'inconnu, du mystérieux ; et il n'est pas jusqu'à ces mantilles qui ne prennent sur leur poitrine des allures de fatalité. Mme Lafarge avait cette physionomie et cette

allure. Dans son interprétation de « l'éternel féminin, » Gavarni dépasse incontestablement son époque ; mais qu'il en a donc bien exprimé les tendances et l'esprit ! et quelle psychologie, fine et pénétrante, de la femme romantique dans les lithographies de la première manière !

Il se trouve naturellement de petites bourgeoises pour imiter les « grandes dames ». Les « Muses » donnent le ton, et le docile troupeau des moutonnières créatures de se mettre à l'unisson tout de suite. Une lettre de l'irascible Lyonnais, au langage coloré et brutal, nous en fournit une preuve.

« J'ai rompu avec Mélanie, » la femme d'un commerçant à qui il rendait des soins. « L'éclatante splendeur de sa bêtise avait fini par m'écœurer. C'est bien décidément la dinde la plus dindonnante qui ait jamais dindonné dans cette ville dindonnière... Et savez-vous qui elle m'a donné presque aussitôt pour successeur ? Un marchand d'électuaire, de thériaque et d'orviétan, un vendeur de drogues, un pharmacien !... Elle pourra du moins boire à pleine bouche aux flacons de stramonine et de belladone !... M'a-t-elle assez tympanisé pour avoir de ces petites horreurs « qui font les yeux grands, » comme elle disait ! Les siens ne l'étaient jamais assez ; ils lui auraient mangé toute la figure qu'elle les aurait encore trouvés trop petits... Comme s'il suffisait, corpo di Baccho ! d'avoir les yeux grands pour être romantique ! Les vaches aussi ont les yeux grands, par le sang et la mort ! et je ne connais pas de vaches romantiques !... »

Plaisante exagération d'amoureux éconduit ou qui souffre d'avoir rompu, mais constatation précieuse que la pire des modes romantiques était assez exactement suivie à peu près partout.

Par ce qu'il pense des jeunes filles qui ne mangent pas

pour éviter de grossir, on peut supposer que notre « flâneur parisien » n'aura aucune tendresse pour ce genre de femmes à la mode. Et, en effet, elles ne sont pas de son goût.

« 18 mai (1835). — Pendant quelque temps j'ai cru avoir la jaunisse ; un moment même, j'en ai été bel et bien convaincu. Alors, je me suis renseigné auprès de mon médecin : c'est tant pis, mais il paraît bien que j'ai la vue normale et que tout ce jaune et tout ce vert que je vois sur les figures de mes contemporaines sont bien réellement sur leurs figures et non dans mes yeux. Il devenait nécessaire de chercher une autre explication.

« J'ai cru alors à une invasion de Chinoises, de Japonaises, d'Extrême-Orientales, enfin de femmes de couleur. On est fort curieux d'exotisme aujourd'hui, et peut-être quelque armateur éclairé, amateur de romantisme, pour satisfaire les désirs de ses contemporains, avait-il débarqué toute une cargaison d'exotiques personnes, dont on aurait dirigé ici la meilleure part. La seconde explication valait la première, et je me suis encore trompé !

« Je me suis trompé. Ces guenons et ces perruches sont françaises, nées de parents français, tout ce qu'il y a de plus français enfin. Comme c'est étrange !...

« Le citron est agréable, mais je serais vexé de trouver du citron partout...

« Je ne déteste pas le vert quand je le vois s'étaler sur une belle prairie, dans une belle forêt, et j'adore le bleu quand il luit à la coupole du ciel ou mieux encore quand il éclaire de beaux yeux de femme. Mais si ces deux couleurs se mêlent de se répandre sur la figure, alors c'est une autre antienne. J'aimerais autant passer ma vie dans un amphithéâtre de médecine ou chez les Papous que dans la société ou en compagnie de certaines personnes...

« Que vous vous donnez donc du mal pour vous enlaidir, charmantes femmes, mes comtemporaines ! et que vous seriez fâchées d'y réussir complètement ! Comme si ce qu'on aime le plus en vous, ce n'était pas le bel incarnat ou la blancheur éblouissante que vous a donnés la généreuse nature, et non ces horribles, ces affreuses drogues dont vous vous badigeonnez si consciencieusement la peau !...

« Heureux droguistes, et quelle serait leur vanité, s'ils soupçonnaient leur véritable importance ! Ils sont aujourd'hui les arbitres et les dispensateurs du beau. Tout l'agrément des femmes gît dans leurs flacons et leurs boîtes... Le métier de droguiste doit assez rapidement enrichir son homme. Faites-vous droguistes, ô jeunes gens qu'embarrasse le choix d'une profession. Droguiste pour femmes romantiques, hé ! hé ! ce ne serait peut-être pas si sot !... C'est bien dommage que je sois si vieux ou que je n'aie pas un fils !... »

Mais tout le monde n'a pas la même aversion dédaigneuse, on peut bien croire, pour les « femmes de couleur », et il en est qui sont reconnaissants à leur fiancée ou à leur maîtresse d'offrir quelques-unes des apparences à la mode.

« Sais-tu pourquoi je t'aime, mon bel archange ? Parce que tu es belle, parce que tu es gracieuse, parce que tu as de l'esprit : mais surtout parce qu'il y a dans ta beauté, si différente de l'ordinaire beauté des femmes, un je ne sais quel charme d'ensorcellement, un véritable sortilège, et que près de toi je ne peux me défendre d'un frisson suave d'inquiétude...

« Je te regardais hier, quand nous étions assis tous deux dans le pâle crépuscule. Tes yeux avaient des rayonnements étranges ; de tes grandes prunelles, plus sombres

que la nuit, glissaient des lueurs phosphorescentes, et de la masse épaisse de tes noirs et lourds cheveux se dégageaient de vagues clartés...

« Je ne te voyais pas, mais j'étais sûr que tu étais pâle, toute pâle, d'une pâleur de spectre, de cette pâleur inquiétante qui me fait frémir, je sais bien pourquoi, que j'adore parce qu'elle me fait frémir, et qui fait paraître tes yeux si beaux, si grands, si profonds et tout remplis de clartés infernales [1]...

« ... Tu me demandes souvent, quand près de toi je m'oublie en de longs silences : « A quoi rêvez-vous, mon ami ? » C'est vrai, je rêve, et je fais les rêves les plus fous. Je rêve que tu viens d'un autre monde dont tu portes en toi l'inquiétante énigme, je rêve que ta pâleur est faite d'avoir contemplé des spectacles que nos yeux ne voient point, » etc. [2].

Cela, c'est la rêverie d'un artiste, et les artistes n'ont pas les imaginations de tout le monde. Mais les ordinaires disciples du romantisme essaieront de se guinder à ces sentiments, et ils ne parleront pas un autre langage.

«... Enfin, je me marie, mon cher Gustave. C'est bien bourgeois ; mais comme tu me comprendrais, si tu connaissais Lucienne ! » Là-dessus on s'attend au défilé traditionnel des qualités que découvre dans l'objet aimé quiconque cristallise, comme disait Stendhal ; mais on est loin de compte. « Elle a cette pâleur ardente que nous avons toujours vue en rêve à celle qui devait nous dévorer le cœur. » On remarquera ce jargon, bien désobligeant en

1. Pour mieux comprendre ces bizarreries, par où se traduisent des nuances particulières de sensibilité, voir, dans notre étude *Le Romantisme et les mœurs*, le chapitre intitulé *L'Aube du baudelairisme*.

2. Paul B***, peintre, 28 ans, 4 mai 1835.

la conjoncture. « Sur sa peau mate la lumière se joue en reflets violets et verdâtres. Ses dents luisent comme celles d'une jeune tigresse, et ses yeux ont un éclat étrange, un éclat qui me fait peur. Seuls un ange ou un démon peuvent avoir de ces regards. Oh ! ces yeux ! Ce sont les portes du ciel ou des soupiraux de l'enfer [1] !... » Souhaitons que les yeux de Lucienne n'aient jamais été pour Léon que « les portes du ciel » : mais en vérité l'étrange lettre de faire part ! La singulière et un peu répugnante mixture que peuvent faire romantisme et réalité ! Et comme tout cela est bien d'une époque où, à l'exquise Hermangarde de Polastron qui n'a d'autre défaut que d'être sa femme, Ryno de Marigny préfère la señora Vellini, « laide, petite, maigre », sèche comme un parchemin, mais dont les yeux sont tour à tour « infernaux ou célestes », et qui a surtout le mérite, irrésistible en vérité, d'être « malagaise ! » [2]

Et que de détails du même ordre nous révèleraient les correspondances intimes de l'époque, si nous les connaissions ! Nous n'en connaissons guère, et c'est bien fâcheux. Ne serait-il pas délicieux, en effet, de rencontrer dans des lettres de femmes beaucoup de lignes comme celles-ci ?

« Je suis furieuse, ma mignonne, furieuse, mais d'une furie de tigresse, ou de bête encore plus furieuse, si tu en connais. J'ai eu beau prier, supplier, toute la semaine dernière, pleurer même, car j'ai pleuré, pas beaucoup, enfin j'ai tout de même versé quelques larmes. Léon est resté inflexible. C'est un rocher, une barre de fer, un monstre, c'est un monstre, te dis-je !... Ah ! tu n'apprécieras jamais assez le bonheur d'avoir un mari si aimable, toujours

1. Léon N*** à Gustave B***, 10 octobre 1837.
2. Barbey d'Aurevilly, *Une vieille maîtresse*.

disposé à satisfaire tes moindres caprices ! Il est vrai que tu es si adorable !... Et que crois-tu que je demandais à mon bourreau ? Quelque chose de monstrueux, peut-être, d'exorbitant ! Un attelage comme celui de Mme V***, dont tu sais que je raffole ? Un voyage en Orient ? Ah ! ma chère migonne, je ne suis pas si difficile ! On ne m'a pas habituée à tant de prévenances !... Un flacon, ma chérie, je ne désirais qu'un simple flacon ! Et le monstre a eu le cœur de me refuser [1] !... »

Tout ce gazouillis de femme est gentil, vif, spirituel ; il amuse d'autant plus que la correspondante n'est pas aussi furieuse qu'elle voudrait le faire croire ; manifestement elle force la voix ; on devine le malicieux et fin sourire à travers la feinte colère. Le malheur est que le maudit flacon, source d'aussi vives discordes, contenait un de ces produits qui donnaient les couleurs à la mode. Léon ne tenait pas à avoir une femme verte comme un bocal de pharmacie ; Léon n'était pas un mari romantique. C'était son droit, et sa femme avait trop d'esprit pour ne s'en être pas laissée rapidement convaincre.

Mais tous les maris ne ressemblaient pas à Léon, comme en fait foi ce fragment d'une autre lettre. « Louise n'est pas contente ; elle se plaint que son mari la délaisse pour une de ses amies, mince, sèche, pâle, verte, cadavérique... Elle se demande quelle espèce de charme Léopold peut bien trouver à un pareil squelette [2]... » Léopold était un amateur romantique. Il y en a eu quelques-uns entre 1830 et 1840, — trop heureux sans doute de faire de la mode la complice de leurs affaires de cœur.

On peut sourire de ces ridicules et de ces manies ; il ne

1. Madeleine G***, 3 mai 1835.
2. Jeanne P***, 3 mai 1836.

faut pas les condamner en bloc : de pauvres créatures leur ont dû l'oubli momentané de leurs souffrances et quelques rayons de bonheur.

Sans réaliser dans sa plénitude l'idéal romantique, la physionomie que donne la tuberculose se rapproche néanmoins de cet idéal. C'en fut assez pour assurer de vives sympathies aux jeunes filles phtisiques ou candidates à la phtisie.

Un brave homme de tuteur écrivait à une vieille amie, le 25 septembre 1834 : « ... La Providence est juste, et elle veut dispenser à chacun un peu des joies, assez rares pourtant, de la vie. Elle vient donc de nous en envoyer une bien grande, à ma pauvre petite Camille et à moi. Je suis déjà bien vieux, et mon grand souci était de laisser peut-être cette chère enfant toute seule, sans autre protection que celle de petites cousines, bien indifférentes. Et voilà qu'un jeune homme est venu demander sa main ; vous lisez bien, ma chère amie, on est venu demander la main de Camille : Camille aura un mari !... La pauvre enfant ne fait que pleurer, rire et m'embrasser toute la journée... Nous avons déjà vu plusieurs fois le prétendant : il est fort bien ; il a une grande barbe noire, de longs cheveux, il paraît que c'est la mode aujourd'hui, et surtout il a l'air d'un solide gaillard... Tant mieux, mon Dieu ! tant mieux ! et que ma chère fille soit heureuse !... Vous comprenez que je ne lui ai pas dissimulé que la santé de Camille est délicate ; cela se voit de reste, pauvre petite !... Et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Qu'il aimait beaucoup mieux ça ; qu'il avait horreur des joues en ballon et des figures de tomate, — vous voyez qu'il s'exprime d'assez étrange sorte : — que son idéal était une taille mince, une taille de châtelaine, et de grands yeux largements ouverts dans une figure un peu longue et

pâle[1]... Camille a tout cela... Il a l'air fort épris, lui, » etc.

Romantisme et tuberculose, décidément les affinités sont vives entre les deux. Le premier amène souvent la seconde, il lui donne en même temps des compensations : ce n'est que justice. Le dommage est que, selon toutes apparences, des fiancés romantiques ne sont pas toujours et nécessairement venus offrir leur main à celles qui devaient au romantisme leurs pâles couleurs, et la constatation ne laisse pas d'être mélancolique. Mais enfin, grâce au romantisme, de pauvres et d'aimables enfants ont connu le bonheur ; et aux écoles littéraires comme aux personnes il faut toujours tenir compte du bien qu'elles font sans le savoir peut-être, et quelquefois même sans le vouloir.

III

Les ridicules que nous venons d'analyser ont été les travers de toute une génération, et le sexe fort se les est donnés tout comme le sexe faible. Il se pourrait même que les hommes aient commencé plus tôt et qu'ils aient mis à suivre le goût du jour une diligence d'autant plus comique qu'elle était moins gracieuse et plus appliquée.

C'est d'abord marque de distinction qu'une taille fine. Quand on l'a naturellement, on en exagère encore la

1. Cf. Sainte-Beuve, *Vie de Joseph Delorme*, éd. Lemerre, p. 7 : « Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi-voilée, quelque *longue* et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et lui sourire. »

finesse ; et quand on ne l'a point, on se donne beaucoup de mal pour l'avoir ou paraître l'avoir.

> Oui, ma taille est cambrée et surtout elle est fine ;

lit-on dans la saynète à laquelle nous avons déjà fait de nombreux emprunts, *les Fashionables ou les Goûts du jour*,

> On la cite en tous lieux pour sa légèreté ;
> Car le fait est certain, ma sveltesse est divine
> Et je ferai bientôt la nique à la beauté.

C'est dans la bouche d'un romantique, est-il besoin de le faire remarquer ? que sont mises ces prétentieuses et ineptes paroles.

Au témoignage de la comtesse Dash, qui l'avait bien connu, Barbey d'Aurevilly a « une taille de guêpe », et beaucoup de ses contemporains sont « aussi serrés, aussi pincés que lui... C'était la mode [1] ».

Quelques-uns la pratiquent avec un zèle si aveugle qu'ils en deviennent immédiatement ridicules. Un magistrat, homme d'esprit, définissait ainsi l'un de ces outranciers : « Le petit de B*** ? Une pomme d'api sur deux citrouilles réunies par une allumette. » La figure du petit de B*** n'était pas selon le rite romantique, du moins sa taille s'y conformait-elle scrupuleusement.

Et cette sveltesse, on l'entretient ou on se la donne, non point par la pratique des sports, ainsi qu'il conviendrait à des hommes, mais exactement à la mode des femmes, en se privant de nourriture. On a vu plus haut les observations ironiques de *la Mode* sur cette manie de sobriété excessive. Quand il reste chez lui, Barbey d'Au-

1. Dans *Le Journal* du 5 octobre 1892.

revilly fait grâce à son estomac d'un repas par jour ; et quand il dîne dehors, si cela s'appelle dîner, il ne touche à aucun plat[1]. C'est la méthode d'un certain nombre de Jeune-France.

Elle a des avantages. D'abord, elle ne grève aucun budget domestique. Puis il y a des gens — fort peu délicats à la vérité — qui en profitent comme d'une excellente occasion pour rendre, sans trop de frais, les politesses qu'ils doivent. Le moyen est d'une enfantine simplicité.

Vous choisissez dans vos relations des gens notoirement atteints de romantisme, vous les invitez ensemble, à peu près sûr d'avance qu'ils ne toucheront à rien, et vous organisez votre dîner en conséquence, non pour la qualité, cela va de soi, mais pour la quantité. Vous avez, par exemple, dix ou douze personnes à recevoir : par prudence — la précaution est généralement inutile ; mais enfin il y a des gens si bizarres, si fantasques ! — par prudence, vous commandez pour trois ou quatre seulement : et cependant que vos hôtes romantiques se répandent en propos amers et désabusés, ou résignés et mélancoliques, vous avez la satisfaction de faire avec madame votre épouse un plantureux festin, dont les restes vous défraieront encore au moins une semaine. C'est ainsi que M. et Mme F*** reçoivent quelquefois, à ce que prétendent les mauvaises langues de leur quartier[2].

1. Cette manie est d'autant plus caractéristique que les plaisirs de la table, à cette époque, sont, en général, loin d'être méprisés ; lisez plutôt les *Soupeurs de mon temps*, de Roger de Beauvoir, et voyez, p. 195, le menu du dîner de 500 francs qu'à la suite d'un pari « M. le comte Hector (pour Horace) de Viel-Castel » mangea à lui tout seul. M. le comte n'avait évidemment pas un estomac romantique. — En guise de déjeuner, *on prend quelque chose*, un rien : « c'est le mot de tout le monde, c'est-à-dire de la Jeune-France. » (Balzac, *Nouvelle théorie du déjeuner*.)

2. *Journal* du « flâneur parisien », 15 novembre 1835.

A ce régime, évidemment, on ne se fait pas des nerfs d'acier et des muscles d'athlète ; mais on maigrit, on pâlit, on devient enfin les dignes compagnons des fantomatiques créatures dont il a été précédemment question et l'on est sûr auprès d'elles du succès.

Dès avant 1825, pâleur, maigreur sont marques de distinction et d'originalité.

Un classique et un romantique causent ensemble. « Qu'avez-vous donc ? » observe le classique. « Vous avez l'air malade. » Et le romantique de répliquer :

> Ah ! c'est ce qui m'enchante.
> Si j'avais le teint frais, je serais bafoué.
> Schiller, Byron portaient sur leur face amaigrie
> Le cachet du sublime et de la rêverie [1].

C'est du moins le « cachet » à la mode. Pâles, tous les héros du théâtre et du roman contemporains sont pâles, de Didier à Antony et de Jacques à Ruy Blas. On essaiera de leur ressembler : et, pour y arriver plus rapidement et avec plus de sûreté, on fera comme les couventines et les jolies femmes : on ingurgitera des citrons à la douzaine et on boira du vinaigre à rasades [2].

« J'ai été voir hier le jeune de C*** qui voulait mon avis sur je ne sais plus quel bahut gothique », écrit notre « humoriste » à la date du 14 juin 1834. « Il m'a offert une glace au citron, d'ailleurs exquise. Mais il a une façon

1. Baour-Lormian, *Le Classique et le Romantique*, 1825.

2. « Trop jeune pour avoir été Jeune-France, il (Murger) était cependant contemporain d'*Antony* et, comme beaucoup d'autres, il croyait à la fatalité et il n'était pas fâché de porter son cœur en écharpe. Il y en eut qui burent du vinaigre pour devenir plus pâles et avoir l'air plus intéressant. Murger ne but rien que du café qui, superposé à des veilles et à des privations nombreuses, lui signa son billet d'hôpital. » (Delvau, *H. Murger et la Bohème*, p. 41.)

toute particulière de savourer cette friandise : il l'a arrosée du jus de quatre ou cinq citrons ! Il fait cela tous les jours ; et quelquefois, la même journée, il récidive. Je ne lui prêterais pas mon estomac...

« Il m'a confié qu'il comptait bien arriver au vinaigre. Mais il n'ose pas encore s'engager à fond. Un premier essai a été malheureux ; pour un tiers de verre avalé avec force grimaces, vives douleurs d'estomac pendant vingt-quatre heures...

« Ils sont quelques-uns à se noyer ainsi l'estomac de vinaigre et de jus de citron. Et, c'est là le plaisant de la chose, parce que Byron a fait des poëmes qui ont eu quelque succès. O desseins impénétrables de la Providence ! O conséquences imprévues et mystérieuses des choses ! O ironie souveraine de la destinée ! La vogue du *Giaour* alimente le commerce des épiciers, et *Manfred* et *Lara* font vendre du vinaigre et des citrons ! O Byron, tu n'avais point prévu ce résultat : il eût été pour toi la suprême des douleurs ! »

Mais, plus encore que la pâleur, on estime la « lividité ». C'est le vrai signe d'élection et bienheureux qui le possède ! Cela vous console presque de ne pas avoir de génie. « Il était de mode d'être pâle, dit Théophile Gautier, livide, verdâtre, un peu cadavéreux, s'il était possible. »

Que si la nature vous a pourvu d'un teint si peu enviable, semble-t-il, mais alors si envié, c'est pour en concevoir une joie profonde, voisine du délire.

Que Satan soit béni ! Je suis pâle et verdâtre,
Et mes succès partout déjà sont assurés ;
Je n'aurai pas besoin de constance opiniâtre,
Comme ceux dont les yeux — pauvres ! — sont azurés.

Les miens ont un éclat étrange et métallique
Qui séduira d'abord la timide beauté ;
Sur toute ma personne un air mélancolique
Répand je ne sais quel charme désenchanté [1].

C'est prosaïque, c'est plat, c'est de la plus ridicule et de la plus insupportable prétention, — sans compter qu'on ne voit pas très bien comment « un air mélancolique » peut être répandu sur une figure qu'illuminent des yeux « d'un éclat étrange et métallique » : — mais la sincérité du sentiment n'est pas douteuse, et on peut être assuré que ces vers traduisent les secrètes aspirations de toute une partie de la jeunesse d'alors, puisque aux yeux des femmes ces ridicules vous rendent irrésistible, comme en témoigne avec une abondante ironie Théophile Gautier. « Les femmes sensibles vous trouvaient intéressant, et, s'apitoyant sur votre fin prochaine, abrégeaient pour vous l'attente du bonheur, pour qu'au moins vous fussiez heureux en cette vie. » Et encore : « Comme je suis naturellement olivâtre et fort pâle, les dames me trouvaient d'un satanique et d'un désillusionné adorables... Les petites filles se disent entre elles que je dois avoir beaucoup souffert du cœur : du cœur peu, mais de l'estomac, passablement. » Théophile Gautier, sans aucun doute, raille et s'amuse ; mais, comme dit l'autre, il subsiste toujours quelque chose de sa remarque [2].

1. Raoul B***, Jeune-France, janvier 1832.

2. Plus tard Théophile Gautier s'en moquait mieux encore, et avec pas mal de verve et de gaîté, dans son chapitre *De l'obésité en littérature*, qu'on trouvera à la fin des *Jeune-France*.

« Quand j'étais jeune, j'avais les plus étranges idées à l'endroit de l'homme de génie, et voici comment je me le représentais :

« Un teint d'orange ou de citron, les cheveux en flamme de pot à feu, des sourcils paraboliques, des yeux excessifs, et la bouche dédaigneusement bouffie par une fatuité byronienne, le vêtement vague et

A moins — car l'esthétique de la physionomie est plus variée, plus complexe, pour les hommes que pour les femmes — à moins qu'on n'ait encore un teint basané, « cuir de Cordoue, More d'Afrique », quelque chose enfin d'étrange et d'exotique, à quoi ne puissent décemment prétendre « les placides, roses et adipeux bourgeois ». On se distingue ainsi tout de suite de la foule incolore, et l'on suscite des admirations où il entre pas mal d'envie.

Être fauve ou bronzé : rarissime privilège et condition assurée de tous les triomphes. D'une élégante ville

noir, et la main nonchalamment passée dans l'hiatus de l'habit.

« ... Je n'aurais pas admis un poëte lyrique pesant plus de quatre-vingt-dix-neuf livres ; le quintal m'eût profondément répugné : il est facile de comprendre par tous ces détails que j'étais un romantique pur sang et à tous crins. »

Mais ç'a été chose vite faite de passer à l'opinion contraire ; et il se tient désormais fermement attaché à cet aphorisme, indiscutable en effet : « L'homme de génie doit être gras ». De tout côté les preuves ne vous en crèvent-elles pas les yeux ?

Balzac « est un muid plutôt qu'un homme ». « L'africanisme de ses passions n'empêche pas l'auteur d'*Antony* de devenir très dodu ». Quant à Rossini, « il y a six ans qu'il n'a vu ses pieds ». Janin « effondre tous les sophas du XVIII[e] siècle sur lesquels il lui prend fantaisie de s'asseoir », et on fait essayer par Lablache la solidité des ponts nouveaux. Sainte-Beuve, Eugène Sue grossissent. Lui-même, enfin, Victor Hugo suit l'exemple général, à moins qu'il n'ait été le premier à le donner. « M. Victor Hugo qui, en sa qualité de prince souverain de la poésie romantique, devrait être plus vert que tout autre et avoir les cheveux noirs, a le teint coloré et les cheveux blonds ; il n'a pas les joues convenablement creuses, et il a l'air de se porter beaucoup trop bien, — comme Napoléon devenu empereur. »

Il est vrai qu'il y prend peine. « M. Hugo fait dans son assiette de fabuleux mélanges de côtelettes, de haricots à l'huile, de bœuf à la sauce tomate, d'omelette, de jambon, de café au lait relevé d'un filet de vinaigre, d'un peu de moutarde et de fromage de Brie, qu'il avale indistinctement très vite et très longtemps. Il lappe aussi de deux en deux heures de grandes terrines de consommé froid. »

Et les disciples imitent le chef de leur mieux.

Il y a bien, il est vrai, quelques génies maigres : Lamartine, Musset, Vigny, A. Houssaye. Mais ce sont des « rêveurs. »



LAFERRIÈRE

d'eaux de l'Est, une vieille marquise écrit, à la date du mois d'août 1835 :

« Toutes les jeunes têtes sont à l'envers et tous les petits cœurs en émoi. Depuis une semaine, nous avons le grand honneur, que j'apprécie, croyez-le bien, de posséder deux prétendus diplomates. Ils sont diplomates comme la petite R*** est marquise, et je ne leur confierais pas mon petit Zadig », le chien favori de la correspondante. « Mais enfin c'est une fureur. Ils sont de toutes les réunions : il ne se donne pas une fête où l'on ne soit assuré de les rencontrer. C'est au point que Mme de D***, dont vous connaissez la sévérité sur certain chapitre, les a reçus chez elle... Et la raison de cet enthousiasme, que je me permets de trouver ridicule, c'est qu'ils ont le teint bilieux et la peau presque aussi noire que cette affreuse mégère de V***. Voilà-t-il pas de quoi faire tourner les têtes ? Mon Dieu ! que les femmes sont niaises aujourd'hui !... Il est vrai qu'ils ont d'assez beaux yeux ; mais quelle vulgarité et quel mauvais goût !... Il paraît qu'il est distingué aujourd'hui de ne pas être comme tout le monde... Cette petite perruche de L*** ne me disait elle pas l'autre jour, avec les minauderies que vous pouvez imaginer, qu'elle avait eu le plaisir de causer plus d'une demi-heure avec l'un d'eux, et qu'elle s'imaginait avoir causé par moments avec un des personnages mêmes de je ne sais plus quel grand poëte anglais ? » C'est évidemment Byron qu'elle veut dire. « De la part d'une pareille pécore, qui passe ses nuits à lire et ses jours à ce que vous savez, le propos n'est pas pour surprendre... »

Il est sûr qu'en dépit de la mauvaise humeur, nullement indulgente, de la vieille marquise, les « petites perruches » et les « pécores » ont été assez nombreuses

alors, et qu'elles ont vu sans indifférence les modernes émules de Childe-Harold et de Manfred, — comme la trop peu charitable douairière était forcée elle-même de le constater.

Coïncidence curieuse, tous ou presque tous les membres du Petit Cénacle, dont Théophile Gautier a si agréablement conté l'histoire, réalisent l'un ou l'autre des types à la mode [1].

Gautier tout le premier, ainsi qu'il convient, est « naturellement olivâtre et fort pâle ». Petrus Borel a « le visage olivâtre de peau, doré de légers tons d'ambre comme une peinture de maître qui s'agatise, et illuminé de grands yeux brillants et tristes, des yeux d'Abencérage pensant à Grenade. La meilleure épithète que nous puissions trouver pour ces yeux-là, c'est : exotique ou nostalgique ». Bouchardy « ne semblait pas né dans nos pâles climats, mais au bord de l'Indus ou du Gange, tant il était basané et fauve de ton... Il ne lui manquait que d'être vêtu de mousseline blanche, coiffé d'un turban de cachemire enroulé, et de porter un anneau de diamants à la narine, pour avoir l'air tout à fait du maharajah de Lahore... Ses prunelles, étoilées de jais, brillaient de feux noirs sur une sclérotique jaune. On eût dit bien plutôt un disciple de Calidaça ou du roi Soudraka... qu'un élève enthousiaste de Victor-Hugo. Aussi lui faisait-on parfois cette plaisanterie de lui dire, lorsque l'heure de se retirer était venue : « Maharajah, votre palanquin est avancé et s'ennuie à la porte. » Philothée

1. Peut-être serait-il plus exact de dire que, les premiers romantiques notoires ayant eu ce teint-là, les imitateurs n'ont eu rien de plus pressé que de l'admirer et de chercher à se le donner. C'est ainsi que d'un caprice et d'un hasard de la nature on aurait fait un précepte d'esthétique.

O'Neddy est « bistré de peau comme un mulâtre » et il a « une sorte de galbe africain » qui lui vaut « le sobriquet d'Othello ». Quant à Alexandre Dumas, pour le teint comme pour le reste, la nature s'était montrée envers lui généreuse jusqu'à la prodigalité.

Même physionomie chez d'autres grands artistes romantiques. Delacroix a le teint « d'une pâleur olivâtre, d'abondants cheveux noirs : une beauté farouche, étrange, exotique, presque inquiétante ». Lui aussi, on l'eût pris pour « un maharajah de l'Inde, ayant reçu à Calcutta une parfaite éducation de gentleman et venant se promener en habit européen à travers la civilisation parisienne ». On trouve qu'il ressemble à lord Byron lui-même, et « pour faire mieux sentir cette ressemblance, Devéria, dans une même médaille, dessine leurs profils accolés ». Bocage enfin est « par sa personne, son talent et la manière dont il comprend ses rôles, le véritable idéal du jeune premier romantique » ; il y a chez lui « une certaine fierté dédaigneuse, un mystère à la façon de Lara et du giaour, en un mot, une fatalité byronienne ».

C'étaient de beaux, d'illustres modèles, qui devaient séduire, et qui séduisirent en effet toute une génération.

D'autant que les modèles ont bien garde de rien oublier de ce qui peut les faire valoir et frapper d'admiration leurs naïfs contemporains. Daignent-ils communiquer leur image au public ? Ils se font peindre « jeunes, distingués, étranges et répondant au goût de leur époque », ou, comme dit avec une familiarité plus expressive Champfleury, ils « se composent une tête[1]. »

1. « La plupart des poètes et des romanciers, de 1825 à 1840, en même temps qu'ils affichaient des sentiments fictifs, se composèrent « une tête ». *Vignettes romantiques*, p. 127. — Ces ridicules n'étaient pas nouveaux. On lit dans les *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateau-

« Les principaux écrivains romantiques passèrent par le crayon de Devéria qui donna à leur physionomie, ainsi qu'aux plis de leurs habits, un tour tout à fait fatal. Jean Gigoux, Louis Boulenger, Célestin Nanteuil, Jehan Du Seigneur trouvèrent à ce moment des regards, des chevelures, des attitudes, qui n'appartenaient pas précisément à l'école d'Holbein, mais qui, répétés avec insistance sur la toile, le marbre, le bois et le cuivre, donnent à croire que poètes et romanciers des deux sexes de ce singulier temps appartenaient plus ou moins à la famille d'*Angèle* et d'*Antony*. »

IV

C'est en effet la préoccupation générale, ou à peu près. Le teint sera ce qu'il pourra, pâle et olivâtre ou fauve et basané : pourvu qu'on ait l'air « fatal, byronien, giaour, dévoré par les passions et les remords », enfin satanique et maudit, c'est l'essentiel. Byron est le grand modèle, Byron, le « plexus solaire » du XIX[e] siècle, comme n'a pas craint de dire Barbey d'Aurevilly, « dans une audacieuse métaphore anatomique » [1]. C'est à lui et à ses héros qu'on se doit de ressembler, pour peu qu'on se pique

briand (édition Biré, IV, p. 246) : « En 1822, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine ; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être. » L'auteur de *René* pouvait parler de ces ridicules en connaissance de cause.

1. E. Seillière, *Barbey d'Aurevilly. Ses idées et son œuvre*, p. 53.

d'être à la mode : et c'est à lui et à ses héros qu'on ressemble, — en littérature, avec une fidélité éperdue ; et dans la vie ordinaire, avec une application qui nous paraît bien ridicule. Le sourire doit être triste, la figure mélancolique, l'attitude orgueilleuse, tout doit donner l'impression d'une destinée rude, mais vaincue, comme il est dit dans *Jacques* [1].

Voilà le charmant idéal auquel il est du meilleur goût d'aspirer, et que chacun s'efforce de réaliser de son mieux.

Les écrivains d'abord, quelques écrivains du moins.

Musset ferait bon marché de tout son génie pour ressembler à Byron, entendez pour avoir sa physionomie et ses aventures. Il rêve « le titre, le rang, la beauté, la prodigalité, les débauches, la réputation fatale du grand seigneur poète ». C'est d'Alton-Shée qui l'affirme (*Mémoires*, I, p. 110) et il l'affirme à bon escient.

George Sand écrit à Sainte-Beuve, le 11 mars 1833 : « Ne croyez pas trop à tous mes airs sataniques ; je vous jure que c'est un genre que je me donne. » Aveu précieux, et doublement significatif.

La mode est si générale, si profondément ancrée — pour l'instant — dans les habitudes [2], qu'on voit s'y conformer, ou essayer de s'y conformer, ceux-là mêmes que toutes sortes de raisons, et les meilleures, devraient en éloigner le plus.

...J'étais sombre et farouche ;
Mon sourcil se tordait sur mon front soucieux
Ainsi qu'une vipère en fureur ; et mes yeux
Dardaient entre mes cils un regard ferme et louche.
Un sourire infernal crispait ma pâle bouche.

1. On se demande même de Jacques si ce n'est pas « un de ces spectres auxquels croient les Allemands. »

2. En voici quelques preuves, glanées au hasard dans les romans

Ce sont confidences de Théophile Gautier en personne. N'allez pas cependant les prendre au sérieux. Le « bon Théo » s'amuse, comme il s'amuse encore dans la préface de ses *Jeune-France*, quand il nous fait part de l'impression qu'il produit partout, et qu'il n'est pas autrement fâché de produire. Mais justement le témoignage n'en a pour nous que plus d'intérêt et de signification.

Malgré sa corpulence, Balzac s'étudie à prendre l'air fatal, quand il fait son apparition dans la loge des Tigres, à l'Opéra, et il l'a généreusement donné à quelques personnages de la *Comédie humaine*.

Au témoignage de Barbey d'Aurevilly, Maurice de Guérin gâte volontiers « son profil de dernier des Abencerages » : et B. de Marzan s'afflige de voir chez son ami « il ne sait quel rire byronien creuser un pli fatal sur ce visage magnifiquement ombragé de son admirable chevelure noire... »

de Barbey d'Aurevilly. « Beau, mais marqué d'un sceau fatal, le visage de l'inconnu (l'abbé de la Croix-Jugan) semblait sculpté dans du marbre vert, tant il était pâle ! et cette pâleur verdâtre et meurtrie ressortait durement sous le bandeau qui ceignait ses tempes ». *L'Ensorcelée*, chap. III. — Mlle de Polastron voit pour la première fois Ryno de Marigny. « Il était tout en noir. Elle ne l'analysa pas. Elle ne le jugea pas. Sa première pensée fut le Lara de lord Byron ». *Une vieille maîtresse*, I, chap. II. — Enfin, un passage des *Diaboliques* est particulièrement significatif. « Lord Byron commençait à devenir fort à la mode dans ce temps-là, et quand Mesnilgrand était silencieux et contenu, il y avait en lui quelque chose des héros de Byron; ce n'était pas la beauté régulière que les jeunes personnes à âme froide recherchent. Il était rudement laid ; mais son visage pâle et ravagé, sous ses cheveux châtains restés très jeunes, son front ridé prématurément, comme celui de Lara ou du Corsaire, son nez épaté de léopard, ses yeux glauques... avaient une expression devant laquelle les plus moqueuses de la ville de *** se sentaient troublées ». *A un Dîner d'athées*, p. 323, édit. Lemerre. — Sur le byronisme de Barbey d'Aurevilly, on lira avec grand profit le livre très pénétrant, que nous venons de citer, de M. Ernest Seillière, *Barbey d'Aurevilly. Ses idées et son œuvre*, Paris, Bloud, 1910.

Il n'est pas jusqu'à ce bon géant d'Alexandre Dumas, dont les éclats de rire sont des coups de tonnerre et qui les fit retentir toute sa vie durant, il n'est pas jusqu'à Dumas qui ne renonce, en passant, à ce qu'il y a de plus instinctif, de plus spontané dans sa nature, et qui ne juge opportun de ressembler, au moins quelques heures, à son Antony. « Moi, j'ai la gaîté persistante... Alors, la seule gaîté permise était la gaîté satanique, la gaîté de Méphistophélès ou de Manfred... J'avais, comme les autres, mis un masque sur mon visage... Ce masque devait tomber peu à peu et laisser mon visage à découvert. Mais, je le répète, en 1832, je posais encore pour Manfred et Childe Harold [1]. »

Les jeunes artistes qui se réunissent dans l'atelier de Jehan Du Seigneur pour boire du punch ont tous quelque chose de l'air à la mode. Voici le portrait de l'un d'entre eux :

L'astre des nuits lustrait son visage Dantesque,
Et le Nord dérangeait son manteau gigantesque
    Avec de sauvages sanglots.
A voir son crâne ardu, sa fauve chevelure,
De son cou léonin la musculeuse allure,
    Ses yeux caves, durs, éloquens,
Ses traits illuminés d'orgueil et d'ironie,
On l'eût pris volontiers pour le rude génie
    Des tempêtes et des volcans.

Il y a cependant plus romantique encore, et c'est naturellement le poète même à qui nous devons les vers qu'on vient de lire et ceux qui suivent :

1. *Mes Mémoires*, chap. CCXXXII. — Sur cette attitude passagère de Dumas, cf. Parigot, *Le Drame d'Alexandre Dumas*, pp. 74-80, 8-9, 300 et 13 (note).

Après quelque silence, un visage moresque
Leva tragiquement sa pâleur pittoresque,
Et faisant osciller son regard de maudit
Sur le conventicule, avec douleur il dit [1]...

Teint moresque, pittoresque pâleur, regard de maudit : il semble difficile d'incarner de façon plus complète l'idéal nouveau.

Sur les toiles que brossent les peintres, ce ne sont que personnages « au regard fatal et aux étranges allures ». Voyez l'œuvre des Johannot : voyez surtout les tableaux de Joseph Guichard conservés au musée de Lyon, et notamment *le Rêve d'Amour*. « Un personnage à l'œil sépulcral, au type émacié, aux mains longues et osseuses, vêtu d'un pourpoint vaguement médiéval, la toque garnie d'une plume noire, regarde, accoudé près de sa maîtresse endormie, les visions riantes qui se dévoilent dans le brouillard de son rêve, tandis que derrière lui un Turc d'opéra-comique se dresse, inaperçu, la main sur son poignard » : — le tout, exécuté dans la « manière noirâtre, pour paraître plus terrible [2] ».

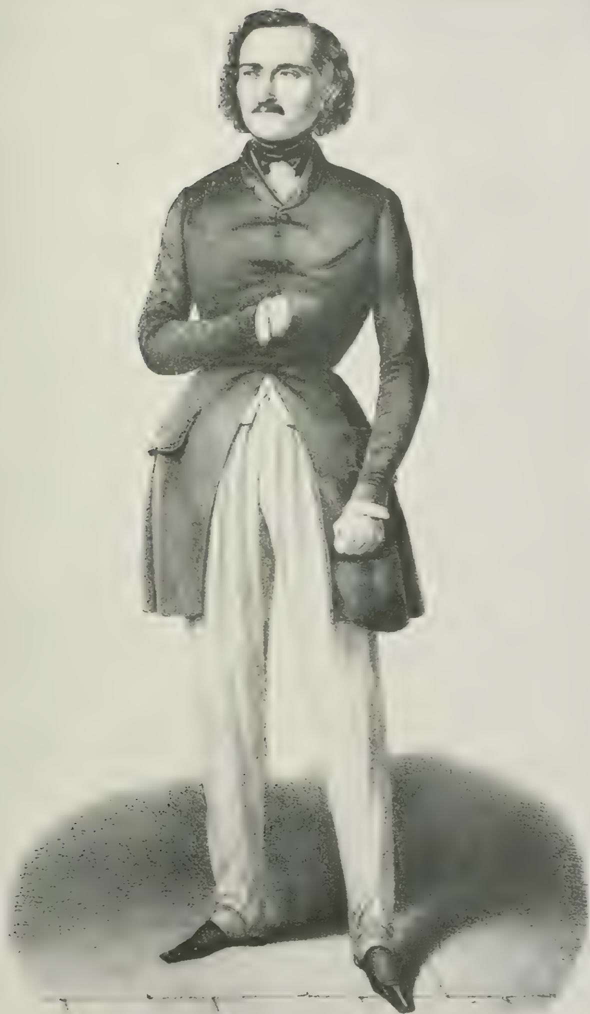
Tout comme les écrivains et les artistes, quiconque ne veut point passer pour le dernier des épiciers et des bourgeois « se compose une tête », comme dit Challamel.

Il faut se créer un visage
Où l'on puisse entrevoir un abîme, un orage,
Les tempêtes du cœur, les outrages du sort,
Les noirs pressentiments, le désespoir, la mort [3] !

1. Philothée O'Neddy, *Feu et flamme. Nuit troisième, Rodomontade.* — Cf. encore le frontispice même des premières éditions des *Odes et Ballades.*

2. Léon Rosenthal, *La Peinture romantique*, p. 177.

3. *Le coup de pistolet chargé à poudre. Dialogue entre un vieux classique et un jeune romantique*, par l'Hermite en Russie. Paris, 1829.



BOCAGE

Aussi les belles explosions d'allégresse, quand on a naturellement le teint à la mode !

J'ai le cuir fauve et chaud et le teint basané ;
Le jour a sur ma peau des reflets de cuirasse.
Tout en moi des maudits, tout annonce la race ;
Ma naturelle allure est celle d'un damné.

Mes dents font retentir des grincements de fer,
Mes yeux dardent l'effroi, mes regards l'épouvante,
Et ceux que ce spectacle effroyable tourmente
En moi croient voir Satan échappé de l'enfer[1].

Est-on né par bonheur « sous le ciel des Tropiques », et compte-t-on parmi ses ancêtres des mulâtres ou tout au moins des métis : c'en est assez pour se croire investi d'une supériorité éclatante, — puisqu'on a ainsi naturellement le « teint démoniaque », — et pour le proclamer avec une conviction naïve — et des vers faux, — comme ce James W***, qui, en juillet 1834, faisait tenir à sa mère ce singulier hommage de reconnaissance filiale :

Vous avez vu le jour dans les contrées brûlantes
Où le ciel fait pleuvoir des déluges de feu ;
Vos yeux ont des éclairs de flammes dévorantes ;
Leurs paupières jamais n'ont recouvert de bleu...

Et moi ton fils chéri, l'enfant de ta tendresse,
J'ai l'œil profond et noir, et le teint des démons.
O ma mère ! merci ! Reçois mon allégresse ;
Tu m'as créé plus beau que tous mes compagnons !...

Si on a au contraire le malheur, assez commun au surplus, d'être affligé de la plus bourgeoise des physionomies et d'avoir un teint « fleuri comme une matinée de printemps », d'ingénieux artifices vous donneront ce

1. Léon A***, janvier 1832.

que vous a refusé la nature. Les acteurs se maquillent bien, et quelques jolies femmes aussi, à ce qu'on prétend du moins : on fera comme les acteurs et les jolies femmes ; et ce que tout à l'heure on demandait au vinaigre et aux citrons de l'épicier, on l'attend maintenant des produits variés du pharmacien ou du droguiste.

Toutes ces nuances, en effet, « cuir de Cordoue, Soudan, Othello, ange des ténèbres, Lucifer, Satan » etc., s'obtiennent sans trop de peine. On fait pousser la barbe, nous l'avons vu, en la frictionnant avec de la graisse d'ours ou de chameau ; on réussit même à la « teindre en toutes couleurs[1], » nous le savons encore : pourquoi serait-il plus difficile de se donner le teint exigé par le goût nouveau ? Rien de plus simple en effet. Défiez-vous cependant des recettes que vous offrent sans vergogne d'impudents industriels : il se peut que l' « efficacité » en soit « infaillible », comme ils le prétendent ; il est plus probable encore qu'elle n'est point inoffensive ; — et préparez vous-même votre enduit. Pas d'acides, ou gare aux accidents, comme disait un Jeune-France, en soulignant le jeu de mots. N'employez que des « choses végétales », de préférence « les décoctions de cassis » pour la nuance Othello et « les décoctions de noix » pour la nuance « vert-de-gris ». Appliquez le soir, avant de vous coucher. Huit ou dix badigeonnages doivent suffire pour obtenir l'effet voulu[2].

1. Voyez plus haut, p. 84.

2. Louis Guibal, 1834. C'est le même dont nous avons cité les vers, dans *Le Romantisme et les mœurs*, p. 79 :

> Le sort en est jeté, je veux être un artiste...

Ce futur « artiste » paraît avoir eu une dose terrible de naïveté.

Il est encore question, incidemment, de ces nuances de teint dans d'autres lettres écrites par de jeunes fous en 1835 et 1836.

Nous n'avons pas vérifié dans les journaux d'alors si des

Plus simplement encore, et comme le jeune Albert Verdier (1835), — un nom prédestiné, celui-là aussi, — ayez dans vos connaissances quelqu'un des acteurs qui jouent « les Africains et les Mores ». Demandez-lui comment il se « brunit la physionomie », et promenez hardiment dans la rue « la figure qu'il arbore sur les planches ». — On remarquera la hardiesse de la métaphore. — Sans doute, le moyen n'est pas à la portée du premier venu. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des relations « si brillantes, si artistes ». Mais aussi le précieux, l'incomparable avantage, « quand on les a » ! et comme on est assuré d'une « éclatante » — et facile — « supériorité ! »

Il est vrai que la toilette exige quelques précautions ultérieures. Tout comme certaines denrées délicates, ces « applications » craignent la chaleur et l'humidité. Qu'un exercice immodéré par exemple ne vous mette pas en sueur quand vous aurez sur le visage le précieux enduit, ou alors les conséquences en seront désastreuses pour votre amour-propre, et vous apprêterez à rire autour de vous.

« Je vous écrivais il y a trois jours, mais j'ai tant ri hier qu'il faut que je vous fasse rire un peu à votre tour : c'est ce que j'appelle la charité pour ses amis. Tant pis pour ceux qui fournissent à cette charité l'occasion de s'exercer !...

« Nous avions organisé une promenade au petit bois

« enduits » ont été fabriqués, et quelle en était la composition. Mais aucune bizarrerie n'est faite pour surprendre à cette époque d'enthousiasme et de folie. — On sait que les ongles de Barbey d'Aurevilly étaient « bordés de deuil », parce qu'il avait l'habitude de passer ses doigts « dans sa crinière léonine, imbibée de savantes mixtures pour conserver sa belle couleur noire ». Ernest Seillière, *Barbey d'Aurevilly*, p. 220.

que vous connaissez. Il vous souvient que du côté du château la montée en est un peu rude. Cette petite folle de L*** ne propose-t-elle pas d'y aller à pied ? Et vous savez que lorsqu'elle s'avise de vouloir quelque chose, il ne faut pas songer à lui résister... Le temps était splendide. On accepte.

« B*** nous avait demandé de lui laisser amener un jeune homme de ses amis, dont il nous avait dit le plus grand bien. C'était un romantique, un original, il connaissait les meilleurs écrivains de l'époque, c'est-à-dire qu'il les avait vus quelquefois, il avait du caractère, il avait de l'esprit, c'était une physionomie enfin, une véritable physionomie. Nous avait-il assez rebattu les oreilles, pendant toute une soirée, de la physionomie de son jeune homme, ce pauvre B*** ? Il avait raison, c'était bien une physionomie, une véritable physionomie.

« Imaginez-vous une figure couleur de bronze, pas de ce bronze luisant, chaud, éclatant, moelleux au regard comme une tasse fumante de chocolat, mais de ce bronze vert de gris, comme on en voit aux statues des promenades publiques... Tout d'abord je l'ai cru malade, incommodé : je lui ai même demandé s'il ne voulait pas un cordial avant de partir. Vous avez bien reconnu là mon bon cœur habituel et mon étourderie ? Mais aussi on ne se présente pas avec des figures de la sorte... »

On part. Le temps qui était splendide devient chaud. La sueur perle sur les fronts, et notre romantique commence à donner des signes d'inquiétude. Pour comble de malheur, cette espiègle de L*** qui a probablement tout deviné, on le dirait du moins aux éclairs de gaîté malicieuse qui passent dans ses yeux, cette espiègle de L*** s'est attachée à lui et ne le quitte plus. Elle le presse, elle le harcèle, elle le torture de questions. Comment sont

faits ces grands poètes qu'elle aime tant, sans oser le dire tout haut, par crainte de déplaire à son mari ? Quel génie que ce M. Victor Hugo ! et quelle chose divine que cette pièce d'*Hernani* ! Hélas ! elle ne l'a vue qu'une fois. Et elle voudrait la savoir par cœur ! Mais il doit en savoir, lui, des passages, des scènes entières. Oh ! qu'il les lui déclame : elle sera tout oreilles, elle sera ravie !... Le moyen de résister à de si charmantes supplications ?

Notre romantique commence. Il s'anime bientôt ; l'enthousiasme le gagne, et l'enthousiasme lui fait aussi presser le pas. Cependant le soleil se fait plus chaud, et la montée plus dure. Marche et déclamation combinées essoufflent le Jeune-France : il ruisselle, et le lyrisme de son auteur lui faisant oublier toute prudence, il s'éponge. Horreur ! son mouchoir est vert, complètement vert ! Mme de L*** s'affole ou fait semblant. Elle crie. On se précipite. De longs filets verdâtres coulent le long des joues du malheureux acteur improvisé. Il est hideux à voir. On dirait un lépreux, du visage duquel suintent des choses purulentes... La petite espiègle, occasion du désastre, a le bon esprit et le bon goût de se trouver mal ; et tandis qu'on s'empresse autour d'elle, notre romantique, détrempé, déteint, s'enfuit et court encore[1].

Autre précaution excellente : soyez toujours sûr de vos compagnons, si vous voulez vous donner la figure à la mode. Un naïf Jeune-France accepte une partie de plaisir, et il y va, « la figure sombre comme la nuit ». De malicieux amis débouchent une bouteille de champagne sur sa tête : et notre Othello, barbouillé de mousse et de suie

1. Septembre 1836. Nous avons rapporté l'aventure parce qu'elle est amusante ; mais des accidents de cette nature, à n'en pas douter, ont dû être fort rares.

liquide, soulève de tous côtés des rires inextinguibles, qu'avivent naturellement sa fureur et son dépit.

Assurez-vous enfin que vous n'êtes exposé à aucune maladie de peau. Toutes ces mixtures, si vous ne les fabriquez pas vous-même, ne sont pas inoffensives pour tout le monde, nous l'avons dit [1]. Il y a des eczémas dont Lara, Manfred ou Antony sont responsables. Mais sans doute les victimes se seront-elles consolées des désagréments d'une affection cutanée par la noblesse et le caractère esthétique de son origine.

Peut-être encore seriez-vous particulièrement flatté d'avoir un front vaste, la largeur du front passant en général pour l'emblème du génie, et un front « capace », comme disait O'Neddy, ne pouvant recéler que de grandes pensées, « des pensées effrayantes de profondeur, immenses comme le monde, incommensurables comme les abîmes des cieux. » Rien de plus simple à la vérité et le Daniel Jovard des *Jeune-France* vous donnera la recette en un instant.

« Jusqu'à ce jour, dit son historien Théophile Gautier, Daniel Jovard avait eu un front; mais, à peu près comme M. Jourdain parlait en prose, sans s'en douter ; il n'y avait pas fait la moindre attention. Ce front n'était ni très haut, ni très bas; c'était tout naïvement un honnête homme de front qui ne pensait pas à autre chose. Daniel résolut de s'en faire un front incommensurable, un front de génie, à l'instar des grands hommes d'alors [2]. Pour cela, il se rasa

1. Tout le monde sait aujourd'hui que rien n'est plus dangereux que les teintures à base de plomb, et qu'elles peuvent produire des maladies graves et des désordres mentaux terribles.

2. Le lecteur fera bien de regarder dans *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, de M. Ad. Jullien, pp. 157 et 259, deux caricatures de Benjamin Roubaud : « M. V[ictor] H[ugo], la plus forte tête romantique » ; et « Victor Hugo et ses principaux partisans ». Le front du grand

un pouce ou deux de cheveux, ce qui l'agrandit d'autant, et se dégarnit tout à fait les tempes ; au moyen de quoi il se procura un haut de tête aussi gigantesque que l'on pût raisonnablement l'exiger [1]. »

C'est ce que font couramment quelques jeunes gens du quartier latin. Ces « émules de Victor Hugo et de Byron », comme ils s'appellent modestement entre eux, ont formé une espèce de société, la société des « latifronts » ou fronts larges. Le nombre des membres s'en éleva même, paraît-il, en 1834, jusqu'à dix-huit. Ils ont un coiffeur spécial et ils obtiennent l'effet cherché par le procédé que décrit Théophile Gautier. L'un de ces « déplumés » ou « dégarnis », comme on les appelait par ironie, a même daigné nous confier que cette coiffure avait aussi « l'avantage de donner à la crinière une apparence plus léonine. » L'air léonin et l'air de génie valaient bien le sacrifice de quelques mèches.

Pour le reste, cheveux noirs, d'un noir de jais, de corbeau, sourcils arqués, mèche fatale, faites choix d'un bon coiffeur, tout simplement [2]. Il y en a partout. Vous n'avez

poète y a des proportions colossales. Voir encore, *ib.*, p. 271, le dessin satirique de Grandville : « Thé artistique assaisonné de grands hommes. »

1. Cf. Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 146. — « Modeste vit à l'étalage d'un libraire le portrait lithographié d'un de ses favoris, de Canalis. Vous savez combien sont menteuses ces esquisses, le fruit de hideuses spéculations qui s'en prennent à la personne des gens célèbres, comme si leur visage était une propriété publique. Or, Canalis, crayonné dans une pose assez byronienne, offrait à l'admiration publique ses cheveux en coup de vent, son cou nu, le front démesuré que tout barde doit avoir. Le front de Victor Hugo fera raser autant de crânes que la gloire de Napoléon a fait tuer de maréchaux en herbe. » Balzac, *Modeste Mignon*, I, p. 402. Cf. encore *Les Comédiens sans le savoir* (XI, p. 292) et (*Ib.*, pp. 308-310), la scène de Marius coiffant Gazonal. Il y a probablement de la charge, mais la charge est bien amusante.

2. On n'a pas oublié l'origine que l'ingénieuse dame Trollope

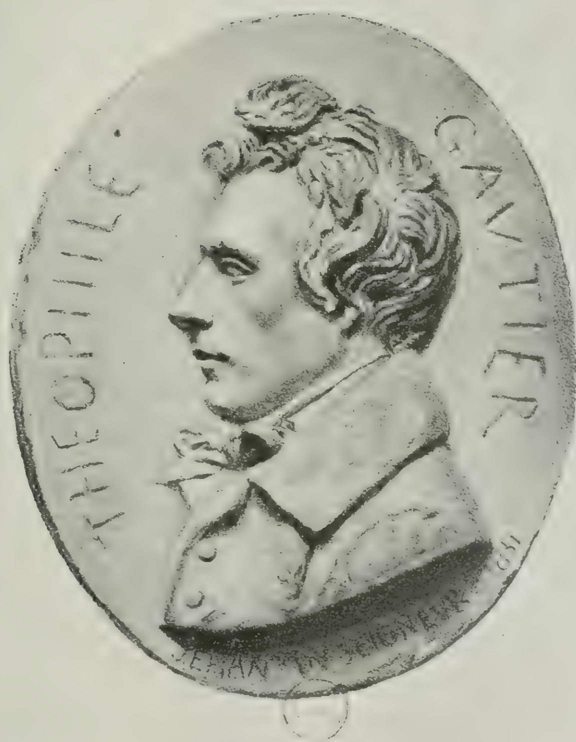
d'ailleurs qu'à prendre la peine de former vous-même votre « artiste capillaire ». Mais, tout bien considéré, le coiffeur romantique est chose commune et il n'est pas rare d'en trouver d'une habileté merveilleuse. On en cite notamment deux, dans le quartier de l'Odéon, à qui vous apporteriez la tête la plus glabre et la plus classique et qui, en un tour de main, vous la rendraient d'un romantique irréprochable, du dernier romantique enfin. Il faut nous résigner à ignorer leurs noms, ces subtils artisans n'étant jamais appelés par leurs ordinaires clients que Victor et Théophile, en souvenir sans doute de Hugo et de Gautier [1].

Quant au sourire sardonique et à l'air maudit, un miroir et un peu de bonne volonté, il n'en faut pas davantage pour les acquérir et même avec assez de rapidité. On parle de Jeune-France, privilégiés, il faut croire, à qui quinze jours d'exercices ont suffi pour se donner « des airs que Bocage lui-même aurait pu copier ». — « Votre naïveté m'inquiète et vos angoisses me font sourire. Croyez-en mon expérience, deux ou trois semaines d'exercices quotidiens vous procureront l'air que vous désirez tant acquérir, à moins que vous n'ayez les muscles de la figure singulièrement réfractaires... » [2] — Une assez bonne méthode aussi est la fréquence et la violence des migraines ; mais on n'a pas encore trouvé de moyen sûr de se donner des maux de tête à volonté, ou peut-être la production en est-elle particulièrement pénible.

assignait aux mérovingiennes et noires chevelures des Parisiens de son temps.

1. Frédéric, Hippolyte, Plaisir, Leblond, Albin et Guillaume sont les artistes capillaires les plus connus. Cf. Bouchot, *Le Luxe français*, p. 184. — Il y eut aussi le fameux Edouard. « Elle était (Mlle de Dino) fort en beauté, coiffée bien simplement, mais enfin coiffée par le grand Edouard. » *Chronique de Mme de Dino*, II, p. 33.

2. Paul Lebègue à Louis Gerbault (mai 1834).



THÉOPHILE GAUTIER

Si votre nom est trop bourgeois — les parents sont en effet d'une imprévoyance quelquefois bien fâcheuse — donnez-lui un peu de bizarrerie et de truculence. On peut à la rigueur s'appeler Théophile Dondey, le prénom de Théophile étant déjà suffisamment consacré par le grand Gautier ; mais *Philothée O'Neddy* a autrement de « galbe » et de « tournure » [1]. Est-il rien de bourgeois comme Auguste Maquet ? *Augustus Mac-Keat*, à la bonne heure ! Faites-vous appeler Aloysius Block, lord Pilgrim, Fritz, Jehan, Petrus, Loys ou Karl. Anglicisez, « gothicisez ». Gothicisez de préférence, « moyenâgisez ». C'est mieux porté et plus évocateur.

Voyez par exemple comme avec ce procédé les moindres choses prennent du relief et gagnent en pittoresque. « ...Le sanglier débuche. Bête magnifique, solitaire superbe. Antonio vise et fait feu. Manqué. Antonio est en danger. Rapide comme le vent, Karl se précipite, Jehan le suit et Petrus, et Loys, tous hardis compagnons. Coups de feu. Le sanglier s'abat. Jehan plante son coutelas dans le flanc de la bête : les valets Hiéronyme et Jacobus, sonnés à la trompe, surveillent la curée [2]... » N'avez-vous pas l'impression d'assister à la chasse d'un haut baron du moyen âge ?

Voilà pour l'extérieur et la physionomie ; voici pour le langage.

1. Le plus curieux, c'est qu'il s'appelait en réalité Auguste-Marie Dondey. « Il paraît que ce nom de Théophile, qu'il a porté toute sa vie, n'est pas dans son acte de naissance. » Ernest Havet, *Notice sur Philothée O'Neddy*. La mode romantique faisait une concurrence, quelquefois victorieuse, à l'état-civil. — « Il semble que la recherche d'un pseudonyme baroque ait été une action enviable et glorieuse ». Maxime Du Camp, *Théophile Gautier*, p. 38.

2. Petrus Belrun à Elias Ongimar, 12 septembre 1834. Nos deux amateurs de gothique s'appelaient en réalité Pierre Brunel et Elie Garimon. Sauf dans le récit de leurs exploits cynégétiques, l'imagination ne paraît pas avoir été leur qualité dominante.

V

C'est par le langage, en effet, que se distingue le Jeune-France, essentiellement. Entre lui et le classique rien de commun, sur ce point particulier. Le bourgeois parle naturellement la langue de tout le monde, c'est-à-dire une langue banale, terne, sans éclat ni originalité d'aucune sorte : le romantique — à ce qu'il croit du moins — ne parle que la sienne : et elle est variée, colorée, pittoresque, truculente à plaisir, — quoique rien ne soit devenu rapidement banal comme le poncif romantique.

Voulez-vous être au goût du jour ? Il est de la dernière importance de bien posséder le vocabulaire à la mode. Ayez surtout à votre service une abondante provision d'épithètes. L'épithète ! c'est ce qui distingue d'abord les disciples de la jeune école [1]. Faites une ample consommation de « phosphorescent, flamboyant, stupéfiant, annihilant, pyramidal, transcendantal, babylonien, foudroyant, entraînant, irrésistible, monstrueux, shakespearien, ninivite, pharaonique, volcanique et satanique [2] ». C'en est sans doute assez pour ne pas être pris au dépourvu dans les circonstances les plus différentes. Il suffit d'ailleurs d'un peu de finesse et d'habitude pour savoir aus-

1. Cf. les réflexions ironiques d'A. de Musset sur le rôle de l'épithète dans la littérature romantique (*Lettres de Dupuis et Cotonnet*).

2. Ad. Boschot, *La Jeunesse d'un romantique*, p. 470. — A moins que ce ne soit « psychologique, — œcuménique, — polytechnique, — pathologique, — figue, — plique, — blique, — curieux, — divin ! — d'honneur !... — étourdissant ! — vissant ! — dépavant !... — gisant, — poétique, sculptural !... — Byron, — Scott, — crott, — bon, — tal, — fal, — Zchokke !... » (Balzac, *Les Litanies romantiques. Œuvres complètes*, XXI, p. 498.)

sitôt dans quel compartiment de la provision vous devez puiser. Une jeune femme par exemple aura beau avoir le type hébraïque et le teint oriental, n'allez pas la qualifier de *pharaonique*, comme le fit un jour certain romantique ingénu : vous auriez ainsi l'air de lui donner l'âge des pyramides, et ce ne serait ni galant ni même poli. Mais si sa conversation est spirituelle, n'hésitez pas à dire qu'elle est *étourdissante*, et déclarez qu'elle a du *galbe*, si vous voulez rendre un ingénieux hommage à sa beauté.

Un poète vous soumet ses dernières productions : ayez toujours une certaine quantité d'épithètes laudatives appropriées. « Que si par hasard le rude moyen âge, ses tours et ses vautours, et ses manoirs noirs, et ses tourelles grêles et ses porches qu'éclairent des torches, emplit votre oreille de ses récits chevaleresques : C'est l'ogive. — C'est la rosace. — C'est le pilier. — C'est la pierre dentelée, qui deviennent les adjectifs admiratifs des coloristes de la poésie [1] ». Et ainsi de suite.

S'agit-il de poésie exotique, de poésie où l'on évoque l'Espagne, Grenade, ses promenades et ses sérénades, « et l'Alhambra et les délices des bois d'orangers ? Il convient qu'on s'écrie : — Oh ! que c'est moresque ! — Oh ! que c'est Afrique ! — Et Espagne en même temps ! — Il y a des minarets dans ce vers ! — C'est tout Grenade ! — C'est tout l'Orient ! »

Rien ne pose son homme, rien ne sent son connaisseur comme l'emploi de ce jargon, surtout si les termes en sont inintelligibles pour autrui. Cela vous donne tout de suite

1. *La Mode*, 1830, V, p. 184, *Des salons littéraires et des mots élogieux*. L'article, de Balzac, se trouve au vol. XXII des *Œuvres complètes*, pp. 189-196. — On pourra lire un autre article du même journal (III, 1830, p. 281) : *Des mots à la mode dans le quartier latin* ; et *Paris et les Parisiens en 1835*, de Mme Trollope (I, pp. 17-21.)

un petit air, bien flatteur, d'initié, et cela fait enrager les profanes [1].

« Qui donc a dit que la langue française était un modèle de clarté ? » remarque notre « ironiste parisien », à la date du 3 décembre 1834. « C'est une opinion fort contestable et qu'il faudra réformer au plus tôt... Jamais par exemple on n'a fait une pareille consommation d'adjectifs, et quels adjectifs ! Il faudrait un Rabelais pour égaler cette faconde et un Saumaise pour l'expliquer... Je vais demander à mes jeunes amis, pour mon usage personnel, une liste de leurs termes les plus usités pour ne rien perdre des délicatesses et, comme ils disent, du pittoresque et des truculences de leur conversation...

« Le procédé d'ailleurs est fort commode, et ce n'est pas le moindre de ses mérites que de vous dispenser de donner les raisons de vos jugements.

— Que pensez-vous de cette pièce ?

— C'est gothique.

— Fort bien. Mais encore ?

— C'est gothique, vous dis-je.

— Sans doute, et je crois vous entendre. Mais...

— C'est gothique, et gothique flamboyant.

« N'insistez pas, vous ne tireriez pas autre chose de notre romantique. C'est son « tarte à la crème ». *Gothique, encore gothique, toujours gothique*... Ces petits messieurs ressemblent aux pédants de Molière beaucoup plus qu'ils ne pensent. « Votre prudence est endormie... prudence endormie... »

Faut-il ajouter qu'un Jeune-France ne fait jamais de

1. *Distingué, actualité, cassant, providentiel, étourdissant* (qui « est le point culminant du langage »), *il y a de la poésie, il y a du drame, c'est nature*, étaient les mots à la mode en 1830. (Cf. Balzac, *Des mots à la Mode. Œuvres complètes*, XXII, pp. 167-174.)

concessions et qu'il n'est galanterie ou simple politesse qui puisse prévaloir contre son romantisme ?

« ... Et maintenant, ma chère amie, il faut que je vous fasse un aveu. Je vieillis, oui, je vieillis horriblement. C'est triste. Je ne me moque pas le moins du monde.

« L'autre semaine, j'étais à dîner chez Mme X***. C'est un peu ma fille, comme je vous l'ai dit bien souvent. Vous savez si je l'aime, et si je goûte son esprit toujours si amusant et si imprévu. On ne peut que lui reprocher ses toquades un peu vives pour tout ce qui est nouveau. Mais la jeunesse aime la jeunesse... Elle est coiffée de la nouvelle école ; c'est une folie, un délire. — Il faut que je vous fasse connaître quelques-uns de ces romantiques, me disait-elle souvent ; vous verrez ; ils ne sont pas tous bien élevés, mais ils sont si drôles ! — A mon âge, on ne se scandalise plus de certains défauts d'éducation ; va donc pour la drôlerie !...

« Ils sont drôles, en effet... Mais quel langage, mon Dieu ! quel langage ! Cela se croisait au-dessus de la table comme des fusées d'un feu d'artifice, mais j'avoue que cela n'avait pas pour moi la même clarté. — C'est pyramidal ! C'est gothique ! c'est cathédrale ! c'est flamboyant ! c'est satanique ! c'est asphyxiant ! c'est... je ne sais plus quoi. Et il fallait voir leurs mines de satisfaction, et leurs rengorgements de vanité. Ils en éclataient dans leurs gilets [1] !... »

Ces jeunes gens étaient romantiques, et ils parlaient l'argot romantique, tout simplement.

Autre spécialité plus caractéristique encore : le Jeune-France jure. Comme autrefois les petits marquis de Molière — ou comme les charretiers d'aujourd'hui — il a

1. Mme de S***, 17 novembre 1834.

toujours le juron à la bouche. Sa conversation en est émaillée, comme une prairie est émaillée de fleurs au printemps. Rien n'est plus propre « à faire sensation ». Mais il ne faut, bien entendu, que des jurons hauts en couleur, des jurons enfin d'un bien authentique romantisme : « Ah ! massacre et malheur ! honte et chaos ! tison d'enfer ! anathème et dérision ! terre et ciel ! tête et sang[1] !... » ou mieux encore : « Enfer et malédiction ! Par Satan ! Par Lucifer ! Par les cornes du diable — ou celles de mon voisin ! Par la queue de Belzébuth ! Par la vieille sorcière qui t'a tiré de l'enfer ! Par le nombril de Belzébuth et la fressure du Saint-Père ! Par la chaudière d'enfer où je voudrais voir bouillir ses entrailles ! Par le venimeux crapaud qui l'engendra !... » etc., etc. La liste serait interminable : les romantiques avaient de l'imagination[2].

Enfin, et c'est ici quintessense de romantisme, que les propos les plus désenchantés, les plus amers, fleurissent naturellement sur vos lèvres, vos lèvres de damnés, vos lèvres de maudits.

Allez dire qu'on creuse
Sous le pâle gazon
Une tombe sans nom.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

1. Th. Gautier, *Les Jeune-France, Celle-ci et celle-là*, p. 117. — Théophile Gautier a cependant trouvé mieux encore pour son propre compte, dans la *Préface* de *Mademoiselle de Maupin*, p. 19. « De par les boyaux de tous les papes passés, présents et futurs... » Ce « présents » est bien étrange.

2. Quand il était chargé de la chronique dramatique dans *l'Echo de la Seine-Inférieure*, à Rouen, en 1831, Louis Veuillot résumait ainsi les drames romantiques. « Il y a un petit trapu qui dit, avec une voix de basse superbe : « Je vous aime, malédiction ! » La femme répond : « Moi aussi, infamie et malédiction ! » Alors vient un grand maigre, qui en apprenant tout cela s'écrie : « Honte, opprobre et dérision ! » On tire un coup de pistolet : détonation ; puis le public de siffler : ventilation ».

Votre physionomie dévastée appelle la pitié : on vous plaint, en effet ; répondez aussitôt : « Mon âme est liée à un cadavre !... Je traîne la vie comme un forçat traîne sa chaîne[1] !... »

Une femme est frappée de votre pâleur, et elle vous en demande discrètement et charitablement la cause. Faites-lui voir tout de suite que cette cause est profonde, effrayante de profondeur, et que le mal, hélas ! est incurable. « Vous me trouvez pâle, Madame ? C'est pour avoir entrevu, dans un sinistre éclair, le monde et ses horreurs... »

Mais peut-être avez-vous remarqué quelque charmante jeune fille, et seriez-vous ravi d'obtenir sa main : n'hésitez pas alors à vous calomnier auprès d'elle : noircissez vous, exagérez votre tristesse et vos malheurs. Les femmes sont naturellement compatissantes : elles adorent consoler : éveillez habilement la sœur de charité qui sommeille au fond de chacune d'elles, et ne craignez pas de lui parler ainsi : « On vous a peut-être dit du bien de moi, Mademoiselle ? Par l'amour sacré que vous porta toujours votre mère, n'en croyez rien. Je ne mérite même pas de vous un regard de pitié... De grâce, éloignez-vous de mon chemin... Laissez passer le maudit. Il vous entraînerait dans son tourbillon funeste et dans sa ruine, vous, si pure, vous, si douce, vous la sœur des anges de lumière !... » Eloa consola Satan ; ainsi la jeune fille vous consolera-t-elle à peu près sûrement à votre tour.

N'hésitez pas non plus, quand vous parlez d'amour, n'hésitez pas à puiser à pleines mains dans « l'arsenal dia-

1. Arthur V***, 1835, vingt-cinq ans. Les deux citations qui suivent sont du même jeune homme, qui devait savoir son *Antony* par cœur. — « La maladie de poitrine et la garde nationale à cheval, depuis 1830, tout le monde a passé par là », dit Olivier de Jalin à Hippolyte Richond, dans *Le Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas, I, 3.

bolique ». Laissez aux mélancoliques et aux retardataires ce sempiternel paradis avec ses séraphins, ses chérubins et ses archanges. Imitez plutôt Albertus ou Ruy-Blas :

> Un ange, un saint du ciel, pour être à cette place,
> Eussent vendu leur stalle au paradis de Dieu...
> ..... et je vendrais mon âme
> Pour t'avoir à moi seul, tout entière et toujours.

Quelle preuve d'amour veut-on plus énergique et plus décisive que l'abandon, pour la femme aimée, des félicités éternelles ? « Certes, j'aime le Dieu dont j'ai appris à murmurer le nom sur les genoux de ma mère, et j'espère un jour ma place en son saint paradis. Hé bien, vois si je t'aime ! Pour un aveu d'amour de toi, pour un baiser, je renierais mon Dieu, et je deviendrais pour l'éternité le compagnon du Maudit [1] ! »

Il se peut encore que vous ayez un rival auprès d'une femme à qui vous faites la cour, et que cette femme tienne un cabinet de lecture. Dans ce cas, allez et venez dans la petite pièce en dérangeant les chaises et en roulant des yeux féroces ; tournez comme une âme en peine autour de la table où sont installés vos amis : puis, brusquement, revenez vous asseoir près d'eux, en murmurant entre vos dents : « Oh ! du sang ! il y aura du sang ! Malédiction sur cet homme ! Je suis fatal et maudit [2]. »

1. Jehan L***, Jeune-France, vingt-sept ans, 1836. — Ce fut un des thèmes favoris de la rhétorique romantique, et nous pourrions bien en donner cinq ou six variations inédites. Ce qui nous a fait choisir celle-ci, c'est la réminiscence lamartinienne qu'elle paraît contenir.

2. C'est l'histoire de Gariel, tué en duel par le vicomte R. de V***, officier de la garde royale, pour les beaux yeux de la belle Malvina-Rosalinde. On trouvera cette histoire dans Pontmartin (*Mes Mémoires*, I, p. 122).



Eau-forte de Tony Johannot, pour le roman d'Eugène Sue

LA SALAMANDRE

Vous désirez enfin, pour un motif quelconque, frapper l'imagination d'une femme que vous avez distinguée. Choisissez bien l'endroit et le moment pour « exhaler » devant elle « votre âme de ténèbres ». Elle est assise à vos côtés, un bal tourbillonne sous vos yeux : dites « avec un pli dédaigneux de la bouche », et en scandant chacune de vos phrases d'un profond soupir : « Ils s'amusent, les insensés !... Ils s'étourdissent !... Oh ! fous, fous, triples fous !... » Vous laissez alors retomber lourdement votre tête sur votre poitrine, comme « sous le poids d'une incommensurable pitié » et d'une fatigue affreuse ; puis vous la relevez lentement, vous la secouez plusieurs fois, toujours avec lenteur, en laissant un sourire de dédain errer tristement sur vos lèvres, et vous prononcez enfin avec une espèce de rage sourde et contenue : « Ils s'amusent !.. Ils ne voient donc pas la Mort qui plane sous ce lustre ? Ils ne voient pas les plis de son linceul qu'elle agite dans les robes claires de toutes ces pauvres insouciantes ? Ils n'entendent donc pas ses éclats de rire sarcastiques dans les stridences des violons [1] ?... » etc. La jeune femme trouvera que vous manquez de gaîté et peut-être de goût ; mais elle aura frémi sous vos paroles, vous lui aurez donné d'involontaires frissons ; vous serez pour elle un original : de toute la soirée sa pensée ne se détachera guère de vous :

1. Jehan L***, Jeune-France, vingt-sept ans, 1836. — Sur la couverture des *Mélodies Irlandaises*, le lithographe Barathier a représenté Berlioz. Le jeune musicien est « assis sur les rochers tumultueux d'une falaise abrupte », et il « contemple l'immensité de l'Océan, si petite à côté de sa propre douleur !... A ses pieds, au-dessus de l'abîme, et aussi sur l'escarpement qui menace son front, des sapins lugubres agitent leurs bras convulsés dans le rugissement de la tempête. Et le sentimental jeune homme plonge un index mélancolique dans ses cheveux bouclés. » (A. Boschot, *La Jeunesse d'un romantique*, p. 374.) Voyez encore, dans le même ouvrage, les divers portraits de Berlioz, et surtout celui de la page 392.

elle vous regardera à la dérobée, avec une curiosité inquiète ; et votre vanité masculine aura reçu de votre romantisme des satisfactions.

⁂

Ridicules enfantins après tout, et bien inoffensifs — exception faite cependant pour les maladies de peau, les nausées, les indigestions et les menaces de tuberculose. Au fond, la plupart de ces Jeune-France ressemblaient à cet Andréas, dont il est question dans *Romans et Mariage* [1]. »

« Et cet Andréas, qu'en dites-vous ?

— Il fait tout ce qu'il peut pour avoir du génie.

— Pauvre Andréas ! Savez-vous ce qui le désole ? Il voudrait avoir la face maigre et terreuse, et ses joues s'obstinent à garder leur rondeur et leur fraîcheur ; il donnerait ses cheveux pour être un enfant trouvé, sa barbe pour être un échappé du bagne, et ses drames pour avoir étouffé sa maîtresse dans ses bras.

— Ah ! pour cela, je l'en défie, il a le cœur moins gâté que l'esprit, et, malgré ses velléités sataniques, je parierais que l'on pourra graver un jour sur sa tombe :

« Ci-gît André Ledoux
qui fut bon père et bon époux. »

Leur gourme jetée, les Andréas redevinrent des Andrés, les Aloysius des Louis, etc., et ils furent sans doute de braves gens et de bons citoyens, pour leur plus grand bonheur, et aussi pour le plus grand avantage de la société. Pendant quelques heures, leur vie avait eu du pit-

1. I, p. 38.

toresque, de l'étincelle, du panache, c'est-à-dire un peu de poésie et un peu de beauté. Plus tard, au milieu de leurs graves ou mesquines et presque toujours monotones fonctions, ils devaient penser, avec un sourire de mélancolie, à ces belles années de leur ardente et enthousiaste jeunesse. La plupart d'entre eux furent ridicules, c'est incontestable, mais il y avait dans ces ridicules une certaine grandeur ; leur idéal était parfois bien étrange et bien bizarre, mais enfin ils en avaient un.

Tous ils auraient pu prendre à leur compte et signer ces mots que Théophile Gautier adressait en 1857 à Sainte-Beuve : « Oui, nous avons cru, nous avons aimé, nous avons admiré ; nous étions ivres du beau, nous avons eu la sublime folie de l'art [1] »: ou encore ceux que le doux Gérard de Nerval avait déjà inscrits dans le premier chapitre de sa délicieuse *Sylvie* : « Nous étions ivres de poésie et d'amour. »

C'est pourquoi il convient d'avoir pour eux de l'indulgence ; et, à voir les préoccupations qui depuis ont hanté la jeunesse, peut-être est-il permis de regretter parfois les romantiques folies.

1. Nous avons trouvé une confirmation de cette idée chez un écrivain et dans un livre où nous ne l'attendions guère ; il s'agit de *La Chrétienne de nos jours*, de l'abbé Bautain. Dans nos amusements mondains, est-il dit à la page 66, « nous étions plus romantiques et moins réalistes, c'est-à-dire qu'il entrait plus d'esprit et d'âme dans nos divertissements, et que par l'idéal qui y dominait, aspirant à quelque chose de plus relevé que des sensations physiques, nous rêvions des amours et un bonheur plus délicats. »

TABLE DES GRAVURES

Ces photogravures ont été exécutées par M. Fernand Bouché.

TABLE DES MATIÈRES

LE ROMANTISME ET LA MODE

CHAPITRE PREMIER

La Toilette Féminine

CHAPITRE II

La Toilette Masculine

CHAPITRE III

L'Ameublement et l'Architecture

CHAPITRE IV

Quelques Élégances romantiques

CHAPITRE V

L'Air Romantique

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

CHEZ H. CHAMPION, ÉDITEUR

Biré (Edmond), *L'année 1817*. in-8 de 436 pages, 7 fr. 50

— *Honoré de Balzac*. in-8 de 3[illegible]3 pages, 6 fr.

Contades (Cte de), *La fin d'un dandy : George Brummel à Caen*. in-8, 3 fr.

Correspondance générale de Chateaubriand, publiée avec introduction, indication des sources, notes et tables doubles par L. Thomas, environ 5 volumes in-8 raisin de 400 p. chacun, à 10 fr. Tome Ier paru.

Larroumet (Gustave), membre de l'Institut. *La maison de Victor Hugo. impressions de Guernesey*. in-12 carré, planches, 3 fr. 50

Lefranc (Abel), professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France. *Les lettres et les idées depuis la Renaissance*. T. I. Maurice de Guérin, d'après des documents inédits. beau vol. in-8 écu, orné d'un portrait gravé sur bois par Jacques Beltrand et de cinq gravures et fac-similés, 5 fr.

Levallois (Jules), *Un précurseur. Senancour*, avec des documents inédits, et un portrait. in-8, 5 fr.

1911



